pp 201-

VOYAGE

PITTORESQUE

EN SUISSE ET EN ITALIE.

TOME SECOND.

Naudet. del P. L. Sc.

Bal de Lucerne.

VOYAGE

PITTORESQUE

EN SUISSE ET EN ITALIE,

PAR LE Cen. CAMBRY,

Préfet du département de l'Oise, de l'académie de Cortone, et membre de la société d'agriculture du département de la Seine.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ H. J. JANSEN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE DES MAÇONS-SORBONNE, No. 406.

AN IX DE LA RÉPUBLIQUE.

VOYAGE

PITTORESQUE

EN SUISSE ET EN ITALIE.

LE 4 SEPTEMBRE 1788.

Je vais donc parcourir Milan, cette ville fondée par nos pères ; ils y vécurent dans les tems les plus reculés, épars, dans de jolies maisons faites de pierres et de bois, au milieu des champs, des vergers et des terres, qu'ils cultivoient sous l'inspection de leurs druides, hospitaliers, braves et généreux. Les Romains, qui vouloient que tout commençât après la fondation de leur empire, supposoient que cette ville s'établit cent soixante-dix ans après Romulus ; les Liguriens, les Etrusques, les Umbriens l'habitèrent ; les Sénonois la rétablirent quelques

années avant de s'emparer de Rome. Je pourrois vous donner ici des détails peu connus sur l'histoire, le commerce et les mœurs des Umbriens et des peuples Gaulois qui vivoient avec eux sur les rives du Pô et du Tésin; mais ils seroient déplacés dans la description d'une course rapide; un jour je les ferai connoître en écrivant sur l'Italie, et je promets à mes lecteurs quelques observations nouvelles.

Rome, qui subjugua la Gaule cisalpine après les combats les plus fréquens et les plus dangereux qu'elle ait livrés, régna longtems sur ces contrées, où fleurirent l'éloquence, les sciences et l'aimable plaisanterie. Sous Justinien, l'eunuque Narsès appela dans l'Italie Alboin, chef des Lombards: après d'affreux ravages, ils régnèrent sur ces belles contrées, auxquelles ils donnèrent leur nom, depuis l'année 585 jusqu'à l'époque où Charlemagne fit prisonnier leur dernier roi Didier.

Milan, assiégée quarante fois, fut vingt-deux fois prise: on assure qu'elle a contenu

jusqu'à trois cents mille habitans ; on la nomma *la Grande*. Des canaux pris de l'Adde et du Tésin la traversent : on y compte deux cent trente églises ; le fameux Saint-Ambroise en fut le premier archevêque ; elle n'eut avant lui que des évêques. J'ai lu que dans l'église dédiée à ce grand saint, on voit le fameux serpent de bronze que Moïse fondit dans le désert pour guérir les maux d'Israël. Ausonne a célébré sa richesse et son opulence.

Il est sept heures, le carosse nous attend.

Nous sommes à la cathédrale; quelle masse de marbre ! on l'a tiré du fond du lac Majeur. Quelle dépense ! La façade, le reste de cette église, les dômes, etc., rien n'est fini, rien ne s'achevera : cette pyramide hardie, d'un travail recherché, n'a pas les proportions qu'exigeroit la grandeur de cet édifice; c'est l'effet d'un sapin sur un énorme rocher.

Les cent colonnes qui portent la voûte de l'intérieur, sont gothiques, accouplées,

d'une grosseur prodigieuse et de marbre; le jour qu'on y reçoit est religieux: l'obscurité, selon nos pères, portoit à la dévotion: dans les tems reculés, les plus grands sacrifices se faisoient la nuit au centre de vastes forêts, qui n'étoient souvent éclairées que par la lumière tremblante des astres.

Le dôme de l'autel est trop massif pour les colonnes de bronze doré, corinthiennes, qui le supportent.

Je ne jetai qu'un coup d'œil sur des détails que je devois revoir; impatient de monter au dôme pour jouir d'une vue que je supposois belle.

On devoit exécuter quatre pyramides semblables à celle dont je viens de parler. A chaque angle, par-tout, on voit des statues d'un travail médiocre, mais infiniment supérieures à celles de toutes les églises de France; les proportions sont plus sveltes, plus longues, les traits plus fins, les draperies plus souples: si vous aimez les arts, résistez au dégoût qu'on éprouve au milieu de

tant d'ouvrages insignifians; vous en serez dédommagé par quelques morceaux d'un bon style; il en est jusqu'à trois que je pourrois nommer : une Sainte, un Saint-Pierre de deux pieds de haut, un Ange beau comme Raphaël, ayant à peu près sa figure.

J'entrevoyois en m'élevant des points de vue délicieux; mais je me commandois d'en détourner la vue pour ne pas nuire à la surprise qu'en enfant je me ménageois.

J'arrive; le soleil est dans tout son éclat, aucun nuage au ciel, aucune vapeur sur la terre ne nuisent à l'immense horison qui se déploie sous mes yeux: rien ne le borne au sud, à l'occident; au nord il est terminé par les Alpes qu'on apperçoit dans toute leur longueur; l'œil s'élève pour en embrasser la hauteur, et la pensée les suit jusqu'à Vénise; les Appenins, comme un nuage, se prolongent vers le sud-est. J'ai vu le ciel des Toscans, des Romains; j'ai vu le ciel de l'Italie.

Avec quel sentiment de liberté, d'aisan-

ce, l'ame s'étend sur ce vaste horison, après avoir été comprimée par les montagnes de la Suisse ; c'est un genre d'enchantement, un bien-être matériel et moral ; c'est la sensation d'un prisonnier qui sort de son cachot et revoit la lumière. Je ne jouis long-tems que de l'ensemble de ce spectacle immense, mon œil avec délices erroit sur ce prodigieux tapis de verdure qui s'unissoit avec le ciel. Les jeux de la lumière, les champs dorés par le soleil, l'azur du ciel et la blancheur des Alpes, ensemble, tour à tour, divisés, réunis, me causoient un enthousiasme, une pression de cœur inimaginables : j'étois heureux comme le premier homme quand il ouvrit les yeux dans le jardin d'Eden, sur le sommet de Ceylan ou sur les rives de l'Euphrate.

Cette vue, délicieuse au premier coup d'œil, fatigueroit à la longue peut-être ; l'immensité n'est pas faite pour l'homme ; il aime une prairie, un chêne, un petit bois, les collines qu'il peut franchir avec aisance ; ainsi la mer frappe un Parisien qui va la voir pour la première fois, et donne le spleen

au voyageur qui la traverse; ainsi la Hollande et ses plaines, et ses prairies, et ses canaux, ses routes que rien ne termine, me plurent pendant quelques jours et me lassèrent par leur monotonie.

Je vois Bergame; une incroyable multitude de villages, de tours, de clochers carrés, élevés et blancs de couleur, tranchant sur un fond bleuâtre, sont répandus dans la campagne. Bergame est sur une colline et s'apperçoit à peine, au pied des monts. Je distingue Maonza, ancien séjour des rois lombards, appartenant à l'archiduc: on y voit la couronne d'or doublée de fer, emblême ingénieux de la force et de l'opulence, attribut de la royauté; les princes du pays la portoient le jour de leur sacre; l'archevêque de Milan la plaça sur le front de Charlemagne; Charles-Quint fut le dernier des empereurs qui se soumit à cette cérémonie. Deux cents palais, Castellaro, Montebello, Mirabello, Mirabellino sont répandus sur la côte du nord qui s'élève insensiblement jusqu'à la croupe des montagnes.

On trouve à l'est les pâturages de Lodi qui donnent à leurs faucheurs cinq récoltes par an.

A l'ouest est Novara, Vigovano, où le riz croît avec tant d'abondance; les cent lieues de plaines sans monticules qui s'étendent des Alpes jusqu'aux Appenins sont couvertes de bled, de mûriers, de vignobles enlacés aux ormeaux, alignés avec symétrie; le riz et le maïs, tout genre de légumes s'y trouvent avec profussion : le Tésin qu'on partage en dix mille canaux se perd dans les campagnes, plus utile, mais sans orgueil, que les fleuves majestueux qui portent fièrement à la mer le noble tribut de leurs ondes.

Au sud est la route de Rome; au midi celle de Pavie. La route de Vénise au nord-est, coupe agréablement de ses larges rubans l'uniformité de la plaine.

Je saluai le sol qui vit naître Virgile. Tite-Live, tourné vers Padoue; Horace en face de la Pouille; Varron, le plus savant

des Romains, dont un pape barbare anéantit les livres; et vous Florence qui, dans les tems modernes, reproduisites pour l'Europe la science, les langues, la philosophie, sous l'empire de Cosme et de Laurent de Médicis!

Milan présente à l'œil plus de clochers, de pyramides, de dômes que Londres, que Paris, et peut-être que Rome. Quel nombre de palais! quelle masse d'architecture! Je la domine à vol d'oiseau, elle m'offre une forme ronde; l'hôpital octogone, ses arcades et l'église en croix qu'elle renferme; l'immense lazareth carré, dont chaque face a près d'un quart de mille; la maison de correction qui n'est pas encore achevée; la forteresse et ses deux tours de briques et ses angles saillans qui tranchent sur le vert des remparts; à mes pieds le palais de l'archiduc qui paroît un grand monastère, le théâtre, la chambre des comptes, la belle église de la Passion, une multitude de rotondes, d'octogones, de tours carrées, donnent à cette ville un air de grandeur, de richesse et de majesté, que Rome seule peut effacer.

Je me plus à questionner le *Ciceroné* qui nous guidoit. Si le tems me l'avoit permis j'aurois percé les toits plats de Milan, j'aurois lu dans chaque palais l'histoire de chaque famille ; car mon conducteur savoit tout : c'étoit un nouvel Asmodée. Il me dit que la chambre des comptes appartenoit jadis au plus riche financier de la Lombardie; qu'ennuyé de sa femme, il lui donna la mort; le fisc confisqua ses biens et s'empara de son palais; qu'un luxe ridicule, une insolence insupportable régnoit dans la maison de B***., dont il me faisoit voir le fastueux hôtel ; que la noblesse de Milan supportoit sans espoir, avec impatience le joug d'un prince ultramontain; que l'archiduc étoit aimé, ne pouvoit rien : c'est, me dit-il, un prince sans fonctions, sans influence, enfant soumis à l'empereur, environné d'hommes qui le surveillent. Il me montra l'archevêché et s'écria :

Voici l'horrible jour
Où dans Milan la sentence est dictée ;
On va brûler la belle Dorothée :
Pleurez, mortel, qui connoissez l'amour !
.....
.....

Quatre alguasils conduisent Dorothée,
Nue, en chemise, et de fers garottée.
.....
.....
.....
Un scélérat, nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infame champion,
.....vers le bûcher s'avance,
Le front armé de fer et d'impudence,
Et dit tout haut : « Messieurs, je jure Dieu,
« Que Dorothée a mérité le feu. »
.....
.....
.....
Disant ces mots, il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart tranchant.
.....
.....
.....
Le fier Dunois qui planoit sur la place
Fut si touché de l'insolente audace
De ce pervers: et Dorothée en pleurs
Etoit si belle au sein de tant d'horreurs,
Son désespoir la rendoit si touchante
Qu'en la voyant il la crut innocente,
Il saute à terre, et d'un ton élevé:
« C'est moi, dit-il, face de reprouvé!
« Qui viens ici montrer par mon courage
« Que Dorothée est vertueuse et sage.
.....
.....
.....
.....

« Quel est son cas ? et par quel guet à pan
« Fait-on brûler les filles à Milan ? »
.....
.....
.....
Sacrogorgon qui se mouroit de peur,
Fit comme il put semblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat, sous sa mine hypocrite,
Ne put cacher le trouble qui l'agite.
.....
.....
.....
Sacrogorgon abaissant sa visière,
Toujours jurant, s'en alloit en arrière ;
Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis*,
Le fer sanglant lui sort par le *coxis*.
Le vilain tombe, et le peuple s'écrie :
« Béni soit Dieu, le barbare est sans vie. »
.....
.....
.....
.....
.....
Eh ! chers lecteurs, n'êtes-vous pas honteux
De ressembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux et votre esprit
Du changement qui dans Milan se fit ;
Est-ce donc là le but de mon ouvrage ?

J'arrêtai là mon *Ciceroné* conteur, mais pour payer sa courtoisie, je chantai ces vers à mon tour :

Jadis régnoit en Lombardie
Un prince aussi beau que le jour,
Et tel que des beautés qui régnoient à sa cour
La moitié lui portoit envie,
L'autre brûloit pour lui d'amour.
Astolphe étoit son nom....

On m'interrompit : on fit cesser notre dialogue poétique : réciter des vers n'est pas le but de notre voyage; j'en convins. Nous descendîmes cinq cent douze marches, et nous rentrâmes dans l'église.

Près de l'orgue est un grand tableau d'Alexandre Allori; Saül éprouve un accès de fureur que David détruit par le son de sa harpe. Le Saül est bon, David est un peu roide; mais dans un sujet religieux, dans une cathédrale, un fou agitant sa marotte, portant au côté droit une énorme rapière et les couleurs de la folie, est une plate balourdise.

On ne sauroit trop déclamer contre ces écarts, contre les anachronismes, contre les fautes de costume si communes dans tous les tableaux. Les peintres, pour produire un pe-

tit effet, remplir un vide, forcer les bruns, ne craignent pas de charger leurs ouvrages de gloires, de petits amours, d'ornemens mal choisis, prodigués sans réserve, d'épisodes incohérens : la pratique manuelle de leur état étant communément ignorée de la multitude, leurs confrères seuls osent parler tableau, et sont forcés à des ménagemens dont ils ont besoin dans leurs propres compositions. Quelques connoissances pratiques et théoriques, une grande étude de la peinture et des tableaux, l'amour de l'art, m'ont mis à même d'hasarder mes opinions avec un peu plus de confiance que la plupart des voyageurs. J'essayerai, dans la seconde partie de cet ouvrage, de faire une revision critique des principes les plus communs, des opinions les plus générales adoptées sur les peintres, sur la peinture, sur les tableaux les plus célèbres ; opinions créées par l'enthousiasme pour les produits de l'art dans son enfance, par des hommes intéressés, répétées par la multitude et consacrées par la tradition : mais revenons à San Carlo.

Je vis avec plaisir la statue de Saint-Bar-

thelemy; c'est un des meilleurs morceaux de la sculpture moderne: le saint est écorché, sa peau se plisse sur lui comme un manteau d'un travail un peu lourd, et par une incohérence semblable à celle que je viens de blâmer chez Allori, ce saint dépouillé tient un livre.

La Présentation au temple, bas-relief d'Andrea Biffloc m'arrêta quelque tems: l'attitude de la Vierge est simple; sa physionomie est celle de la pudeur, de la vertu, de la douceur; Saint-Joseph est dans une pause parfaite, du plus bel à plomb; sa tête est plus noble qu'elle ne l'est ordinairement: j'admirai sur-tout l'acolyte qui porte un flambeau; c'est l'innocence et la simplicité personnifiées.

Au-dessus de la sacristie, on voit la statue en marbre de Jean Galéas Visconti, duc de Milan; elle est du quatorzième siècle et d'un bon style pour cette époque. A la chapelle de la cour dans l'église de Saint-Gothard, on conserva long-tems les tombeaux d'Asso et de Lunino Visconti, d'un fort

beau travail ; on les a détruits pour céder à la foiblesse de l'archiduc qui n'aime pas les monumens de mort.

Je fus satisfait d'une statue de la Prudence.

L'intérieur de l'église forme une croix romaine ; sur les deux aîles principales sont des statues colossales : ce sont des saints et des prophètes, morceaux médiocres et trop près de l'œil.

Les deux chaires placées aux deux côtés du chœur, sont de cuivre argenté, doré.

L'autel est couronné par un dôme de bronze doré ; les colonnes qui le supportent sont dorées ; les marches par lesquelles on y monte sont de cuivre orné de figures assez bonnes. Quel luxe de sculpture, en bronze, autour de cet autel !

Avec quelle indécence, quelle grossièreté un prêtre nous fit voir le riche trésor de cette cathédrale : bustes, statues d'ar-

gent, vases d'or, livres précieusement reliés de bandes d'or ornées de pierreries, mille joujoux faits pour séduire l'imagination du peuple et des enfans, furent étalés avec vanité pour un médiocre salaire. Je n'y remarquai comme ouvrage de l'art que la statue d'argent de Saint-Ambroise; et, dans la sacristie, le portrait de Saint-Charles fait à l'aiguille par le célèbre Peregrina.

Nous fûmes charmés de la décence et de la modestie du jeune prêtre qui nous fit voir le tombeau de Saint-Charles-Boromée; il est d'argent massif; ses panneaux larges sont de riches morceaux d'un beau crystal de roche: le saint repose dans ses habits pontificaux, les mains jointes sur sa poitrine; une tête de mort mitrée, sous de riches habits d'or ou de soie produiroit un effet risible, si l'on ne voyoit pas avec respect, non les restes d'un saint, mais ceux du charitable, du vénérable Charles-Boromée; modèle de courage, de charité, d'humanité; il fut zélé sans être persécuteur, vertueux sans orgueil et pieux sans hypocrisie.

Des cariathides d'argent massif, pierreries, crystal précieux, tout est prodigué dans cette chapelle; l'ame et le cœur restent froids à côté des monumens de l'opulence et de la prodigalité.

Quelle masse d'or changée en pierre, disoit Joseph II! J'ajouterai, que d'impôts établis pour fournir à tant de dépenses, pour élever un bâtiment qui jamais ne s'achevera, lésardé par le tems, dégradé par la foudre, et dont les ruines un jour n'attesteront à la postérité que la superstition, la barbarie et le mauvais goût qui l'élevèrent.

L'extérieur du palais ducal n'a rien de remarquable; c'est, comme je l'ai dit, un vaste monastère.

On nous montra d'abord une salle de bal, riche d'ornemens; elle a cinquante-deux pas de long, vingt-cinq de large, sur cinquante pieds d'élévation; le parquet est de cailloux de marbre polis de diverses couleurs. Une balustrade élevée, portée par des cariati-

des, règne autour de l'appartement : ces demi-statues qui se terminent en gaînes, sont de stuc et d'assez bon goût. Au-dessus de la balustrade, des colonnes dorées supportent les corniches et la voûte; elles posent sur des bases de jaune antique, qui nuisent à l'éclat de la dorure : les dieux du paganisme en stuc sont placés entre ces colonnes; des glaces, des portes vitrées ornées de guirlandes légères, séparent les cariatides. Un ovale qui s'enlève pour renouveller l'air, des arabesques élégantes, sont les ornemens du plafond; il en descend cinquante lustres qu'on trouvoit beau quand le flint glass d'Angleterre n'étoit pas connu. En général, l'effet de la salle est charmant; l'or est distribué sans profusion; le jaune y domine un peu trop, mais répand un air de richesse qui plait machinalement : c'est la couleur de l'opulence.

Je ne décrirai pas en détail les salles de billard, du conseil, de jeu, etc., qui forment l'appartement du grand-duc; les parquets de marqueterie variés de dessins et de couleurs, la grandeur des pièces auxquelles

on n'est pas fait en France, furent les seuls objets qui nous frappèrent.

On voit dans la salle des officiers de l'archiduchesse, des tapisseries faites à Bruxelles; elles appartenoient jadis au cardinal Mazarin : Saint-Paul parle; quelle méditation profonde dans un des vieillards qui l'écoutent ! quel cynisme dans la figure du philosophe qui le regarde appuyé sur son bâton ! quel enthousiasme chez un fou ! quelle confiance, quel étonnement dans la figure de cette belle femme ! gravité, simplicité, beauté chez de jeunes gens attentifs : ce groupe aux pieds du saint dispute, écoute ou s'étonne ; que d'action ! quelle variété ! ce n'est qu'une copie, mais elle est d'après Raphaël.

Dans le salon de réception, je remarquai quatre tableaux, présent fait par Pie VI à la princesse quand elle alla visiter Rome. Deux de ces tableaux sont en marqueterie ; une Mater-Dolorosa superbe, la Madelaine les yeux au ciel, les mains croisées sur la poitrine : les deux autres, en tapisserie, re-

présentent la Vierge, l'Enfant et Sainte-Anne du plus beau coloris d'après Raphaël; et le pape Pie V d'une figure fine, qu'un beau pourpre fait ressortir; il est du même maître.

Aucun palais en France, en Angleterre, n'enferme, comme celui-ci, seize salles de plein pied d'aussi grandes dimensions.

Après cette fatigante matinée, je laissai passer les heures de la grande chaleur. Sur les sept heures, nous nous rendîmes au Cours; il règne sur le prolongement d'une grande rue, qui s'évase, passe devant un jardin public, et se termine sur une espèce de jetée, de boulevard: on y jouit de la belle vue des Alpes, où le soleil couchant varie à l'infini les scènes de couleurs, d'ombres et de lumières.

Toute la ville se rend au Cours; c'est aux yeux d'un homme froid un assez triste spectacle; c'est un plaisir très-vif pour le jeune homme qui voit et s'y fait voir; c'est un lieu de délices pour une jolie femme qui re-

çoit du public impartial l'hommage qu'obtient la beauté; le vieillard s'y fait conduire, s'arrête, reçoit du mouvement général, du mouvement extérieur, une agitation momentanée, un sentiment de son existence, une vie qui ne nécessite aucune dépense de ses forces. Les rubans, les pompons, une riche livrée, l'éclat des diamans, des glaces, des dorures, réjouissent l'œil du pauvre et lui font oublier un moment l'antre sombre dans laquelle il a passé sa pénible et triste journée. Ce contraste souvent lui fait mal, peut exciter l'envie, j'en conviens; mais s'il étoit plus blessé qu'égayé par la pompe des spectacles, il ne les suivroit pas avec avidité: sa figure s'épanouit à ces fêtes; il en rapporte des souvenirs, des anecdotes qu'il raconte, elles lui font passer plus gaiement les heures d'oisiveté qui précèdent son sommeil; il ne bat point sa femme, embrasse ses enfans et rit avec ses voisins.

Ajoutez à ces jouissances générales l'air pur et frais du soir, qui pénètre, qui vivifie, il rend l'élasticité qu'on a perdue, fait circuler le sang que la chaleur du jour en-

gourdissoit, et lui restitue les esprits purs sans lesquels il s'appauvriroit.

Et pour l'observateur, quelle source de remarques! J'y vis bien prononcée la ligne de démarcation qui sépare ici la noblesse des autres ordres ; le banquier opulent passe cette borne, mais se fait aisément remarquer au luxe outré qui l'accompagne, à ses manières empruntées ; il a l'air occupé de ce qui l'environne, comme on l'est d'un habit qu'on met pour la première fois et qui n'est pas encore fait à nos mouvemens.

La délicatesse, un goût, un tact que l'homme occupé ne peut atteindre, rapprochent plus les femmes de toutes les classes ; et j'aurois confondu l'élégante marquise Lita, la belle Bonjouani, la marquise Castiglione, la comtesse Lorigona, la souprince avec la signore Carpani, Sorase, Rugiera, si mon intelligent valet de place n'avoit pris soin de les distinguer par leurs titres.

Hommage aux femmes charmantes que je viens de nommer : j'y joins la Calpestré,

courtisanne célèbre; la femme d'un couvreur de la maison Lita; l'épouse jolie d'un laquais de la maison Visconti, dont on n'a pu me donner le vrai nom.

Puissent-elles sourire à ces lignes et s'en servir dans un âge avancé pour démontrer aux gens qui pourroient en douter les triomphes de leur printems; c'est un plaisir qu'elles ne connoissent pas, que je ménage à leur vieillesse.

Le comte de Tense, le fils du marquis de Beljoioso, le marquis Scori, les comtes Trivulce, Pore, Andrioli, par leur tournure et par leur élégance brilloient au Cours près de ces jolies femmes.

Les modes de la France sont suivies à Milan; la coupe des voitures est celle de Paris: on y voit d'assez beaux chevaux toujours précédés de coureurs.

Rapprochez ces tableaux divers, ces livrées, ces gazes, ces dentelles, la pureté de l'air et le pourpre du ciel, et les Alpes

majestueux; et joignez-y cette foule d'abbés, de moines, cordeliers, jacobins, dominicains, minimes, placés dans le fond des carosses, assis auprès d'anges du ciel, fatigans tous les yeux, salissans tous les groupes; vous aurez une idée complète de ces promenades du soir. Qu'est-ce qu'un capucin auprès d'une planète!

Les femmes sont belles et grandes à Milan; les nez, en général, sont un peu prononcés, moins cependant que chez les Angevins, où sont les plus grands nez du monde.

Parmi les hommes du premier rang, je distinguai deux genres de construction et de figures bien remarquables; les uns ont la tête allongée sans embonpoint, l'œil vif, le nez aquilain et pointu; les autres sont fort gros, ont l'air froid, assez noble: tous ont du caractère, beaucoup de physionomie; les premiers ont plus de finesse, les seconds plus de dignité. Adamentius, Lavater et Baptiste Porta verroient encore sur tous ces masques je ne sais quel nuage de désordre

ou de fausseté; il échappe aux yeux du vulgaire.

La nuit, les cafés, la place de la cathédrale, toutes les rues sont obstruées; on s'y promène, on s'y succède avec une incroyable vivacité.

Les glaces de Milan sont les meilleures de l'Italie. A Naples, à Rome, à Vénise, à Florence, elles ont bien moins de saveur et sont servies avec moins de recherches: ici vous croyez voir le fruit; il a les couleurs de la pêche, c'est un citron, une orange, un cédra; c'est le fruit que vous désirez.

En rentrant à l'hôtel, un grand concert nous attendoit; tous les aveugles de la ville, boiteux, cordonniers, balayeurs, s'étoient réunies dans la rue; c'est un salut qu'on donne aux étrangers pour obtenir quelque monnoie. J'eus les oreilles écorchées; mais je fus charmé des grimaces, de l'air patelin, faux, narquois, des attitudes de souplesse, des yeux torts de tous ces Orphées. O simplicité de nos Suisses! ô chanteuses de Merlingen.

Nous soupons à la hâte, et nous allons à l'opéra.

Je fus frappé de la grandeur et de la beauté de la salle : c'est un ovale à l'extrémité duquel est placé le théâtre : quatre colonnes forment l'avant-scène ; six rangs de loges, éclairés par mille bougies, ornés de retroussis de toutes couleurs, parés de glaces et de tapisseries de soie, aboutissent à ces colonnes. La loge de l'archiduc forme une espèce d'amphithéâtre orné d'un riche baldaquin et d'un lustre toujours éclairé ; il ne s'y place qu'aux grands jours de cérémonie.

Les femmes sont le principal ornement de nos spectacles ; sur quelque point que vous portiez la vue, des figures jolies, une parure élégante, les grâces, la beauté arrêtent vos regards ; l'ensemble des couleurs, l'or, les plumes, les diamans donnent un air de fête à nos théâtres.

Ici, renfermées dans leurs loges, occupées de visites et de conversations, les fem-

mes sont presque invisibles; elles s'avancent un moment pour écouter une ariette, et rentrent dans l'obscurité.

On nous donnoit *Iphigénie:* je ne pus m'empêcher de rire avec éclat et d'une manière indécente à l'aspect grotesque d'Agamemnon et d'Ulysse. Imaginez deux grands castrats à figure flasque, éteinte et jaune; de longs couteaux battoient par devant sur leurs cuisses sans que jamais leur main put en atteindre la poignée; sur leurs ventres de Désessart se croisoient en tous sens de faux galons et de paillettes; leurs bras étoient pendans et leurs genoux cagneux. De ces masses prodigieuses sortoient des sons de flagolets, des voix d'enfans de chœur qui peignoient la terreur, l'indignation et la force. Joseph Cari faisoit le rôle d'Agamemnon et Savoi celui d'Ulysse.

Mariana Lutti Fantozzi s'avança; elle est d'une laideur amère, rit au public avant d'imiter les accens de la lugubre Iphigénie; bientôt ses mouvemens sont des convulsions, c'est le transport, c'est la colique et non l'a-

mour pur, tendre, délicat de la fille de Clitemnestre. Tant de défauts ne sont pas effacés par une voix légère, agréable, facile, et par du feu, de l'ame et l'art du chant qu'elle possède avec finesse. Enfin, parut Achille, aux armes éclatantes : sa figure est intéressante ; son œil est plein de feu, de sensibilité : quel chant ! quelle variété ! c'est Arion sur son vaisseau ; c'est Ariel dans la tempête. Tantôt pleine, tantôt légère, grave, sublime tour à tour, sa voix a tous les tons, tous les moyens de l'art, tous les charmes de la nature ; ses sons pénètrent, amolissent, ébranlent, portent à l'amour, à la fureur, au désespoir. A ce mot *andate*, Agamemnon pâlit, le spectateur frémit ; et par des cris et des transports la scène fut interrompue.

Ce chanteur étoit Marchesi; on ne sut pas l'apprécier en France ; mais l'opéra buffon bientôt aura réformé nos oreilles. Je ne veux pas reprocher à Marchesi ses bras au-dessus de sa tête, son jeu forcé, quelque affectation : tout disparoît dès qu'on l'écoute.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé : on n'est pas aussi gauche ou plus mal habillé; les compagnes d'Iphigénie sont des servantes de Fribourg ; les fiers Thessaliens, les Myrmidons d'Achille, tous les soldats d'Agamemnon ont l'air de malheureux qu'on emprunte aux galères, de ces petits fripons de cabarets qu'en tems de guerre on prenoit à Bicêtre pour les envoyer dans les ports ; le guet chez Nicolet avoit plus de noblesse : je n'ai rien vu de si mesquin, de si laid, de si misérable ! tous cependant étoient chamarés d'or, de rubans et de paillettes.

Je ne parlerai pas de l'indécence des spectateurs ; de ces gens à chapeau sur la tête, enveloppés dans un manteau, causant, criant, traversant le parterre; des éclats qui partent des loges, du mouvement des chevaliers servans, du murmure universel que la plus sublime ariette diminue et ne détruit pas ; de ces acteurs qui se promènent, causent, rient, prennent du tabac, sans jamais penser à la scène ; de la voix d'un maudit souffleur qui les avertit en criant de s'attendrir et de répondre aux tendres déclarations que vient

de faire une princesse ; à la fin de chaque couplet de ces ridicules et courtes révérences d'Iphigénie, d'Agamemnon, d'Achille, dont le basque de Nicolet peut donner une idée parfaite.

Grâces, sévérité, décence, goût, intérêt, noblesse, ne sont pas même soupçonnés par les acteurs de l'Italie : on y vit cependant au milieu des chefs-d'œuvre des Grecs, des Toscans, des Romains ; la Niobé dans sa douleur a conservé l'air d'une reine, ses traits ne sont point altérés ; Laocoon, dans l'excès des tourmens, surmonte la foiblesse humaine, il est encore grand-prêtre d'Apollon : les Grecs peignoient les passions sans nuire à la beauté des formes ; jamais de mouvemens forcés. Notre Milon qu'on vante en France, ce monstre de contorsions que j'ai vu tant admirer à Versailles, dans Athènes eût été brisé.

A ces objections, l'Italien répond, nous n'assistons à nos spectacles que pour écouter quelques airs ; l'Opéra de Paris peut seul se soutenir, et la dépense en est trop grande

pour qu'elle ait lieu dans ce pays. Renoncez donc à vos théâtres, et ne donnez que des concerts.

Je fus charmé des décorations : rien de plus beau, rien de plus noble que la tente d'Agamemnon.

Un péristile à sept colonnes de face sur onze de profondeur, décoré de dix piédestaux sur lesquels on voyoit de grands levriers, produisit un fort bel effet ; c'étoit une imitation de ces temples égyptiens dont on voit encore des débris : on s'y rendoit par une grande allée formée par des lions ou des sphinx de basalte.

Le poëme, on n'en parle pas : pour en faire une tragédie, Eriphyle au fond du théâtre se donne un grand coup de poignard derrière les acteurs qui chantent.

Et le ballet ! je vais vous le décrire ; c'étoit l'aventure d'Admète.

Un nommé Lefèvre, plus gros, plus fort,

mais ressemblant à Thomassin, vêtu de la peau d'un lion, portoit en main une massue de dix pouces de diamètre; il s'avança, forçant ses mouvemens et se gonflant pour imiter Hercule; ses pas étoient de quatre pieds; ses bonds étoient ceux des Furies; ses gestes menaçoient le ciel, la terre et l'air. Dès qu'il interrompoit ses sauts, il s'inclinoit vers le parterre, et pour payer ses applaudissemens, il lui faisoit en souriant une petite révérence.

Les autres danseurs s'élançoient comme s'ils avoient voulu faire le saut du tremplain; ils retomboient comme des masses et n'oublioient pas en sortant une petite révérence. Enchanté du projet d'Hercule et dans l'espoir de revoir son épouse, Admète avec ses deux enfans se met à danser la bourrée sans oublier en finissant une petite révérence.

Hercule enfin triomphe des enfers, terrasse le grand diable, et comme un nouveau Saint-Michel le tient long-tems sous son cothurne; les démons fuient comme le guet;

mais près de l'infernal manoir ils s'arrêtèrent un moment, pour nous faire, en grinçant les dents, une petite révérence.

Des pans de toile usés, déchirés et mal peints imitoient les Champs-Elysées; les statues bleues du palais d'Admète avoient onze têtes de haut. Je ne cesserois pas d'écrire si je voulois vous détailler la barbarie de ces spectacles donnés dans le pays des arts, de Raphaël, du Guide et de l'Albane.

L'archiduc avoit honoré le spectacle de sa présence; il paroît par ses mouvemens enthousiaste de musique.

A la multitude d'abbés qui remplissoient les loges, le parterre, un étranger pouvoit, en vérité, le prendre pour un séminaire.

Enfin, le spectacle cesse; il est tems d'achever ma journée.

LE 5 SEPTEMBRE 1788.

Je suis depuis un quart-d'heure à ma fenêtre; elle donne sur une des principales rues de Milan.

Je me sens une fureur observatrice que rien ne peut ralentir ou rassasier: mille pardons à mes lecteurs, que tout homme fait saute les réflexions suivantes, mais qu'un jeune homme les parcoure; peut-être y verra-t-il que les momens d'oisivité, d'attente ou d'incommodité peuvent être employés utilement; que le spectacle le plus insignifiant ne doit pas être négligé par un voyageur attentif.

Comme on ne connoît une ville qu'en la voyant du haut de son clocher, on ne connoît un peuple qu'en l'étudiant dans les rues, dans les places publiques, dans les carrefours, quand il est libre et qu'il agit en

masse : on néglige ordinairement ce genre d'étude ; que de choses pourtant il fait appercevoir.

La vivacité, la lenteur de la démarche n'indiquent-elles pas la chaleur ou le froid du tempérament ? s'il est ou s'il n'est pas d'affaires de commerce ?

Le Crétin qui, les yeux ouverts, regarde sans voir, a les bras pendans, fléchit le genou, se porte à peine ; ne dit-il pas au passant qui l'observe : Dans la masse informe que tu vois la nature oublia d'organiser une ame ?

Le Romain, assis sur une borne, enveloppé dans un large manteau, immobile, l'œil fixe, le regard fier et le sourcil froncé, me laisse encore appercevoir un homme ; sa misère, sa pauvreté, sa paresse sont la faute du gouvernement ; la superstition, l'oisiveté, l'ignorance n'ont pu détruire entièrement cette chaleur, ce feu, cette organisation qu'il doit au ciel heureux qui l'a vu naître, peut-être au sang de ses aïeux.

La démarche des jeunes filles et des matrones montre à quel degré les mœurs sont ménagées ou dédaignées.

A Paris, on sourit en rencontrant un moine; on le salue dans le Languedoc; à Turin, on baise sa main; à Naples, une jolie fille s'agenouille en baisant sa robe ou son cordon; en Espagne, on l'adore : ces mouvemens ne nous marquent-ils pas les différens degrés de la superstition ?

L'aisance, la facilité, les grâces, un air de liberté dans tout genre d'action répandu dans toutes les classes, m'apprend à quel degré la civilisation, la sociabilité s'est perfectionnée dans une ville.

Un laquais brusquant un paysan, un courtisan fendant la presse, un financier chamaré d'or, la morgue d'un homme à giberne, un évêque dans l'opulence, un roi dans son palais entouré d'une armée, me font connoître une terre d'esclaves.

Les querelles des carrefours vous instrui-

sent encore de la politesse ou de la grossièreté du peuple : on connoît son caractère de bienfaisance ou de brutalité par la manière dont il vit avec les animaux utiles.

Je conclurai de ces remarques qu'on peut multiplier à l'infini, qu'en voyageant rien n'est à négliger, qu'on ne perd pas toujours son tems en regardant par la fenêtre.

Le Milanois, en général, a la démarche légère; il a la tête un peu courbée et les genoux toujours prêts à plier. La jeune fille a l'air curieuse, hypocrite, a la tête immobile et l'œil en mouvement; et la maman, qui marche à trois pas derrière elle, est une duegne empesée, qui crie sans cesse, à droite, arrêtez, reculez, baissez la tête et n'allez pas si vîte.

Il ne faudroit à ces grisettes que deux ou trois mois de Gardel. .... Tout se range à l'aspect du bâton des coureurs; le peuple fuit, se précipite, le paysan est renversé, les chevaux foulent ses denrées, le laquais insulte à ses pleurs, le cocher en passant le

menace du fouet, et monseigneur lève sa glace.

Mais on m'appelle, il faut partir.

Je n'ai cessé de le prouver, je ne cesse de le redire ; transporté dans un jour de la Suisse en Italie, on ne sauroit imaginer l'opposition, les contrastes que vous offrent tous les objets : climat, caractère, figures, maisons, ornemens, tout enfin, tout a changé, tout se métamorphose.

Vous venez de quitter les temples, la nudité des protestans ; vous entrez dans Saint-Alexandre, église où l'or, le lapis-lazuli, l'agate et le luxe de la peinture, sont étalés avec profusion ; huit colonnes superbes de granit d'un gris rougeâtre ; une chaire en forme de calice, marquetée de pierres précieuses ; un maître-autel de bronze doré couvert de jaspe oriental, de corniole, d'améthystes et de tablettes de porphyre éblouissent par leur richesse. On vous montre dans le trésor une porte de tabernacle où le diamant, le saphir et l'opale ornent le pecto-

ral du grand-prêtre des Juifs ; où vous voyez exécutés en or l'arche sainte, le saint des saints, le chandelier d'or aux sept lampes, et tous les riches ornemens du temple de la cité sainte: on vous fait admirer un soleil de cristal dont les rayons sont d'or et les ornemens, un mélange de pampre coloré, de grappes de raisins formées de rubis et de perles.

Sur la lourde façade de cette église sont l'Espérance et la Religion, et Jésus-Christ qui, délicatement du bout des doigts, tient un cœur enflammé.

L'église de Saint-Sébastien, presqu'aussi riche, est ornée de quelques tableaux, tous abymés par les coliers et les couronnes de métal dont on charge le sein et la tête des Vierges. La coupole de cette église est grande et d'une belle proportion.

La façade de Saint-Paul est décorée de huit colonnes de granit blanc et rouge et de deux obélisques ; les chapiteaux en sont de bronze; le toscan règne au premier plan, le corinthien sur le second. On voit au-dessus

de la porte un bas-relief de marbre où Saint-Paul est représenté précipité de son cheval par la parole du Très-Haut. Quelle richesse encore! quelle profusion dans l'intérieur de ce temple! où l'on révère, où l'on encense le chef de l'inquisition, le noir Saint-Dominique, et ses suppôts canonisés.

A Sainte-Marie-Thiel, je vis des bas-reliefs de Fontana, bien composés, bien finis, agréables; ce sont l'Adoration des Mages, la Naissance de Jésus-Christ, la Présentation au temple. Dans le médaillon du milieu, on distingue à genoux Marie pleine de grâce; trois anges placés sur la table, le nombreux cortège des rois chargent trop un cadre borné; mais que la Vierge est adorable.

Les statues de nos premiers parens, du sculpteur Lorenzo Assati, sont très-estimables : Eve a la tête de Vénus; le diable, sous les traits d'une jolie sirène, lui donne la pomme de mort. Le sein de la sirène est un peu trop prononcé; les contours d'Eve sont peu moëlleux; ses mains sont sèches, négli-

gées ; mais, malgré ses défauts, ce groupe est un très-bon morceau moderne.

Peut-on offrir à l'œil la dégoûtante action de Sainte-Catherine, dans un tableau de Melchior Guerardini ? Elle suce la plaie de Jésus-Christ.

Et le Saint-Jérôme tout nu, affublé d'un chapeau de cardinal, dans une Sainte-Famille de Paris Bourdon ? J'en aime les couleurs, le beau ciel et le paysage. La pause de la Vierge, et les anges, quoique jolis, placés là pour garnir la toile, sont des hors-d'œuvre qui me blessent.

Le Christ sort du tombeau ; il foule aux pieds, mais pesamment, un soldat qu'il a renversé : la masse de ce soldat devient l'objet principal du tableau ; c'est un défaut impardonnable ; mais sa position est un tour de force, une superbe académie. La couleur de Jésus-Christ est fausse, mauvaise ; confusion dans les plans, dans la composition de cet ouvrage, d'Antonio Campi.

Le Père-Eternel à barbe en éventail de Gaudentio Ferrari dépare son Baptême du Christ: on y voit deux charmantes têtes; les couleurs en sont admirables.

Je ne vous parlerai pas de la détestable Assomption de Baptiste Crespi.

La Vierge de Calisto d'Alodi, si douloureusement affectée voyant son fils marcher à la mort; son beau tableau de Saint-Jérôme; l'Assomption de Procassini; l'attitude sublime de la Vierge attirée vers le ciel, la variété du mouvement des apôtres qui s'émerveillent, sont les meilleurs morceaux de cette église.

On montre dans la sacristie une belle copie d'après Raphaël: Saint-Joseph relève Saint-Jean; il est aux pieds de Jésus-Christ qui lui sourit et le caresse: jolis enfans, beau coloris; la tête de la Vierge est manquée. L'original de ce tableau est chez l'empereur à Vienne.

Je m'arrêtai long-tems devant un Léonard

de Vinci : finesse de pinceau, excessive délicatesse, caractères nobles, ingénieux, se trouvent toujours dans ses ouvrages. Sainte-Anne, la Vierge et Saint-Jean sont les personnages du chef-d'œuvre que j'ai sous les yeux. Le sourire adorable de Sainte-Anne ne peut s'imaginer ; les couleurs du premier plan sont admirables ; le fond peut-être ne fuit pas assez pour être d'un bleu si tranchant ; la Vierge me paroît avoir quelque chose de forcé dans le mouvement de la tête ; je crois appercevoir un peu de confusion dans la disposition des pieds des personnages. Malgré ces imperfections légères, un peu prévenu pour ce maître peut-être, je jouis avec délices de la vue de ce beau morceau.

Les tableaux à l'aiguille de la célèbre Peregrina sont rares : on peut voir ici ses trois Maries ; rien de joli, de beau, comme celle du milieu.

Le Saint-Sébastien de Procaccini offre des accessoires préférables à sa figure principale : une Vierge aimable et des anges s'em-

pressant d'arracher, avec délicatesse, les flèches dont il est percé. Le champ du tableau me parut resserré pour la quantité de personnages qu'il renferme.

Ces nomenclatures, ces sèches observations sur les produits de la peinture, n'ont aucun prix pour les lecteurs; les jugemens qu'on porte, les critiques qu'on se permet, ne peuvent être appréciés que par le voyageur qui, le livre à la main, le tableau sous les yeux, ou les condamne, ou les approuve. Si, comme le Poussin, les peintres avoient tous l'imagination sublime et poétique, on pourroit, par écrit, montrer leurs compositions; mais contre mon attente, dans plus de cent mille tableaux que j'ai vu, dans toutes les gravures des principales collections de l'Europe, dans le cabinet de France que j'ai jadis étudié pendant un an, dans la prodigieuse quantité de dessins, caprices, conceptions du moment, fruit de l'enthousiasme des peintres, que j'ai recherché, je n'ai pas trouvé la quantité d'idées neuves, grandes ou poétiques nécessaires pour exécuter une galerie, d'après les peintres, que j'avois

projeté de décrire: les trois quarts de leurs productions sont des saintes-familles; le reste offre des saints, des anges, des martyrs, des sujets pris d'Homère, de Virgile ou d'Ovide, quelques faits historiques, des allégories détestables; peu de chose qui leur soit propre, qui soit de leur invention, qui soit le fruit de leur génie.

Placez Jupiter à côté de Junon, Neptune, Pluton et Mercure, les douze dieux aux nôces de l'Amour; vous m'offrirez peut-être un fort beau coloris, des caractères analogues à l'idée qu'on a des dieux, les grâces de Vénus et la force d'Hercule: mais quel est le lieu qui les rassemble? quelle idée morale ou sublime sort de l'ensemble du tableau?

Réunissez, sur une vaste toile, les philosophes anciens, vous les disposerez sous un noble portique; Aristote et Platon, Diogène, Socrate, Anacharsis, Crisippe et Zénon prendront le mouvement, la place, l'attitude qui leur conviennent: mais quelle idée unique, ou morale, ou sublime peut

résulter de leur ensemble? J'ai mille impressions, mille pensées, mille réflexions de détail; mais d'unité, je n'en vois point : et rien dans un tableau n'est parfait que par elle.

Je le répète et je le prouverai, le Poussin seul est le peintre des poëtes, de l'imagination, de la raison et du génie.

Je ne supprimerai donc pas dans la suite de mon voyage mes notes sur les tableaux que je rencontrerai ; il est tems de secouer, même sur la peinture, les préjugés de la tradition ; il est tems que les voyageurs, sans s'asservir aux jugemens routiniers des peintres qui décident ou des écrivains qui copient leurs décisions, osent observer, juger et critiquer, penser d'après eux-mêmes, et ne rapportent pas dans leur patrie ces mille trivialités et ces absurdes arrêtés dus à l'ignorance des peintres, à la simplicité des gens du monde, à l'esprit moutonnier de tous les écrivains de voyages en Italie.

Nous nous rendîmes à la jolie église qu'on

nomme la Vittoria. Outre sa décoration intérieure, on peut y admirer trois chefs-d'œuvre de la peinture.

Saint-Pierre étoit assis dans la prison, un ange le touche, il s'éveille; surprise sans étonnement : Pierre a la dignité du premier des apôtres. Ses chaînes tombent, il va sortir. Quel sublime effet de lumière! Je n'aime pas le soldat endormi; sa pause n'est pas naturelle; l'ange appuie trop sur l'épaule du saint; que font là ces deux petits anges? Launoi chassoit les saints du paradis; je voudrois supprimer les gloires, les chérubins, les séraphins, les trônes qui gâtent les meilleurs tableaux. On reproche au Poussin son coloris trop sombre, voyez celui qu'il a dans ce morceau.

Saint-Jean dans le désert est de Salvator Rose; le beau fond de forêt! les grands arbres! avec quelle émotion douce on aime à s'égarer dans ces vastes détours? l'œil se repose avec plaisir sur ces frais bouquets de feuillages. Saint-Jean est à la fleur de l'âge et la nature est au printems : tout est repos,

calme, douceur, rien n'est heurté dans cet ouvrage. Le sentiment que le peintre éprouvoit s'est machinalement imprimé sur la toile. Cette forêt n'appartient point aux brillans sites d'Idalie, en ce lieu Vénus et l'Amour n'établiroient pas leur empire; mais la réflexion, la méditation et la douce mélancolie, les élans de l'amour divin, l'amitié, la philosophie, tout sentiment pur, exalté, s'aviveroit dans cet asyle.

Tournez la tête, et voyez Saint-Jérôme; il erre au milieu des rochers, une obscurité redoutable l'enveloppe de son horreur; le sentier fuit, son pied le cherche; des troncs brisés ont arrêté ses pas; la terreur le saisit, des fantômes l'obsèdent, mais la piété le soutient; il a les bras tendus vers son Dieu qu'il implore, et l'espérance a descendu du ciel.

Trompé par son goût pour le paysage, Salvator Rose a fait Saint-Jean trop petit, il se perd dans ce grand espace et ne paroît qu'un accessoire; ses genoux sont trop prononcés. Le tableau de Saint-Jérôme est un peu noir; on ne sait si l'obscurité provient

du site ou de la nuit ; le point qu'on apperçoit au ciel ne permet pas de décider cette question.

Je n'ai trouvé dans mes voyages que des gens fatigués de rencontrer toujours des sujets sacrés ; ils ne voient dans Saint-Jérôme qu'un solitaire décharné qu'ils rapprochent d'un capucin, d'un récolet ou d'un trapiste ; Saint-Jean n'est à leurs yeux qu'un prêtre baptisant, vêtu de peau, mangeant des sauterelles : ils se rappellent en riant les sept têtes de cet apôtre : Marie n'est qu'une pauvre Juive ; elle est vierge, elle est mère, elle a donné le jour à son père, à son époux, au créateur de l'univers ; ils la voient obombrée par un pigeon, comme Léda par un beau cigne. Aucun sentiment délicat ne peut être produit par ces idées vulgaires ; mais qu'ils remontent aux tems primitifs de l'église, ils verront dans Saint-Jean l'ami d'un prophète divin, l'emblême de la confiance, du dévouement, de la douce amitié, de tous les sentimens qu'enfanta l'innocence et l'aimable simplicité : c'étoit chez les anciens et Silène et Midas, Aristée et Protée, le

centaure Chiron et le fils de Thétis ; non tels que la fable vulgaire les a honteusement défigurés, mais tels qu'ils furent dans les tems reculés, l'hiéroglyphe qui désignoit le respect de l'homme pour les connoissances célestes ; le dévouement du disciple à son maître : chez les Etrusqnes il fut représenté par un vieux solitaire instruisant un jeune homme ; à des époques plus récentes, les monumens de la sculpture nous l'offrent sous les traits d'un enfant résigné, timide, instruit par le dieu des jardins.

Saint-Jérôme est l'Hercule des chrétiens, la force de l'esprit, celle de caractère; c'est ce qu'apprend cet énorme lion qui dans tous les tableaux le suit ou l'accompagne. Que d'efforts il lui fallut faire pour amortir ses passions ! quelle lumière il répandit sur l'évangile et la sainte écriture ! quel zèle il eut pour combattre et détruire les hérésies et les erreurs ?

La Vierge aux yeux des premiers catholiques étoit la terre et la fécondité, la faculté procréatrice ; le Saint-Esprit, l'amour

et la chaleur; Jésus-Christ, tout être créé, tout résultat de leur mélange.

En rejetant ainsi les idées triviales, on s'intéresse aux nobles sentimens que les peintres ont exprimés. Aux yeux d'un critique léger, la Madelaine est une courtisane; c'est pour celui qui réfléchit un saint retour à la vertu, le dégoût des plaisirs du monde; c'est sous des traits fort opposés, le philosophe Diogène: tous deux dédaignent les grandeurs, tous deux cherchent la solitude; mais le philosophe étoit vain, impudent, dégoûtant, cynique; il ne parle qu'à mon esprit: la Madelaine est plus touchante, et je m'émeus en la voyant.

A tant d'idées, à tous les sentimens qui nous sont familiers, ainsi qu'au paganisme, nous pouvons ajouter une subtilité, une extase de sentimens, une exaltation mentale que nous nommons mysticité; elle exista chez nos druides, chez les Toscans, chez les faquirs, je la retrouve chez les peintres; elle me plait comme un rêve léger, comme un feu follet dans les nues.

A *Santa-Maria delle Gracie*, nous vîmes un Saint-Paul de Guaudentio Ferrari ; sa tête est belle ; il invoque le ciel ; ses draperies sont admirables. Le fond de ce tableau paroît trop rapproché ; il offre un amas de ruines un peu confus, trop fracassé, qui fatigue ou blesse la vue.

Le Titien, dans cette église, a peint le Christ couronné ; il n'a pas, en traits alongés, cette figure débonnaire, ces cheveux plats, ce tein blafard, cet œil sournois, cet air caffard que, d'après Saint-Luc, on lui donne : c'est Jupiter, mais sans orgueil ; c'est Laocoon, sans grimaces. Cette tête majestueuse ne convient peut-être pas à l'agneau saint, au Dieu de paix que nous a prêché l'évangile ; il est noble au moins une fois : c'est un défaut que l'on pardonne.

C'est dans le réfectoire de *Santa-Maria delle Gracie*, qu'on voit la fameuse Cêne de Léonard de Vinci. Cet homme, le plus parfait ouvrage de la nature, unissoit aux dons du génie tous les talens, toutes les connoissances ; il étoit poëte, architecte, ingé-

nieur, musicien, chimiste, sculpteur, écrivain, il improvisoit avec feu; il étoit beau, généreux, plein de grâces; il avoit tous les apperçus, saisissoit toutes les nuances: c'est du chef-d'œuvre de ce grand homme que je vais vous entretenir, vous excuserez ma foiblesse.

Dans un salon carré, ouvert sur la campagne qui laisse voir un beau lointain, Jésus-Christ est assis à table au milieu des disciples; il vient de prononcer ces mots: « Aujourd'hui je serai trahi par un de vous. » Tout s'émeut, chaque apôtre a pris un mouvement analogue à son caractère: Saint-Jean se penche mollement près de l'épaule de son maître; il est à l'abri du soupçon; quelle candeur! quelle innocence! quelle douleur naïve et simple! tout est amour, tendresse et douceur dans sa modeste et touchante attitude. Saint-Pierre s'élance, un couteau qu'il tient à la main, sa fougue et sa fureur, le font assez connoître. Thomas se recule incertain; il vient d'entendre et ne peut croire. Judas a l'audace du crime, le tein noir et l'œil furieux. Le reste interroge, proteste, se jus-

tifie, menace ou se confond; tandis que Jésus-Christ calme, mais pénétré, baisse les yeux et se dévoue pour le salut du genre humain.

Intelligence dans les groupes, convenance d'âge, d'état, un coloris varié sans éclat, feu, gravité, grâces, décence, dessin moëlleux, correct et pur; tout ce qui forme un composé parfait s'est réuni dans cet ouvrage.

On y trouveroit aisément le précepte, le modèle et tous les principes de l'art.

Tel fut le premier apperçu de cette sublime composition; je la revis cinq fois, et j'y trouvai toujours de nouvelles beautés; pas un masque sans caractère, pas un seul personnage oiseux. Simplicité dans l'ordonnance, grandeur dans l'exécution, rien de confus, rien de contraint; une admirable perspective; l'air circule avec liberté, qu'il est subtil! qu'il a de profondeur! Quelques bandes de couleur rouge, quelques fleurons dans les panneaux tranchent sur l'uniformité du salon que rien ne décore; des plis

fortement prononcés détruisent le mauvais effet que produit une nappe énorme, un tapis blanc qui blesseroit les yeux sans cet innocent artifice.

On trouvera peut-être recherché les moyens employés pour nous indiquer chaque apôtre : le couteau de Saint-Pierre est peu noble ; peu de gens sont assez instruit pour savoir que Thomas avoit six doigts à la main gauche ; c'est un plat de poisson qui désigne le pêcheur André ; comment Judas tient-il et montre-t-il sa bourse ? il n'avoit pas encore le prix de sa trahison ou devoit le cacher aux yeux de ses confrères : ce sont là de légers défauts.

Il en est un plus grave à mon avis : sans les mots de Jésus-Christ, qu'on est obligé de connoître, ce tableau sublime n'auroit aucune signification ; on y verroit des gens à table qui paroîtroient se quereller ; Saint-Pierre a l'air d'un furieux, et Judas d'un coupeur de bourse ; et Jésus-Christ, je rougis de le dire, Jésus a l'air d'un charlatan qui fait des tours de passe-passe ; sa main,

qui se retire avec contraction en s'écartant du plat où Judas met la sienne, paroît faire un escamotage. J'ai honte de donner cette réflexion; mais elle est vraie, mais elle est juste. Les tableaux ne parlent qu'à l'œil : ne peignez que des actions qu'au premier aspect on devine, ou, comme au tems d'ignorance, résolvez-vous, à l'aide de légendes, à faire parler vos acteurs.

Hélas ! en peu de tems ce chef-d'œuvre de la peinture n'existera que par d'assez foibles copies, par de médiocres gravures; il s'efface, il est écaillé; quelques parcelles s'en détachent toutes les fois qu'en tirant un rideau on l'offre à l'œil des curieux. Armenini, dès 1580, le disoit à moitié gâté. Richardson nous assure que, de son tems, tous les apôtres qui se trouvoient à la droite du Seigneur étoient entièrement effacés, que les couleurs en étoient tout à fait ternies; qu'il y avoit des endroits où il ne restoit que la simple muraille. On l'aura retouché sans doute: quel effet il aura produit quand il sortit des mains de son auteur, et quand mille délicatesses, quand la pureté des cou-

leurs, quand la fraîcheur de tout l'ouvrage n'étoient point altérées encore!

Hommages éternels à Léonard de Vinci! le maître des maîtres et le plus savant des peintres!

Nous vîmes Saint-Victori; l'intérieur est d'une richesse incroyable: c'est en petit l'église de Saint-Pierre; le marbre, l'or et la peinture se prodiguent pour l'enrichir. On y voit Saint-Benoît exhortant un malade et lui faisant baiser un crucifix: ferveur et piété dans la tête du saint, affaissement du moribond, saint respect dans un acolyte. Bonne couleur, sage composition, font le mérite de ce tableau de Battoni.

Nous montâmes chez dom Francisco Galerati Olivetano; qui n'a pas entendu parler de cet honnête religieux?

C'est lui qui, par un travail de patience et de génie, nous conserve la copie la plus fidèle et la plus belle de la Cêne de Léonard de Vinci: il a le premier employé la minia-

ture dans un aussi vaste sujet. L'amour enthousiaste qu'il a pour son modèle, une étude de vingt années, des observations poussées jusqu'à la minutie, sur les masses et les détails de l'ouvrage qu'il a copié, un talent exercé par une étonnante pratique, l'ont mis à même d'en traduire et les beautés et les moindres parties.

L'original a trente pieds de largeur sur seize de haut ; la miniature a deux pieds de hauteur, sur trois pieds neuf pouces de large : les plis, les couleurs, le moindre ride, qualités et défauts, tout est rendu : la patience et l'exactitude approchent autant qu'il est possible de la facilité et du génie.

Le père Galerati vouloit consacrer son travail au roi de France ; ce seroit un don précieux digne d'orner le Muséum françois.

Le cabinet de ce bon père est couvert de belles copies faites d'après les plus grands maîtres : il a peint Raphaël d'après lui-même ; Melancton, Machiavel et Luther, d'après le Titien ; le Calvin du palais Borghèse ; la

Fornarina du palais Barberini; Pierre de Marca d'après Rubens.

J'admirai sa belle copie du Saint-Jean, du Dominicain; j'en vis depuis l'original au palais Justiniani près d'un Saint-Jean de Raphaël qui perd à la comparaison.

L'*Ecce Homo* de Léonard de Vinci, beau de couleur, plein de noblesse, touché légérement et fait avec amour; il appartient au duc Braschi.

Un prince de Savoie de Van Dyk, une Vénus du Titien, la Madona della Sedjola: la gravure de ce dernier tableau faite par Bartolozzi, celle même de Cavetterri que je préfère, sont très-inférieures à la copie du bon Olivetano.

La Sibylle du Dominicain, la Sainte-Cécile du Guide, la *Cencì* du palais Colonne, la Madelaine du Corrège, le Songe de Joseph, la Création, la Justice de Raphaël au Vatican, me donnèrent des idées plus précises sur les chefs-d'œuvre que j'a-

vois à voir et que j'ai vu dans un autre voyage en Italie.

Nous quittâmes le père Galerati, charmé de sa douceur, de sa complaisance, de sa politesse, de son amour, de son enthousiasme, de son dévouement pour les arts.

La citadelle de Milan domine la ville; c'est une masse énorme de blocs de granit et de briques: ses murs sont d'une épaisseur prodigieuse; ses fossés sont profonds. Mars ne préside point dans son intérieur, mais un Saint-Jean-Népomucène, dont la statue s'aperçoit en entrant. Tout y paroît délabré, négligé; quelques canons, peu de boulets, en sont les seules fournitures; les enfans qui la gardent ont l'air de pestiférés: c'est parmi ces messieurs qu'on choisit les héros qu'on voit à l'opéra rangés sous les drapeaux d'Achille.

Les Milanois plus forts servent Joseph II, et sur les rives du Danube font la guerre aux bons Musulmans, que Mahomet et la France abandonnent.

La façade du palais Beljoiozo est belle et grande, on la voit de trop près pour en saisir l'ensemble. Je préférerois une tapisserie fût-elle de papier, à l'incroyable multitude de tableaux médiocres qui couvrent ses vastes et nombreuses pièces; les parquets de marqueterie sont de bon goût; l'or n'est pas prodigué dans les appartemens, comme il l'est par-tout à Milan; les plafonds de Martin sont frais, d'un coloris éblouissant, mais froids, mal composés et d'un mauvais dessin. Parfums, boudoirs, meubles moëlleux, commodes, toutes les recherches de la mollesse et du luxe sont prodiguées chez le prince Beljoiozo. Cependant, j'en suis convaincu, il faut voir, admirer les palais d'Italie, et demeurer dans nos maisons de France.

Le soir nous visitâmes l'hôpital; son plan trop vaste, trop cher pour être terminé n'est exécuté qu'en partie; les décorations d'architecture n'y sont pas épargnées. La cour principale est ornée de cent soixante colonnes portant des ceintres et formant des arcades: l'ordre supérieur est corinthien, l'inférieur est ionique. Les salles en sont gran-

des, bien aërées, les eaux y sont en abondance : on y soignoit treize cents malades, il peut en contenir deux mille. On voit dans la chapelle huit belles colonnes de granit du lac Majeur; une Annonciation du Guerchin que l'humidité décompose.

Près de l'hôpital, on peut voir un bâtiment gothique; il est de briques, et curieux par sa richesse et la beauté de ses corniches.

Le cimetière de l'hôpital est ceintré d'une belle colonnade de granit; une petite église en croix en occupe le centre : c'est un des monumens qui marquent le plus dans la plaine quand on la voit du dôme de Milan.

Le cours et de longues promenades sur les boulevards ou la haute jetée qui le croise, la fraicheur après un jour brûlant occupèrent le reste de notre soirée.

Quelle foule de sentimens, de réflexions, d'idées un jour bien employé fournit au voyageur! Les années se succèdent à Paris avec une monotonie qui ne laisse aucun sou-

venir; chaque jour, en voyage, détruit vingt préjugés, fournit mille tableaux; l'imagination, la mémoire, l'esprit, toutes les facultés s'étendent, se nourrissent; vous acquérez pour l'âge du repos un fond de jouissances intarissable. Quand vous ne pouvez plus délaisser vos pénates, tous les chefs-d'œuvre des beaux-arts, les monumens de l'Italie, les jardins des Anglois, les merveilles de la Norwège, tous les peuples de l'univers, policés, sauvages, barbares, viennent par la pensée charmer votre retraite; vos enfans, vos amis et tout le voisinage, heureux par vos récits, viennent les écouter; votre curé lui-même daigne, en buvant, vous applaudir et vous traduire à sa servante.

LE 6 SEPTEMBRE 1788.

APRÈS avoir revu la Cêne de Léonard de Vinci et le père Galerati, nous visitâmes Sancta-Maria di Breva; la face de cette église est de marbre noir et blanc, placé par assises alternatives de huit ou dix pouces d'épaisseur: elle appartenoit aux jésuites. Tout le couvent est d'un grand style, bien éclairé, bien aëré; la cour est entourée de deux étages d'arcades soutenus par plus de cent colonnes de granit; l'escalier principal est grand. On peut étudier dans ce collège jusqu'en rhétorique; on achève ses études à Pavie.

Les salles destinées à la sculpture, au dessin, sont garnies d'assez beaux modèles en plâtre; mais on n'y voit pas un original antique.

La bibliothèque est composée, dit-on, de quatre-vingt mille volumes. Elle est formée

de celle des jésuites, de celle du comte Pertusati, Milanois très-curieux, dont les livres, au nombre de dix-huit mille, furent vendus 8,000 louis ; de celle du fameux Haller de Berne, qu'on acheta 48,000 liv., en 1777 ou 1778 : elle est chargée de notes marginales par son ancien propriétaire.

On y montre, comme un objet très-rare, le quatrième volume de Rudbekus; il ne contient que des gravures. Au premier folio, Rudbekus est assis au milieu d'Orphée, de Plutarque, d'Ulysse, de Ptolomée, d'Apollodore, d'Aristote, de Platon, etc.; le Tems est à sa droite, il indique une mappemonde. Le rideau sur lequel est placé cette scène laisse appercevoir la constellation de l'ours et la queue du serpent.

Il a pour épigraphe : *Et nos homines.*

L'incendie de l'imprimerie où cet ouvrage étoit sous presse, en consuma presque tous les exemplaires.

Dionys., part., Brugge, sculp. Upsalae.

J'y vis le Boileau *in-folio*, imprimé par David Mortier, à Amsterdam, 1718. Le frontispice est de Bernard Picard : on n'en tira que douze exemplaires.

Les autres livres que j'y remarquai furent :

Biblia sacra vulgata, editionis tribus tomis distincta; Roma e typographia apostolica Vaticana. M. D. XC. Une autre édition, postérieure de deux années, paroît la même ; on ne la distingue que par deux mots : après *liber generis*, on lit dans la moins estimée, *hebraica beresith*.

Un *Catholicon* de 1460, à Mayence.

Une Bible de Mayence, première édition complette, portant 1462. Elle est plus rare, parce qu'elle est imprimée sur papier, les autres le sont en parchemin.

Un Tite-Live de Milan, par Antonius Zarothus de Parme, 1480. Superbe papier lisse, beau comme du parchemin, grande marge.

Un Aulu-Gelle imprimé à Rome en 1469, *in domo Petri de Maximis ;* les imprimeurs sont Arnoldus Panartz et Conradus Suncynheyen, quoiqu'on n'y lise pas leurs noms : ce sont les premiers imprimeurs dont on ait publié les ouvrages à Rome.

La comédie du Dante à Naples, 1478. Ce livre n'est pas cité par les bibliographes ; ses caractères sont de toute beauté, de la plus belle proportion ; les interlignes libres, bien observés : c'est un ouvrage précieux. Ses premiers mots en titre sont : *Cominciano le cantiche della comedia di Dante.*

La *Geographia* do Francesco Berlinghieri, manuscrit, imprimé depuis à Florence en 1480. L'outremer est prodigué dans ce livre ; c'est le Ptolomée mis en vers italiens, nommés *tersa rima.* Le premier folio offre un jeune homme vêtu de pourpre ; il écrit : sa figure est celle d'un ange, pleine de grâce et de délicatesse. La bordure pourpre, bleu et or, est du meilleur style : c'est une espèce de frise en fleurons, d'une facilité, d'une noblesse digne de l'antique, in-

concevable à l'époque de ce travail. Les couleurs en sont vives et du plus bel accord: un jeune homme, une jeune femme peints sur un fond d'or et quelques médaillons du meilleur goût, embellissent ce frontispice: les armes de France qu'on y voit annoncent que ce livre appartint à la maison de Bourbon, ou lui fut au moins destiné. Les cartes de Ptolomée sont peintes, mais avec moins de luxe et de recherche dans tout le corps de cet ouvrage.

Il Monte santo di Antonio di Siena, à Florence en 1477, par Nicolo de Lorenzo della Magna; c'est, dit-on, le premier imprimé dans lequel on trouve des estampes en taille-douce: il en contenoit trois, une d'elles manque ici. Le Dante du même maître, avec figures, ne fut imprimé qu'en 1481. L'abbé de Saint-Léger s'apperçut le premier de l'erreur généralement répandue par laquelle on croyoit l'*Enfer* du Dante le premier livre orné par la gravure.

Quatre grandes salles renferment cette riche collection de livres précieux.

La bibliothèque ambroisienne, rendue publique en 1609, fondée par le cardinal Frederico Boromæo, qui vécut jusqu'en 1632.

On nous fit voir un manuscrit incomplet de Virgile avec les commentaires de Servius; il appartenoit à Pétrarque, qui l'a couvert de notes et d'observations: huit lignes de sa main d'une écriture ferme et facile marquent l'époque où, pour la première fois, Laure s'offrit à sa vue: ce fut le 6 avril 1327, dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon; à la même heure, au même jour, le 6 avril 1348, elle mourut. Il étoit à Véronne, mais n'apprit cette affreuse nouvelle qu'à Parme. Ce fut alors qu'il écrivit ces lignes, espèce d'anathême contre l'auteur qu'il chérissoit et qui ne pouvoit plus lui plaire:

Ut silicet nihil esse debere quod amplius mihi placeat in hac vita.

Un manuscrit qu'on croit du cinquième siècle: les caractères anciens sont ronds et pleins; ce sont les lettres majuscules grec-

ques et latines; il est mutilé, tronqué, une écriture plus moderne essaya de le compléter. On lit en tête de ce volume: *Egesippi sive Joseph, de excidio hierosolymitano Ambrosius episcopus, de graeco transtulit in latinum ut in fine libri primi, post finem libri III, vide quae adjecta sunt.*

Les oraisons de Saint-Grégoire de Naziance; il est, dit-on, du septième siècle: c'est un manuscrit grec, *ex insula Chio advectus 1606, fuit olim ex libris Manuchi Sophiani.* Il est rempli de figures mal dessinées, mais d'une proportion assez allongée sur un fond d'or. Le premier feuillet, écrit en lettres d'or, sur un fond lilas; les costumes singuliers qu'on y trouve ne seroient pas à négliger pour un historien exact et curieux; j'en ai copié quelques-uns, le prophète Daniel, entre autres, vêtu comme nos vieux Gaulois, une auréole sur la tête.

Des fragmens de la Bible, du sixième siècle, *ex mandonia corcyram advecta.* Ils furent acquis par ordre du cardinal Boromée; ils sont grecs, incomplets, déchirés.

Ce cardinal perdit un vaisseau qui lui rapportoit une quantité de manuscrits qu'il faisoit venir à grands frais de la Grèce et de la Syrie.

La bibliothèque ambroisienne contient quarante-six mille volumes imprimés, et quinze à dix-huit mille ouvrages manuscrits réunis sous cinq mille couvertures.

Nous passâmes à la salle de sculpture: au milieu d'une multitude de beaux plâtres, on ne trouve qu'un original moderne; c'est une Vierge du Milanois Prestinari; il l'exécuta en 1500: la Vierge est de marbre, la tête est belle, les draperies nobles et bien jetées.

On ne peut voir en marbre des reliefs plus délicats, plus légers que ceux d'Augustin Basti, Milanois; lyres, armes de toute espèce, des statuettes légères mises en forme d'arabesques, des fleurs, des rameaux enlacés forment ces ornemens qui plaisent à l'œil; ceux-ci jadis entouroient le tombeau de Gaston de Foix enseveli dans l'église de Sainte-Marthe.

Je m'arrêtai quelques momens devant une armoire garnie de ces chefs-d'œuvre de patience et d'inutilité que des chartreux, des gens oisifs exécutent par-tout en ivoire ; travaux estimés des Chinois, des Allemands et perfectionnés devenus des tableaux sous les doigts de M. *** de Lausanne.

Nous n'avons des anciens que peu de bas-reliefs aussi grands, aussi beaux que l'Attila de l'Algardi : Saint-Léon suivi de son clergé en impose au Barbare qui vouloit saccager Rome; il montre dans l'air Saint-Pierre et Saint-Paul qui la protègent ; le prince épouvanté recule et se retire. Cette belle composition est exécutée en marbre à Saint-Pierre de Rome ; le modèle dont je viens de parler a plus de feu que sa copie.

On pourroit porter le même jugement sur le dessin en grand de l'école d'Athènes, qu'on voit dans la salle des peintres ; il m'a paru préférable au tableau du Vatican, quoiqu'il soit privé d'architecture. C'est ici qu'il faut étudier l'expression des physionomies, la hardiesse d'attitude, les délicatesses de crayon,

un esprit que le peintre conserve rarement en copiant les premières conceptions. Le cardinal Boromée, fondateur de la bibliothèque ambroisienne ou plutôt du muséum de Milan, acquit à Rome cet inappréciable ouvrage.

Les quatre Elémens de Breugel de Velours sont d'une beauté de coloris, d'un fini, d'une profusion de détails admirables: je ne connois point de peintre dont les couleurs mordent plus vivement sur la mémoire (pardonnez-moi cette expression); elles sont là quand je les appelle, avec leur éclat, leur fraicheur, leur délicieux velouté; ainsi je me souviens du faisan de la Chine, du colibri, du paon et du martin-pêcheur, enveloppés de rubis, d'émeraudes, de saphir, d'or, de pourpre et d'azur.

Les instrumens de l'alchymie, tous les produits des arsenaux, un million de vases et d'armures ornés, ciselés et finis indiquent l'élément du feu, qu'un forgeron va mettre en œuvre.

La terre est riche de verdure, de fleurs,

d'arbres et d'arbrisseaux; on y voit couler des ruisseaux dont on soupçonne le murmure; Eve, Adam, tous les animaux contemplent dans un doux repos les merveilles de la nature.

L'air est peuplé de mille oiseaux, de papillons, de scarabées, d'insectes, qu'un enfant avec sa lunette suit dans les nuages légers qui les dérobent à sa vue.

On voit dans l'eau la Naïade amoureuse, mille poissons blessés par des Amours et des vapeurs que le soleil décore d'un brillant ceintre de couleurs qu'Iris parcourt dans l'atmosphère.

Auprès de ces petits tableaux, on trouve une Sainte-Famille de Bernardino Luvino: c'étoit un des premiers élèves de Léonard de Vinci; il imite assez sa manière pour tromper l'œil du connoisseur qui retrouve dans ses ouvrages l'esprit, les grâces, la finesse et la beauté de coloris et le dessin de son modèle; qu'on en juge par ce morceau, par sa sublime Madelaine, par cet Enfant cares-

sant un mouton, chef-d'œuvre de délicatesse, le diamant de ce salon, dont Raphaël envieroit la pensée et le Titien la couleur.

L'Espagnolet n'a pas de têtes plus expressives que l'Enfant prodigue et son Père, du cavaliere del Cairo; pâleur, fierté, dédain chez le jeune homme; intérêt, amour et douleur chez le vieillard, qui le rappelle et qui ne peut le retenir.

Un Saint-Antoine au milieu des forêts, sur les bords d'une onde tranquille, qui médite sur le néant et sur les vanités du monde, qui voit le firmament s'ouvrir et l'ange du salut lui montrer la couronne, le rameau d'immortalité.

Un Hermite entouré de débris, de ruines; un Incendie dont les flammes contrastent avec les neiges de l'hiver, sont trois tableaux inimitables; ils sont de Breugel de Velours.

De quel saisissement on se sent oppressé en voyant Saint-François recevant les stig-

mates : c'est au milieu de noirs rochers, c'est dans les antres de l'Averne; une noire pâleur décolore son front ; son œil mourant s'entr'ouvre à peine ; son corps s'affaise de douleur ; le sang coule de ses blessures, et l'orfraie sur un tronc brisé fait entendre son cri funèbre.

Non loin de ce tableau, Lucrèce échevelée, aux yeux de son époux, rend le dernier soupir : la douleur et le désespoir ne furent jamais mieux rendus.

Ces deux morceaux sont du plus grand effet, et suffiroient pour immortaliser Cherano, peintre milanois. Je voudrois qu'il eût effacé le sang qui coule des blessures de Lucrèce et de Saint-François : jamais peintre d'un goût sévère ne l'offre aux yeux du spectateur. Je blâme nos auteurs tragiques qui, sous nos yeux, font mourir leurs acteurs, et transportent à l'opéra les convulsions de la Grêve.

Vous trouverez encore dans le salon, Saint-Jean dans le désert de Léonard de Vinci ; il

a la tête d'une femme un peu brune, des traits d'une finesse que ce peintre seul a pu rendre.

Une Vierge de Scipion Gaetano; elle a les yeux baissés, les mains sur la poitrine; c'est la douceur, l'amour divin, c'est la touchante modestie, c'est une vierge immaculée.

On y remarque une grande et belle composition; on ensevelit Jésus-Christ. Quelle douleur! quelle compassion dans les acteurs! quelle ame dans cette jeune et jolie fille qui veut jeter un dernier regard sur son bien-aimé, arroser de ses pleurs la terre qui va le couvrir! action vive qui contraste avec la stupeur de Saint-Jean.... Ce tableau n'est pas terminé; il est de la dernière manière du Titien.

Quelle vérité dans le portrait d'André del Sarte! il a peint un chanoine de Pise.

Le portrait de Béatrix d'Est, duchesse

de Milan, est inimitable; jamais, sous un costume extravagant, on ne parut aussi jolie; c'est la figure la plus douce, ce sont les traits les plus délicats; quelle grâce dans la bouche! quelle souplesse dans la taille! elle n'a point le port d'une déesse, mais la simplicité d'une fille des champs; c'est Ninette à la cour, c'est Roxelane sur le trône, c'est l'obligeante Kerhali.

Breugel a renfermé dans un cercle de fleurs, couvertes de jolis insectes, de perroquets, de papillons et d'un petit singelion, une Madone de Rubens, chef-d'œuvre de délicatesse. L'éclat du coloris de Breugel eût terni tout autre tableau; Breugel seul auprès de Rubens peut faire admirer ses couleurs.

Enfin, j'indique aux amateurs la Nativité de Mantegne, non comme un chef-d'œuvre de l'art, mais comme un ancien monument de la peinture en son enfance.

Il faut aimer la peinture avec passion pour imaginer les jouissances que cette ga-

lerie me procura ; et songer que je la voyois après un long séjour en Suisse.

Les dix colonnes antiques de marbre blanc cannelé de dix pieds de circonférence, à chapiteaux corinthiens, qu'on voit auprès de Saint-Laurent, sont d'une belle proportion : on devroit conserver avec plus de respect ce riche monument de l'ancienne opulence de Milan. Cette église (Saint-Laurent) est noble, d'un style grave ; des chapiteaux antiques servent de bases aux colonnes modernes qui la décorent. On y trouve un monument en marbre d'un comte Jean dont la tête est admirable ; une Vierge, un Enfant Jésus qui donne au mourant la bénédiction le défigurent, ainsi que de lourds ornemens que la sculpture y prodigua.

Je visitai la Passion ; le vaisseau de cette église, sans être très-grand, sans être fort élevé, est noble et bien proportionné ; la dorure et le luxe y sont mieux menagés qu'ailleurs.

Le dôme, qu'on ne soupçonne pas en

entrant, est d'une forme majestueuse.

Montcaldoni, bon peintre milanois, est le maître du beau tableau qu'on voit au-dessus de la porte en tournant le dos à l'autel; c'est un Saint-Charles-Boromée méditant sur un livre dont il va tourner le feuillet; quelques mets simples sont épars sur sa table : l'attitude du saint est libre, abandonnée, et le coloris du tableau est, en général, estimable.

Les battans qui ferment les orgues sont peints par Daniel Crespi : Jésus-Christ en croix, une Descente de croix, sont les deux sujets qu'il a traités. Je préfère ce dernier morceau.

La Cêne de Gaudentio Ferrari qu'on voit ici, ne sert, malgré son mérite, qu'à faire valoir celle de Léonard de Vinci.

On vante, avec raison, les beaux ornemens d'un tombeau qu'on voit à droite de l'autel; ils sont de marbre blanc et traités avec élégance.

Le soir nous allâmes à pied visiter les rues principales : elles sont grandes, ornées de beaux hôtels ; mais là comme par-tout (j'en excepte l'Angleterre) à côté du luxe et de l'opulence réside la misère et la mal-propreté; les boucheries ne sont pas hors des murs, n'ont pas même un quartier qui leur soit affecté. Les gens à pied marchent sur des cailloux pointus, et les chevaux sur de larges dalles de granit. Malgré la pauvreté générale des boutiques, des tentes suspendues les garantissent du soleil. Jamais la distance des rangs ne fut plus marquée qu'à Milan. L'attitude des gens du peuple à l'aspect du laquais d'un grand, est celle du plus vil esclave : avec quel saint respect on y parle d'un noble ! quel mépris pour un financier, pour un bourgeois, pour le commerce ! la beauté même et la fortune quand elles appartenoient à la rôture, étoient soumises aux dédains du valet qui nous servoit de *Ciceroné*. Les arts de détail n'y sont pas perfectionnés; l'orfèvre fait venir son argenterie ou ses modèles de la France ; l'espèce de sculpteurs qui travaillent les ornemens d'église, croix, chandeliers, vases, etc., sont ici très-

occupés; mais leurs ouvrages sont surchargés d'ornemens, de couleurs et de dorures. Les maisons des particuliers sont toutes en briques. Comment, par quelle excessive dépense, a-t-on pu transporter à Milan la quantité prodigieuse de marbre et de granit qu'on trouve dans les palais, dans les églises? Point de carrières dans les environs; le sol de la Lombardie n'est qu'un mélange de cailloux, de sable et de terre glaise.

Peu de voitures sans coureurs; le dernier ouvrier y porte une cocarde; les nobles ont des talons rouges; mouvement dans toutes les rues; peuple nombreux très-agité; toits avancés contre les chaleurs; boutiques de modes françoises assez bien fournies; air pensif, réfléchi, air de finesse, chez les grands; caractère, mais dégradé, dans la physionomie, dans l'attitude du petit peuple: tel est le précis de mes observations dans cette promenade.

Nous remontâmes en voiture et par une assez jolie route nous arrivâmes à l'hôpital des fous à quelques milles de Milan.

Il faut avoir envie de tout voir, de tout observer, pour n'être pas écarté dès l'entrée par la mal-propreté, l'odeur infecte qui vous saisit et qui vous suit par-tout : sage gouvernement de l'Angleterre que n'étendez-vous votre influence sur tous les asyles de l'humanité souffrante ! sage Léopold, pourquoi les princes de l'Europe n'ont-ils pas adopté tes principes et ta conduite pour le bonheur des hommes et le soulagement du pauvre ! Les brouillards, la cupidité, l'avarice, le charbon de terre, font les fous moroses de Londres ; la vengeance et la jalousie peuplent les hôpitaux de Rome ; la galanterie, l'épuisement, la tyrannie des grands et des familles, les vexations des fermiers généraux et des lieutenans de police remplissent Charenton, Bicêtre ; dans nos îles de l'Amérique, les chaleurs d'un climat brûlant, l'espoir trompé de la fortune, conduisent l'homme à la folie et le lendemain à la mort. Triste condition de l'homme ! plus je vis plus je me convaincs que dans l'œuf d'où sortit le monde, le noir dominoit sur le blanc, et que la bonne foi des bons démons fut la dupe de Typhon, d'Ariman et de Rutren,

avec lesquels nous habitons les petites maisons de l'univers. La vanité, l'amour et la religion sont les trois causes principales de la folie des Milanois.

Je vis un puissant roi d'Egypte entouré de serpens, d'apis, d'hiéroglyphes qu'il dessinoit sur la muraille; il nous assura que le Nil avoit sa source dans ses reins, que quand il n'avoit pas la pierre il inondoit l'Egypte et la Delta, qu'autrement la stérilité désoloit ces riches contrées.

Un homme que nous ne crûmes d'abord qu'un roi d'Italie devint en un moment le fils de l'Eternel: Dieu sur un nuage éclatant avoit quitté le ciel pour obombrer sa mère. Il nous accueillit d'un sourire, et nous donna sa bénédiction. La preuve de sa divinité étoit sur-tout la blancheur de sa main, qu'il faisoit admirer avec complaisance et coqueterie. Sa tête, son attitude et tous ses mouvemens avoient réellement une espèce de majesté. Mahomet, Apollonius, etc., nés dans un autre siècle, eussent péri peut-être aux petites maisons; et ce fou de Milan,

chef de secte ou prophète, eût été révéré, adoré comme un Dieu.

Les femmes ici sont toutes comtesses, duchesses ou reines !... Que de fous et de folles par amour !

Nous vîmes modestement étendue sur un lit une femme à grands traits, d'une beauté majestueuse, pâle, immobile, enchaînée par les bras : la jalousie dérangea son cerveau ; elle a sans cesse sous les yeux l'amant qu'elle crut infidèle. L'indiscrète curiosité, les grossières plaisanteries, l'insolence des femmes qui la font voir ; rien ne peut l'émouvoir, et rien ne la distrait ; l'œil fixe, sans égarement, concentrée dans son désespoir, elle se tait, soupire, et verse quelques larmes.

Un homme d'une figure vive et spirituelle, à l'œil noir, au front dégarni, est depuis vingt ans absolument nu, assis sur ses talons, la tête posée sur ses genoux, les bras pendans et décharnés ; il se cacha l'hiver dans une alcove dans cette attitude forcée,

craignant le poignard d'un jaloux qui pensa le surprendre au lit avec sa femme. En vain tous les secours de l'art lui furent prodigués; son esprit s'altéra, ses nerfs se retirèrent; il parle par hasard une fois tous les ans; il s'écria.... Les faits m'échappent;... les époques ne se lient plus dans ma tête, je ne pourrai terminer cet ouvrage: ce malheureux amant et bel esprit me déchira le cœur.

Un fou donnoit à toutes les femmes qu'il appercevoit les preuves les plus grossières de l'émotion qu'il éprouvoit. Il me rappelle ce jésuite à barbe noire de Bicêtre, étendu nu sur quelques planches, enchaîné par les quatre membres et toujours furieux d'amour. L'épuisement que ses violentes émotions devoient lui procurer, la brutalité de son état physique, n'avoient point altéré sa vive et ardente imagination: il voyoit sa maîtresse accourir à sa voix, traverser des bosquets de lilas et de roses, l'appeloit par des chants amoureux, poétiques; la voyoit pamée dans ses bras; et dans un cachot effroyable étoit heureux comme aux bords du Lignon.

D'autres prenoient chaque passant pour leur amant, pour leur maîtresse. « Te sou- « viens-tu, perfide, me dit une femme, des « tems heureux où tu m'aimois; je te pres- « sois contre mon sein; j'existois; je sentois « une ame : à présent, tu me fuis, tu t'éloi- « gnes, je cesse de vivre, et je rentre dans le « néant. »

Quel caractère dans la tête de cette jeune et pâle malheureuse ! la vanité l'a rendu folle; elle se croit privée d'une fortune immense, cite ses noms, ses qualités; elle s'élance comme un trait, elle est arrêtée par des chaînes pesantes, retombe presque nue sur son lit, qu'elle mord en poussant des cris lamentables.

Près d'elle est une jeune fille assez jolie, bien faite; le jour elle est aimable, parle avec grâce, est pleine de bon sens; l'absence du soleil la rend à ses frayeurs, à ses fureurs épouvantables; elle entend les cris des damnés, voit l'enfer s'entr'ouvrir, Sathan l'entraîne dans l'abyme, des fleuves de feu la reçoivent, et des hurlemens effroyables ma-

nifestent son désespoir. Elle nous vit partir avec regret, et retourna (la tête passée dans des barreaux de fer) chercher, suivre, pleurer les derniers feux du jour, qui se perdirent dans un bois sombre.

La cloche du soir se fit entendre: nous repassâmes par de longues salles dont l'obscurité s'emparoit: à chaque porte qu'on ferma, ces malheureux poussoient des cris déchirans; toute distraction cessoit pour eux; leur supplice, un moment suspendu, alloit recommencer dans les ténèbres. Quelle nuit! cris furieux, bruit de chaînes, soupirs de douleur, larmes de désespoir, mouvemens de fureur. Puisse le sommeil les anéantir un moment, puisque la nature et l'humanité les condamnent à vivre.

Cette prison de fous est une espèce de Bastille où l'on renferme de jeunes gens qu'on veut soustraire au déshonneur, des filles malheureuses pour un moment d'oubli si naturel, des parens qu'on fait interdire pour s'approprier leur fortune. Ah! dans le siècle où nous vivons tous les barbares monu-

mens de vengeance et de tyrannie seront anéantis. La publicité des jugemens rendra les hommes heureux et libres; et les juges, soumis au redoutable et sacré tribunal du peuple, n'oseront plus prévariquer.

Angoise, langueur, un mal-aise physique occasionné par l'air infect que nous venions de respirer, nous accompagnèrent jusqu'à Milan : nos estomacs serrés ne purent admettre que quelques alimens liquides : ailleurs nous nous serions reposés au frais d'une aussi brûlante, d'une aussi fatigante journée. Notre activité reparut après un moment d'inaction : on nous apporta des dominos, et nous partîmes pour le bal.

La salle, belle et bien éclairée, ternissoit l'éclat des danseuses. Comme par-tout, j'en excepte Genève et Rome, un bal public est un mélange de couleurs ternies, de pompons usés, de figures et de tournures grotesques, au milieu desquelles s'éclipsent quelques êtres vêtus avec élégance, quelques hommes marquans par leur tournure, quelques jolies femmes qu'on suit et dont on ne peut appro-

cher que par un long combat à coups de coude ; on est poussé, foulé, blessé, la poussière vous aveugle, un air embrasé vous fait mal, un bruit affreux vous étourdit, le mouvement rapide des danseurs et l'éclat des bougies vous éblouit ; des musiciens barbares détonnent et blessent l'oreille. Nous eûmes à supporter ici tous ces désagrémens ; mais les Milanois, quoiqu'un peu plus agités, plus causeurs que les Romains et que les Florentins dans leurs bals, nous firent grâce au moins de ces plates momeries, de ces plaisanteries triviales, de ces stupides grossièretés, de ces singeries ridicules, de cet esprit si fade qui salit à Paris nos bals de l'opéra, délice des étrangers qui n'entendent pas, des provinciaux qui n'osent juger, des jeunes femmes et des jeunes gens qui s'y préparent à des scènes de boudoirs, et prêtent à cette cohue qui s'agite en tous sens une influence qu'ils ne doivent qu'à leur disposition, à la chaleur de leur sang, à la vigueur de la santé, à l'illusion du bel âge.

Nous vîmes au bal de Milan quelques femmes charmantes, des figures nobles, distin-

guées. On n'a des yeux que dans cette ville. Les hommes passés trente ans y sont usés, noirs et dessechés : je n'y vis pas une fois la physionomie d'un sot, mais souvent celle d'un fripon. On ne craint point à cinquante ans de s'exposer dans un menuet à l'œil d'un spectateur indulgent; le Milanois ne rioit pas de ces balancemens du vieux tems, de ces mouvemens réguliers du poignet qui bat la mesure comme un pendule, de la vieille galanterie qui supportoit le bras d'une danseuse en lui donnant la main, de ces grâces enfin de Marcel que Gardel et Vestris ont proscrites avec raison.

Si je peignois la jalousie, je voudrois avoir pour modèle cet homme à sourcil noir, au tein jaune, à l'œil faux que nous nous plûmes à désespérer. Enfoncé dans un domino blanc qui donnoit du lustre à son tein de Lucifer, son feutre baissé sur les yeux, il retenoit à ses côtés la plus jolie créature du bal, qui, triste, immobile, tremblante, contraignoit tous ses mouvemens; elle eût passé pour insensible au plaisir, à l'agitation générale, sans le coloris de ses joues, sans la vivacité

d'un œil qui pétilloit, sans le mouvement de ses plumes d'accord avec celui du violon.

Que je te plains au bal, pauvre infortunée! et la nuit et le lendemain, à tous les instans de ta vie! J'engageai mes amis à cesser une plaisanterie qui rendoit furieux notre jaloux, mais qui pourroit couter des larmes à sa victime.

En général, on danse mal à Milan.

Nous passâmes au Ridotto: les physionomies des banquiers de biribi, de pharaon, qui ne sont pas celles de la délicatesse et de la générosité, se laissoient voir ici dans toute leur laideur; elles montroient la plus basse avidité, jointe à la plus extrême méfiance. L'œil de ces harpies dévorantes se portoit sur toutes les cartes, sur toutes les mains, sur tous les mouvemens; le spectateur oisif leur faisoit mal, l'acteur perdant obtenoit un salut, le gagnant recevoit un insulte tacite, mais que l'œil et la main du payeur manifestoient d'une manière assez prononcée pour qu'un François en eût témoigné son

mécontentement. Nous quittâmes cet antre de l'avarice, et trouvâmes dans les salles voisines des rafraîchissemens, préférables sans comparaison à ceux du reste de l'Italie, je n'en excepte ni Vénise, ni Naples.

Il étoit deux heures après minuit, nos chevaux étoient mis, nous quittâmes Milan et partîmes pour Bergame. La nuit fut fraîche, belle, étoilée; Vénus, par son éclat, sur un ciel pur, nous parut un nouvel astre. Une teinte rougeâtre embrasa l'horison, et le soleil sortit de l'extrémité des champs plats et boisés de la Lombardie dans toute sa force et sans obstacle, comme il se lève dans un beau jour, du sein calme de l'Océan.

LE 7 SEPTEMBRE 1788.

QUI n'a pas traversé les campagnes de la Lombardie ne peut imaginer la richesse, la profusion, l'abondance de ce beau pays; le Suisse habite quelques portions de terrain qui suffisent à peine à sa subsistance et que la nature semble à regret lui concéder sur des sommets inaccessibles: ici, mère tendre et féconde, elle prodigue ses trésors; l'homme et les animaux du labourage n'ont pas à gravir des sommets escarpés, comme dans la Toscane; à tracer un pénible sillon dans des champs de galets, comme en Champagne; à rompre avec effort les mottes desséchées de la Provence: la charrue glisse sur une terre légère; les graines, les légumes de toute espèce, le riz et le maïs croissent avec profusion; des ruisseaux d'eau limpide arrosent tous les champs; l'olivier, la vigne et l'ormeau, mariés par mille guirlandes, étalent au printems leurs branchages légers

d'un vert si varié, si tendre.... En été, des grappes d'or ou de pourpre, mêlées au vert plus foncé des feuillages, réalisent les promesses du printems. Quels trésors prodigue l'automne! L'hiver, le ciel est pur et l'olivier, le chêne vert et le sapin conservent encore leur verdure.

L'air transparent, sans trop d'éclat, est léger, délicat, subtil, caresse l'œil; vous voyagez sans cesse entre de grands ruisseaux retenus par des digues d'espace en espace, ou se répandant sur les terres par de vastes bassins de distribution, qui la partagent aux cultivateurs.

Nous passâmes l'Adda, qui sort du comté de Chiavenna, traverse le lac de Côme, et se décharge dans le Pô; et, par un long chemin au nord-est de Milan, nous arrivâmes à la vue de Bergame. L'aspect de cette ville est imposant et noble; elle s'élève en amphithéâtre jusqu'au sommet d'une montagne, sur les colines qui descendent au loin dans la plaine; des palais entourés de bois, de beaux vignobles en terrasses, une grande va-

riété d'arbrisseaux, de verds, de cultures, présentent cent paysages qui se dessinent sur la masse imposante des Alpes, qui ferment au nord ce sublime horison. La ville inégale paroît et disparoît au milieu d'arbres, de crenaux, d'acqueducs, d'arcades hardies, de tours rondes, carrées, élevées, qui s'offrent sous l'aspect le plus pittoresque.

Bergame fut fondée jadis par les Gaulois, ruinée par Attila, réparée par les Lombards, qui la possédèrent jusqu'à la fin du huitième siècle; elle fut libre sous les successeurs de Charlemagne jusqu'au moment où Philippe Turriani en devint la tyran, vers la fin du treizième siècle, ou dans les premières années du quatorzième (elle appartint aux ducs de Milan). En 1509, elle s'unit à la république de Vénise. Louis XII la prit après la bataille d'Aignadet: en 1516, elle rentra sous la domination des Vénitiens qui la possèdent. C'est la patrie d'Ambroise Calepin, dont le dictionnaire *infortia* me fourniroit sans peine trois gros volumes de notes et d'érudition, si je voulois en orner mon voyage.

Autant cette ville m'avoit plu de loin; autant elle me blessa dans l'intérieur, par sa mal-propreté, par sa misère, par des rues étroites où l'air ne peut circuler; la citadelle, de grandes fabriques, quelques palais me rappelèrent cependant que j'étois en Italie; j'y vis un peuple pauvre, insulté par le luxe sans goût de quelques riches. Le gentilhomme bergamasque, paresseux, ignorant et lourd, végète dans ses tristes *conversations*, persuadé que rien n'est comparable à Bergame, et qu'un esclave de Vénise est le premier homme du monde. Le prêtre ici règne comme à Milan. Les femmes ont de la fraicheur, mais se voûtent et marchent sans grâce. On y suit les modes françoises, en les chargeant comme par-tout.

L'aspect qu'on a du sommet de la ville en sortant par la porte de l'ouest, est d'une richesse inexprimable; vous dominez sur trente milles du Milanois : les jardins, les côteaux, les bosquets, les prairies qui s'étendent jusqu'à la plaine sont embellis par le palais du riche et la maisonnette du pauvre; le sol se dérobe à la vue sous les tapis épais d'herbes

et de feuillages : jamais terre ne se couvrit de décorations plus belles et de plus riches vêtemens !

Jamais nous ne trouvâmes un *Ciceroné* plus entêté, plus bavard, plus inintelligible, que le *patridje*, le barbier de Bagdad, le perruquier enfin qui nous guidoit : il dédaignoit en riant de s'arrêter devant une statue colossale du Tasse, qu'il nommoit *quatre tasses* en françois ; il nous jura que la chapelle de Bartolomeo Colleoni, chef-d'œuvre de bisarreries, de conceptions extravagantes, où l'on voit en relief, à côté des travaux d'Hercule, Eve sortant des côtes d'Adam, et les médaillons de Trajan, de César, mêlés à ceux de Saint-Antoine et de Saint-Jacques, étoit un travail des Romains. Il nous conduisit dans un sale café enfumé, quand nous croyions entrer dans le Muséum. Quelles notes doivent rapporter dans leur pays les jeunes Anglois qui voyagent seuls et qui copient sans examen tout ce que débitent de tels guides.

Enfin, nous arrivâmes au Muséum : le pe-

tit bâtiment qui doit contenir les antiquités de Bergame n'est pas achevé; des planches mal-unies en fermoient l'entrée; des enfans m'offrirent de les séparer, j'y consentis. Quelle fut ma surprise et mon indignation! je vis une multitude de fragmens intéressans de bas-reliefs, de statues et d'autels cachés dans la poussière, couverts d'ordures. Ce Muséum étoit le privé de la ville, à la lettre, sans exagération; et l'autel des divinités payennes où fumoit l'encens des sacrifices et des parfums de roses et de lilas, étoit couvert.....

O Winkelmann, Gori, Maffei, vous digne abbé Lanzi, et vous Bastianelli, quelle eût été votre fureur!... Malheureux peuple d'Italie! à quel état d'abjection vous ont conduit l'esclavage et la superstition!

Toute la Lombardie, pays des vieux Gaulois, devroit offrir aux amis de l'antiquité des détails intéressans. Les usages de nos vieux pères, leurs idées religieuses, leur costume même disparurent, quand, après sept cents ans de guerre, leurs druides bannis,

réduits par principe au silence, laissèrent s'établir dans les deux Gaules le paganisme des Romains; quand l'active religion catholique s'introduisit sur les plages les plus reculées, dans les déserts les plus sauvages de l'Europe, et détruisit par un faux zèle toute espèce de monument. J'ose attester pourtant qu'il est possible, à l'aide des voyages et d'une étude profonde de l'antiquité, de retrouver des traces de ces tems plus anciens que les tems fabuleux de l'histoire vulgaire. Dix-huit cents ans de préjugés, les efforts des rois et des prêtres, l'intérêt de tous les charlatans, n'ont pu détruire ces traces que les peuples anciens voulurent laisser de leurs passages, de leurs idées: l'esprit philosophique qui commence à se déployer, qui peut agir en liberté, osera briser toute entrave; et, se livrant aux idées les plus hardies, renverser ces barrières, déchirer ces voiles, chasser tous les nuages qui nous cachent la vérité. Alors, pour la première fois, nous aurons une histoire. Vingt ans d'une étude forcée me permettent ce ton prophétique; et j'essayerai, s'il est possible, de travailler à ce grand monument. Ici, fidèle à

mes principes, je ne parle que des objets qui frappent dans une course rapide; mais j'ai vu, j'ai noté tout ce qui peut servir à de grands travaux, et je les achève en silence.

Avanches, Nyon, Augusta Rauracorum, Bergame, Véronne, le Bressan, une partie des villes de la Toscane, l'Arménie, Nîmes, Paris, quelques provinces conservent des débris épars, en petit nombre, mais précieux, comme ceux de la Grèce et de Rome. Les savans les ont confondus, classés suivant des principes de routine, inspirés par de vieux mensonges historiques, adoptés par la paresse et l'insouciance et défendus par des corps tyranniques qui ne permettoient pas au génie de suivre une marche nouvelle, une marche qui s'écartât du sentier qu'ils suivoient processionellement. Les antiquaires, aussi peu philosophes que les commentateurs, ont tout trouvé comme eux, mais ont tout entassé sans critique ou plutôt sans jugement; la vérité se cache dans leurs épais et nombreux volumes, il s'agit de la découvrir; elle s'est consignée

sur des feuilles éparses, travaillons à les réunir.

On retrouve dans les ruines de la Lombardie, dans l'Etrurie, chez les dieux emblêmatiques du Bressan, les costumes, les idées druidiques de nos ayeux; comme on reconnoît un Anglois sous le clinquant de nos étoffes et la coupe de nos habits.

Que de débris de statues, de colonnes, que de chapiteaux enchassés dans les murs épars, sur le parquet du Muséum de Bergame, en marbre, en pierre; bas-relief où l'on voit des Gaulois vêtus de leur manteau, du bardocucullus; des Atis, des serpens, des têtes de taureau ornées de chapelets, de fleurs; armes de toute espèce, casques, poignards, la pelta des Gaulois, des Thraces, des Sabins et des Amazones; des sabres, quelques patères sans ornemens, des autels élevés d'une forme élégante, ornés de frises, de festons, tous d'un bon style, sans perfection pourtant, sans l'élégance du siècle d'Auguste.

Cette épitaphe :

G. Statio. Gl.
fausto
negotiatori
et Vitulia sex
tertia uxori.

Quelques têtes sur des pierres sépulchrales.

Cette inscription sur un marbre blanc :

L. CLUVIENUS. L. F. ANI.
CILO.
BALNEVM ET
AQVAS DEDIT.

Un autel de deux pieds d'élévation en marbre blanc, et ce seul mot :

IOVI.

D'un côté de l'autel un patère, de l'autre une équerre.

Un autre autel de la hauteur du précédent :

IVNONI.

simple, sans ornement, sur la face opposée à cette inscription :

PACI
FORTVNENCI.

Sur une espèce d'autel inséré dans le mur:

DIANÆ SACRUM MNONIUS ARRIUS
MVCIANUS CUCOSUS

Sur d'autres insérés dans le mur, on lit cette dédicace :

MINERVE — MERCURIO.
DIANÆ OVILIBUS.

Ce petit nombre d'inscriptions indiqueroient les dieux romains adoptés à Bergame; qu'on y voyoit des bains publics, des aqueducs; qu'elle étoit commerçante, etc. etc.

Ne dédaignons pas les recherches, minutieuses en apparence, des antiquaires, elles nous ont seules conservé la science des tems passés.

Nous descendîmes par une pente très-rapide de la ville aux faubourgs où nous logions. La foire de Bergame, qui se terminoit, est une des plus riches de l'Italie: elle est formée de bâtimens élégans, stables, bien alignés; elle contient huit cents boutiques de mêmes formes, d'égales dimensions; une fontaine est au centre, et par des canaux bien entretenus, répand la fraîcheur, sert à la propreté. Des cafés, aërés, ornés de glaces, rassemblent les hommes et les femmes de la meilleure compagnie; on y fait la conversation, au frais, sous des tentes de toile qu'on humecte de tems en tems. Les foires Saint-Laurent, Saint-Ovide, Saint-Germain pouvoient offrir plus de richesses, mais n'avoient pas l'élégance de celle de Bergame: on y trouve pourtant tous les objets de luxe et de nécessité, des soies sur-tout de toute l'Italie. Quelle foule de baladins, de comédiens, pour recréer les étrangers!

Je m'attendois à les trouver dans la patrie des docteurs et des arlequins.

Quelle infection! quelles auberges! si vous n'avez pas la passion des voyages, fuyez les états vénitiens, amis de la délicatesse, de la bonne chère et de la propreté.

Après quarante-huit heures de fatigue et d'observations, par une chaleur étouffante, sans avoir pris un moment de repos, il étoit tems de se retirer à minuit. Nous devions partir à trois heures et demie du matin.

LE 8 SEPTEMBRE 1788.

NOTRE cocher impitoyable dévance de long-tems l'heure indiquée pour le départ. D***. pleure; S***. jure, et je me lève avec effort. Les chevaux étoient mis; nous partons.

Rien de plus grand, de plus beau que les

environs de Bergame; mais des hommes peuvent-ils subsister au sein de la mal-propreté des rues, des palais, des églises, où les objets les plus dégoûtans, les plus infects se trouvent sous vos pas, salissent tous les marbres, où l'air ne peut circuler, où les toits avancés ne permettent jamais aux rayons purifians du soleil de pénétrer..... Peuplades avilies de l'Italie! vous êtes parvenues à déshonorer le plus riche pays du monde; et si des hommes, la liberté, la vraie philosophie ne pénètrent pas dans vos contrées, on verra quelque jour Vénise possédé par de pauvres pêcheurs, la Toscane déserte et Rome inhabitée!

Deux podestats vénitiens commandent à Bergame; près de leurs palais est le colosse de marbre de dix pieds, sur lequel on lit: *Torquato Tasso.* Ce poëte fameux et malheureux naquit à Padoue, vécut à Ferrare, à Pavie, la Lombardie lui devoit des statues.

Les tableaux de la cathédrale de Bergame ne sont pas sans mérite: je ne les vis qu'à la

chûte du jour, je conserve le souvenir d'une tête charmante de Sainte-Thérèse que j'y distinguai cependant.

La noblesse bergamasque habite le sommet de la montagne; mais la difficulté d'y monter, d'en descendre la fera quelque jour s'établir dans la plaine: dans les tems de chevalerie, il falloit vivre sur les hauts lieux pour être à l'abri de l'attaque imprévue des brigands qui ravageoient l'Europe. Dans les tems de la féodalité, les dominateurs se placèrent sur les hauteurs; tout s'applanit, tout s'égalise dans le siècle de la raison.

Sur la route de Brescia, Bergame se montre avec autant de majesté, forme un aussi beau point de vue que de sur la route de Milan; des chaînes de montagnes coupées par des vallées s'éclairent du soleil levant; celles qui se perdent dans les nues adoptent la couleur du ciel; les autres dans l'obscurité sont revêtues d'un noir bleuâtre. Près de nous sur des pelouses vertes croisées par des vapeurs légères, se confondoient mille faisceaux, un mélange de demi-teintes que co-

loroient légérement les nuances du crépuscule.

La route augmente encore de richesse et de beauté, en avançant vers le Bressan : on marche entre des haies de ronces et de mûriers; tous les champs sont couverts de riz et de millet; la vigne, sous ses larges guirlandes, fait ployer les jeunes ormeaux; tout est arrosé de canaux d'une eau légère, agréable, limpide : là vous pourriez, adossé sur un arbre en vous baignant dans un bassin de sable d'or, cueillir un fruit plus doux que nos muscats, que nos chasselats, que nos muscadets, que nos raisins de Fontainebleau.

Le sang s'allume dans ces plaines ; vous êtes loin des glaces de la Suisse et du soleil brûlant de la Calabre; le corps a perdu l'embonpoint, le superflu des provinces du Nord; il n'est pas desseché comme il l'est au Midi, dans l'Afrique, dans la Sicile : les paysans sont forts et vigoureux; leurs filles sveltes et jolies. En approchant d'un village où nos chevaux se reposèrent, je vis

passer sur les bords d'un ruisseau entre deux haies et sous un dôme de raisins, deux amans, l'œil en feu, la démarche incertaine, un désordre voluptueux dérégloit tous leurs mouvemens: notre rencontre les surprit, les rendit à la modestie; la jeune fille cependant nous regarda d'un air de complaisance, et nous sourit sans affectation. Je jouissois de ces scènes aimables, près de Mantoue qui vit naître Virgile, de Vérone où naquit Catule; Amarillis, Lesbie et Thyrsis, Alexis, Palémon, Ménalque, me sembloient revivre: ce ciel, ces bois et ces prairies sont la patrie des vers, des chants et de l'amour.

Peut-être un peu d'illusion embellissoit ces sites; je devois à ma mémoire une partie de mes transports..... Mais très-réellement on ne vit jamais dans les champs de filles plus jolies, plus lestes; et les femmes de la Toscane sont moins légères et moins belles.

A Concaldo, nous vîmes des goîtres: on en rencontre sur toute cette lisière, non

que le pays les produise, ils descendent des Alpes.

Une vingtaine d'hommes vigoureux s'agitoient avec feu en jouant à la *mourre :* il s'agit de deviner le nombre de doigts qu'on ouvre en baissant le poignet avec vivacité, jeu très-connu dans les environs de Lyon. On a prétendu ridiculement que la statue de Germanicus consacroit la complaisance qu'il avoit d'amuser ainsi ses soldats; idée plate, enfantine, indigne des anciens sculpteurs. Il existoit jadis un langage des doigts, dont quelques commentateurs nous ont conservé l'explication; j'ai le projet un jour d'insérer quelques notes sur cet objet dans un ouvrage plus étendu.

L'eau de puits dans ce village se trouve presque par-tout à onze pieds de profondeur, à quatre au-dessous du niveau de la mer.

Brescia, où nous arrivâmes à trois heures et demie, est une ville fortifiée, riche d'architecture et d'un aspect très-imposant; c'est l'ancienne demeure des Gaulois Céno-

mans. Le portail du dôme est d'un beau style; la porte marquée par deux petites colonnes corinthiennes, est de l'effet le plus mesquin. On voit dans cette cathédrale un tableau très-estimable de Battoni; c'est une Assomption d'une belle ordonnance; la Vierge s'élève avec noblesse dans une attitude élancée; l'incrédule Thomas se précipite sur la tombe pour se convaincre que ce miracle n'est pas une illusion de ses sens, et que le corps ranimé de Marie monte réellement au ciel. Le bleu domine trop dans cet ouvrage.

La façade de l'hôtel de ville est de marbre, chargée d'ornemens, de frises, de festons, de médaillons des empereurs: on y lit cette inscription : FIDELIS BRIXIA FIDEI ET JUSTITIÆ CONSECRAVIT. Cette ville s'appela long-tems l'épouse de Vénise; aussi le lion de Saint-Marc domine sur tous les édifices.

L'église *della Pace*, de marbre blanc, ornée de colonnes de marbre jaune, outre un tableau de Battoni, beau de couleur et

de composition (c'est la Vierge présentant l'enfant Jésus à Saint-Jean-Népomucène), contient deux statues estimables du célèbre Cagliari, Saint-Jean et Saint-Matthieu.

On estime avec justice le Saint-Jean-Népomucène du même sculpteur, à San-Nazaro; l'ange qui lui porte une croix est de la plus grande hardiesse.

L'Ascension du Titien est au fond du temple. Ce tableau se divise en cinq compartimens; il renferme sous un même cadre, Jésus-Christ qui s'élance au ciel dans l'attitude forcée d'un danseur de corde, l'Annonciation, un beau Saint-Sébastien, San-Nazaro dans un état extatique. Tout se dessine sur un fond bleu; le coloris un peu sombre des accessoires sert à donner l'éclat nécessaire à la figure principale. Jésus-Christ est dans la position du Mercure de Jean de Boulogne; le fils de Dieu pour s'unir à son père n'a pas besoin de nager dans les airs et de presser avec effort le fluide qui doit s'ouvrir à son passage. Desmarais avoit une plus grande idée de la puissance des Dieux sur

les élémens quand il fit ces deux vers sublimes : la Vierge descend sur la terre,

> Devant les purs rayons de sa clarté divine
> Le ciel se fend, l'air fuit et la terre s'incline.

Le marbre s'étale par-tout avec profusion dans Brescia; les ornemens de la sculpture y sont prodigués avec excès; jugez-en par ceux qui décorent ou surchargent les palais Gambara, Martiningo, etc.

Les femmes de tous les rangs m'ont paru belles, jolies et bien faites; elles ont plus d'élégance, plus de réserve, plus de tournure que celles de Bergame. Les rues sont grandes, aërées. Ces maisons peintes, quoique dégradées, ces portails tout en marbre, des voitures légères, bien attelées, donnent à la ville, dont une partie s'élève sur une colline, un air de propreté, d'aisance qui charme au premier coup-d'œil. On y suit les modes françoises; les dames portent cependant un voile noir qui leur couvre la tête, descend jusqu'à la ceinture et se noue négligemment sur les reins, comme les mantelets

modernes. J'habiterois cette ville sans répugnance; les campagnes des environs sont délicieuses et décorées de maisons blanches, de fabriques, qui tranchent sur des verds de toutes les nuances.

Quelques inscriptions insérées dans le mur de San-Nazaro, un bas-relief d'un mauvais style représentant trois personnes à table, quelques fragmens altérés, encastrés dans un mur près des bénédictins, sont les seuls monumens qu'on trouve en cette ville. J'y demandai la maison de la veuve immortalisée par le séjour, la maladie, la générosité du chevalier Bayard: on répétoit son nom sans pouvoir me répondre. J'importunai tous les passans; un moine enfin, honteux de mes reproches, me montra au hasard un palais assez beau dont la porte de marbre blanc est d'un travail recherché de mauvais goût: à son accent, à l'air d'incertitude de sa voix, de ses mouvemens, je jugeai qu'il étoit aussi peu savant que mon guide.

Je m'attendois à trouver un Muséum où

seroient conservés les dieux curieux, particuliers, emblêmatiques du Bressan; à rectifier les erreurs qui pouvoient se trouver dans les commentateurs ou dans mes notes, je me trompois..... *Troja fuit;* tout est perdu, détruit ou dispersé.

Il étoit sept heures; nous allâmes coucher dans une auberge isolée, sans ressources, malgré les pleurs du cocher qui trembloit à l'approche de la nuit; il avoit entendu parler de voleurs et d'assassinats. Ces phaëtons garnis de pistolets et de fusils, d'espèce d'heyducs armés, à moustaches de matamores, de l'état vénitien, qui passoient près de lui, le coupoient, le regardoient avec insolence, augmentoient encore sa terreur; enfin, la pluie, le tonnerre, l'air embrasé, le mirent dans un tel état de détresse qu'il ne pouvoit tenir ses rênes du bras gauche et que le droit se fatiguoit à former sur son cœur, sa tête et sa poitrine de milliers de signes de croix. — On diroit que la religion romaine ôte à l'homme le tiers de sa force et de la vertu qu'il a reçu de la nature.

LE 9 SEPTEMBRE 1788.

NOTRE hôtesse étoit fort jolie : D***. la regardoit en rougissant ; S***. lui serroit la main ; je lui fis quelques complimens : notre hôte, homme fin et narquois, sourioit, doublant le prix de chaque objet, à chaque honnêteté qu'on faisoit à sa femme. Il lui remit notre mémoire : nous payâmes sans objection une omelette et des œufs frais, un mauvais lit et du vinaigre, 59 liv. tournois. Cette maison doit prospérer ; femme douce et mari frippon sont les bases d'un bon ménage.

En approchant de Vérone, le terrain de la Lombardie perd son uniformité ; des monticules, des collines se succèdent avec variété. Nous côtoyâmes le joli lac de Guarda dont les eaux d'un beau bleu étoient mêlées, voilées d'une teinte violette ; nous vîmes sur ses rivages le premier bosquet d'oliviers que nous ayons trouvé sur notre route. Le lac

serpente au nord au milieu de monts élevés; les rivages ailleurs sont unis, couverts de mûriers. Nous vîmes vendanger et traîner la herse dans le même champ. Des peupliers s'élèvent en obélisque épars sur les divers paysages qui tapissent tous ces côteaux. A la naissance de Virgile un de ces arbres fut planté; il fut révéré d'âge en âge; les vieillards s'assembloient sous son ombrage épais; des danses s'y formoient; on y chantoit des vers, et les filles du voisinage y portoient des rubans et des bouquets de fleurs (1). C'est sous cet horison que le poëte des *Géorgiques* trouva matière à ses chants immortels.

Huc ipsi potum venient per prata juvenci,
Hic viridis tenerâ prætexit arundine ripas
Minicius, èque sacrâ resonant examina quercu.

Au sud du lac est une forteresse redoutable, où nous laissâmes passer l'excès de la chaleur.

Le soir, rafraîchis par un orage, l'air fut

(1) Voyez *Vie de Virgile*, de Malatesta Darime. Venetia 1604.

plus pur, le tems plus frais; au milieu de prairies, de vergers, de vignobles, nous arrivâmes à Vérone.

LE 10 SEPTEMBRE 1788.

ЄST. IUSTI. LATRIX URBS HЄO ЄT LAUDIS AMATRIX.

On lit cette inscription de bon augure *nella piazza delle herbe*, où l'on voit une statue de Vérone; c'est la Minerve-Litis, la Vierge présidant au bonheur de la ville.

Nous nous rendîmes à l'amphithéâtre; nous en eûmes bientôt franchi tous les gradins jusqu'au pan élevé, brisé, formé de quatre arcades qui faisoit partie de ce vaste édifice. J'en admirai la forme, l'étendue, la noblesse et la simplicité: il est bâti de grands quartiers de marbre, que le célèbre chevalier Maffei a fait rétablir dans leur

assiette antique, en remplaçant ceux que le tems où les barbares avoient brisés. Ces masses d'architecture, monumens de grandeur et de destruction, me causent un moment de mélancolie; des milliers d'êtres intéressans, aimables, des philosophes, des héros, une multitude de vierges et d'enfans qui jadis assistoient à ces pompeux spectacles, se présentent à ma mémoire. Quelle variété de formes, de couleurs! quel feu! quelle vivacité! Des toiles coloriées s'étendent sur leurs têtes, une pluie d'eau rose ou d'eau d'œillet tombe en vapeur sur l'assemblée. Chants d'allégresse, gaieté, folie, toutes les passions s'exaltent, sourient; tout est transporté, tout jouit..... Les gouffres de la mort s'entr'ouvrent, et les générations s'y précipitent!

On a gravé vingt fois l'amphithéâtre de Vérone, un seul coup-d'œil sur ces gravures le fera beaucoup mieux connoître que la description et le récit le plus exact (1).

(1) L'architecte Desgodets en donne la description, elle se trouve encore art. *Veroni* dans le *Dict. de Peinture* 1746.

Il étoit impossible d'en mieux choisir l'assiette; je ne crois pas qu'on puisse avoir une vue plus variée, plus romantique, plus inégale et plus noble, que celle que j'ai sous les yeux. Le nord est terminé par le Monte-Baldo; au nord-est, la ville se prolonge sur des monticules couronnés de crenaux, de fortifications, de châteaux imposans par leur masse; les objets rapprochés de l'œil sont couverts de toits presque plats, d'une teinte rouge et luisante; de ce plein de maisons si varié de coupes et de formes, s'élèvent des clochers, des tours, des pyramides; la tour carrée de Vérone, surmontée d'un clocher octogone, le *Torre Zela*, le clocher de Sainte-Euphénie et plus loin le château Saint-Pierre.

Des remparts rapprochés et de riches campagnes sont les objets qu'on voit au sud.

A l'est-nord-est, le plus beau côté de cet horison pittoresque, les remparts, des tourelles, de rians paysages et des bois ennoblis par de grands peupliers, le château de

San-Felice et des jardins cultivés avec soin, sont les masses qu'on distingue.

Chaque site, chaque point de vue a son caractère particulier; noblesse, élégance, grandeur, règnent à Vérone et dans ses environs.

La Muséum enrichi par les soins du célèbre Scipion Maffei est un des plus curieux de l'Italie; lui-même en classa les objets; les monumens du Véronèse ne sont pas les seuls qu'on y trouve; Rome, la Grèce et la Toscane l'enrichirent de leurs trésors.

On sent qu'il me seroit facile de donner un extrait des dissertations de Maffei, et d'enrichir ainsi mon voyage; je me parerois d'une érudition d'emprunt. Fidèle à la loi que je m'impose, je ne rends que ce que j'ai vu et je ne décris que l'impression momentanée que chaque objet fait à l'improviste sur mes sens ou sur ma mémoire.

Quatre bas-reliefs étrusques ornent le mur du premier portique: le n°. 7 et le n°.

8, représentant une Chasse et l'Enlèvement d'Hélène, sont d'un style médiocre.

Le n°. 6 représente des Gladiateurs combattans, aidés des Victoires et des Génies, que les Etrusques avoient l'usage de personnifier dans leurs tableaux. Il est très-beau d'exécution, mais n'atteint pas encore à cette élégance, à cette perfection de travail que m'ont offert les quatre ou cinq cents tombeaux étrusques de la collection de Guarnacci à Volterra.

Le n°. 5 est barbarement traité; c'est un vieillard en costume phrygien à côté d'un jeune guerrier mort; on le prendroit pour Priam au pied d'Achille, si l'Achille prétendu n'étoit pas à genoux.

Une des fautes les plus communes, les plus répréhensibles chez les antiquaires est d'avoir expliqué les monumens antiques de l'Etrurie par la fable et l'histoire des tems modernes; les traditions étrusques, la mythologie de ces peuples remontent à des époques qu'il nous est aussi difficile de fixer que

celles des déluges de la Méditerranée, de l'élévation des pyramides d'Egypte, et des premiers inventeurs des beaux-arts. Si dans le cours de cet ouvrage, j'ai pu vous inspirer quelque confiance, croyez que ces assertions ne sont pas jetées au hasard.

Au-dessus du n°. 3 est un beau vase étrusque ; une femme est assise, un homme lui présente un oiseau.

Le buste du chevalier Maffei enrichit le dessus de porte de ce portique.

On voit sur un autel carré, mais plus élevé que large, un Atys semblable à celui du Muséum de Bergame ; il est debout, croise ses jambes, de sa main gauche il soutient son bras droit, qui s'élève jusqu'au menton ; attitude de réflexion assez ordinaire aux anciens philosophes : il est vêtu d'une tunique à manches ; elle descend jusqu'aux genoux, et doublement liée par deux ceintures au bas des reins, sous l'estomac ; il porte un bardocuculus, un pantalon, un manteau court ; c'est le costume phrygien,

celui des Getes, des Daces, des Grecs, des anciens Thraces, des Gaulois, de tous les peuples d'Occident, qui, par leurs courses, leurs conquêtes, l'ont répandu par-tout dans l'ancien monde.

N°. 29 est enrichi d'une inscription grecque : une femme d'une taille élégante tient un petit enfant dans son manteau.

N°. 115. Des Bacchantes mal dessinées, pleines de feu, d'action, de mouvement.

N°. 120. Joli sacrifice à Mithra. — On immole un taureau ; c'est à peu près celui qu'a gravé Montfaucon : la lune, le soleil, les génies du jour et de la nuit, un serpent, un chien, etc., enrichissent cette belle composition, dont l'exécution n'est pourtant pas d'un beau fini.

N°. 114. Belle frise : une femme est placée sur un char traîné par deux centaures ; l'un d'eux pince une lyre, l'autre embouche une trompette étrusque ; un satyre, le lituus augural à la main, foule aux pieds le

coffret sacré des mystères, d'où s'élance un serpent qui le mort; des musiciens des deux sexes, un esclave portant un vase, le cortège, enfin, de Bacchus, ornent ce riche monument. Il peut servir le génie des artistes, leur offre des détails heureux, mais n'est pas un modèle à suivre. Que la perfection est rare chez les peuples les plus vantés!

N°. 123. C'est un relief de marbre blanc d'une composition aussi médiocre, aussi chargée, aussi confuse qu'on puisse l'imaginer : c'est la chûte de Phaëton. — Le travail en est détestable; j'en excepte une des Héliades qui pleure assise sur sa jambe gauche, la tête baissée dans une attitude d'abandon, de douleur, d'une noblesse et d'une simplicité que le sujet principal ne promet pas; et cette vierge, si svelte, si jolie, qui, la tête élevée, voilée dans un des angles du tableau, tient une corne d'abondance.

N°. 130. Tête double; l'une porte des cornes d'Ammon et les oreilles de Midas; la

seconde a quelque chose des têtes de Jupiter.

N°. 135. Un joli sacrifice, en marbre, agréable d'action, peu fini.

N°. 122. Autel carré : *deo invicto Mithrae Clucritius mneste*r, etc. Trois grenades sur une des faces, trois épis sur l'autre.

Que d'autels ! que d'inscriptions !

N°. 192. Masques curieux.

N°. 216. C'est un des plus élégans bas-reliefs que je connoisse ; il offre un héros à la fleur de l'âge, dans la pause la plus simple et la plus noble ; il n'a pour vêtemens qu'un manteau ; sa taille est élevée, élégante, parfaite ; il tient d'une main son cheval et paroît écouter un vieillard qui lui parle. A la hardiesse des proportions je jugeai ce monument, étrusque, une étude approfondie : l'habitude de voir m'ont acquis ce tact indéfinissable, enfant de la pratique, qui, chez un lapidaire, passe pour un don de la

nature : il met le prix au diamant ; sans hésiter nous croyons un orfèvre.

On refuse cette confiance à l'antiquaire, avec raison peut-être ; il en est peu qui ne soient entraînés par la manie d'un grand système, ou par la pente si douce de la routine.

N°. 247. Génie aîlé, jambe croisée, flambeau renversé, tête penchée. C'est peut-être le Génie de la mort : on le trouve sur un tombeau, N° 236.

Entre les colonnes qui bordent la cour du muséum est un autel de la forme la plus parfaite ; les ornemens qui le décorent sont d'un artiste consommé, de la main la plus délicate et du ciseau le plus léger. Il est triangulaire ; de belles têtes de belier en forment les angles ; des festons de fleurs circulent sur sa base, et des Amours sculptés sur les trois faces sont d'un travail délicieux : un de ces enfans porte un casque, le second tient un bouclier, le troisième avec ses deux mains soutient une épée sur sa tête. Je les

vis tous avec plaisir; mais le dernier est un chef-d'œuvre.

D'autres autels de toutes formes, ornés de musiciens, de danseurs, de sacrifices; un d'eux dédié à la triple Hécate par Sex. Juvenus Rar., plaisent au voyageur, arrêtent les artistes, donneroient une ample matière aux rêves d'un commentateur.

J'admirai le beau torse de marbre blanc, plus jeune, plus élégant que celui de Michel-Ange, moins parfait peut-être, mais un des principaux ornemens de cette riche collection : il est digne de figurer à côté des morceaux du second ordre de la galerie de Florence et du muséum Clémentin.

N°. 347 est très-curieux pour les ornemens. On y voit un compas, un équerre, deux Gaulois : les statues sont médiocres.

Multitude d'inscriptions, de frises.

N°. 432. Bronze de quatre pouces de haut,

très-joli, mais usé. C'est une statuette de Diomède.

N°. 433. Détails hardis dans une frise. Peu finis.

N°. 490. Adoration de Priape, de porphyre rouge marqueté de blanc : l'attitude de l'homme prosterné est bonne ; peu de correction de dessin. C'est cependant un morceau précieux et rare : au fond est un autel de parfums orné de médaillons. On y voit le triangle et le pentalpha.

N°. 491. Joli médaillon d'albâtre, demi-relief légérement traité ; c'est presqu'une esquisse : au-dessus du portrait d'une femme sont une urne, deux sphinx ; des caractères hiéroglyphiques sont sculptés sur le cadre du tableau. J'ai lu ces mots sur sa base *Cecilio* ou *Cecilia*.

Que les monumens du ciseau romain sont barbares.

Les murs sont tapissés d'hiéroglyphes,

d'inscriptions arabes, hébraïques, cophtiques, étrusques, dans un désordre pittoresque; on remarque par-tout des fragmens de colonnes, de frises, de statues, d'autels.

J'indique aux voyageurs les N°s. 551, 554, 557. — La superbe frise de marbre grec ou de Carare de trois pieds carré, trouvée près de la cathédrale; un petit lion parfaitement sculpté; et je termine, enfin, cette longue énumération ennuyeuse pour tout lecteur qui n'a pas vu, qui ne peut voir le curieux muséum de Vérone.

La façade de cet édifice est de Palladio : elle est ornée de colonnes d'ordre dorique; la colonnade carrée qui renferme la cour est du comte Alexandre Pompei.

La salle philoharmonique est une des dépendances de ce théâtre. On y voit des portraits pleins de finesse et de caractère. Ricci s'est peint lui-même devant une table accompagné de ses instrumens de musique.

On ne peut voir une tête plus poétique

que celle de Jean-Baptiste Turriana, peinte en 1562.

La tête de Matheus à Bove, est grave, carrée ; celle d'un commentateur. Sur le livre qu'il tient à la main on lit : *Notæ in Odisseam Homeri*, 1550.

Valerius Palermus de 1590, a la tête longue, barbue, pleine de noblesse et de sévérité.

Policarpus Palermus, peint en 1610, a la figure ingénieuse et noble.

Si l'on étudie la physionomie d'un individu, n'est-il pas intéressant d'étudier celle des peuples. Le caractère du génie anglois n'est pas celui de l'Espagnol, de l'Italien ou du François. Locke, Newton, Milton, presque toutes les têtes des hommes marquans en Angleterre, sont longues, portent un grand front : les profils sont graves en Espagne ; sont fins en Italie. Les têtes de Boileau, de Racine, de Fontenelle, sont un peu grosses ; celles de Decartes, de

Corneille tiennent de l'Anglois et de l'Italien. On pourroit multiplier à l'infini ces remarques, qui donneroient des apperçus singuliers. Il est certain que les têtes produites sur les bords de la Tamise, de la Garonne, du Tage ou du Tibre, ont des formes, des traits aussi variés que les climats qui les virent naître; que dans chaque pays le poëte, le commentateur, l'homme de génie, l'homme d'esprit, ont une physionomie qui leur est particulière, et qu'on peut distinguer à la vue d'un portrait, sans connoître l'original, quelle fut sa profession, son talent dans les lettres, dans la guerre ou dans la peinture; s'il fut musicien, astronome ou commentateur. C'est un essai que j'ai vu réussir, en exigeant deux conditions, que le portrait fut d'un maître habile, et d'après un homme qui marquât dans sa profession.

On fait parvenir un portrait de Diderot à quelqu'un qui le demandoit. Pour mieux tromper le physionomiste on lui fit payer cher une tête commune, assez bien peinte cependant. — « Ou Diderot n'a pas

« fait ses ouvrages, ou ce portrait n'est pas « le sien, » répondit celui qu'on vouloit prendre en défaut.

J'aime, au reste, tous les essais, les apperçus subtils, faux ou vrais, de l'esprit humain. J'aime les routes nouvelles, les apperçus nouveaux, toute combinaison de l'esprit ou de l'imagination qui tourmente la masse inerte du cerveau des hommes; le préjugé, la superstiton, sont les enfans d'un esprit paresseux. Si l'homme n'exerçoit que la partie de son intelligence nécessaire à la vie commune, il tomberoit bientôt dans la barbarie.

Je sais que les gens à système, et que les esprits exaltés s'avoisinent de la folie; je ne veux pas qu'on les imite, mais il faut les laisser rêver.

Nous allâmes visiter le cabinet curieux de M. Bozza. Il a des propriétés dans les montagnes de Bolca et de Vestena, dans lesquelles on trouve une incroyable quantité de plantes, de poissons renfermés dans

les couches d'une espèce d'ardoise blanchâtre et calcaire. Une partie de ces plantes est inconnue dans nos climats ; les eaux, les tremblemens de terre, les volcans, ont noirci, fatigué, rompu ces couches de squelettes : on les trouve au milieu de laves de pouzzolane et de pics basaltiques.

Le précieux trésor de M. Bozza contient six ou sept cents morceaux bien conservés. On y découvre des espèces entièrement inconnues à nos plus savans naturalistes. — On y voit le *frog-fisch* des mers de Surinam.

Le *gobins strigatus*, goujon rayé de l'Océan Pacifique, des environs d'Otaïti ; le *chetodon triostegus* des îles Sandwich, des crabes, des tons, la raye, des serpens, un poisson volant des mers méridionales, des morues du banc de Terre-Neuve, — des coraux, des madrépores, des fungites, des têtes de Méduse, des cornes d'Ammon, des dents, des os humains, des os de cerf, des os d'éléphant, des bois pétrifiés, etc.

Cette multitude de productions étrangè-

res à l'Italie moderne s'est rassemblée dans la première chaîne des monts de Vérone. Quelle ample matière aux calculs des naturalistes, aux réflexions de la philosophie! quelle difficulté pour ceux qui dans les siècles du catholicisme cherchoient à resserrer l'histoire infinie des révolutions du monde dans un espace de six mille ans.

L'aimable, le savant abbé Fortis, dans une lettre datée de Vérone, le 24 septembre 1785, adressée à M. le comte de Canini, parle en détail de ces objets. Dans le *Journal de Physique* de mars 1786, on trouve un extrait de cette lettre fait par M. de la Metherie. J'indique ces morceaux aux curieux qui voudroient avoir des détails plus précis sur la collection dont je viens de parler.

Je vis avec émotion ce cimetière, ces monumens du tems passé. Entourés de merveilles et de l'éternité, l'homme s'élève et grandit un moment; le tems et la nature sont sans bornes pour lui; de la sphère élevée, sur laquelle il plane en idée, une réflexion le

rappelle au néant ; il se console entouré de débris, des révolutions des mondes, et descend en paix au cercueil ; heureux d'avoir senti, d'avoir connu tout ce qui l'entouroit, et d'avoir rêvé sur le reste.

On nous conduisit à la porte Stupa de Palladio ; elle est formée de cinq arcades ornées de dix colonnes d'ordre toscan, d'un style grand, majestueux, sévère et couronné d'une noble corniche.

A San-Bernardino, la *capella Pérégrina* est du dessin du célèbre Michel San-Micheli ; elle est ronde, embellie d'un dôme élevée, revêtue de marbre blanc, pavée de marbres bleus, noirs, rouges et blancs.

Le tableau d'autel est de Bernardinus Indius ; il fut peint en 1579. La Vierge, l'Enfant, Sainte-Anne, un ange jouant de la mandoline sans action décidée, sont le sujet de cet ouvrage. Il est mal dessiné, sans noblesse, mais bien coloré.

Le Saint-Joachim et le Saint-Joseph, su-

perbes vieillards de Pasconaloto, sont peints sur un fond noir; Saint-Joseph porte des lunettes. Il n'est pas démontré que cet instrument fut inconnu chez les anciens : un passage de Plaute feroit croire qu'ils en faisoient usage. Néron s'en servit pour jouir des combats du cirque.

Sur un autel latéral à gauche est un tableau du Cavalière Barca : il a peint Sainte-Marguerite de Cortone; près d'elle est Saint-François, pâle, usé de travaux, d'œuvres de piété, de mortifications. La belle tête de douleur! Le grand éclat du ciel qui porte la Vierge nuit à l'harmonie des couleurs. La Vierge est de la plus jolie figure : tout est joli, soigné; mais le Saint-François est sublime.

On voit dans la chapelle *della Croce* quelques tableaux de Moroni. Une descente de Croix, une Sainte-Famille; les têtes sont d'une grande vérité. Le coloris est éclatant, mais un peu dur.

La galerie *Bevilaqua* est remplie de ta-

bleaux de l'école vénitienne. On y voit beaucoup de Paul Véronèse.

Le Saint-Sébastien de Paolo Ferinato est d'une grande beauté, quoique ses jambes soient un peu fortes : il est encore attaché au poteau du supplice, une flèche dans la cuisse : Saint-Roch tranquille lui parle et saisit fort mal l'instant d'une visite.

Le Saint-Laurent de Palma est beau; son attitude est simple, modeste ; son vêtement de poupre contraste, mais sans blesser l'œil, avec celui d'un beau vieillard vêtu de blanc placé dans le même tableau.

Quelle gravité sans rudesse! quelle délicatesse dans les mains de cette femme qui permet à son enfant à cheveux d'or de badiner avec un chien ! C'est un portrait de Paul Véronèse.

La Sainte-Famille du même maître est un chef-d'œuvre ; la Vierge avec délicatesse soutient la tête de l'Enfant qui sourit : gravité, simplicité, peu d'action, un senti-

ment sublime dans la figure de Marie. Saint-Joseph médite auprès d'elle ; une femme apporte un pigeon. Quel éclat ! quelle pureté ! quelle transparence de couleurs !

La Cêne du Tintoret est pleine de mouvement et du coloris le plus mâle.

Vénus à son miroir, de Paul Véronèse.— Tout se dessine sur un fond pourpré que ce maître affecte dans tous ses tableaux. Grâces dans l'attitude, port de têtes charmant, délicatesse dans les mains entrelaçant les rubans et les perles dans les cheveux souples, moëlleux, ondés; Vénus ne s'offre point en face; elle obtiendroit encore le prix de la beauté.

La Judith del Moro ; des portraits de Rubens, de Paul Véronèse; le J. C. et le Saint-Jean, enfans divins, qui s'embrassent, de Gio del Moro ; un homme armé, de Rubens, portrait superbe ; une Sainte-Famille, du Tintoret ; une femme et son enfant qui pleurent, de Paul Véronèse, sont d'excellens morceaux de cette riche collection, précieux pour le coloris, l'expression et le dessin.

Deux têtes encore me frappèrent. Un philosophe de Diamantini, plein de caractère et de vie ; il a l'œil enfoncé, des rides se croisent entre ses sourcils, les angles de sa bouche s'abaissent, le rire ne les releva jamais ; c'est la méditation, la pensée du génie qui tendent ses muscles et qui plissent son front.

Et cette vieille de Montbelli ! peinte en 1673 ; elle est âgée de quatre-vingt-sept ans, vêtue de noir en cornette ; tient à la main son chapelet : quelle incroyable vérité !

Mais que pourroit-on comparer au Paradis du Tintoret ? quelle immense composition ! Michel-Ange, dans la chapelle Sixtine ; Jules Romain, dans la salle des Géans à Mantoue ; Pietre de Cortone, dans son sublime plafond du palais Barberini, n'eurent point de conceptions aussi vastes, exécutées avec plus de chaleur et plus d'enthousiasme.

La terre, les élémens, le soleil et la lune ; des nuages épais, production de vapeurs condensées ; des nuages légers, supportant

l'armée des Saints; des nuages subtils, sur lesquels siègent des guerriers, les évangélistes et les pères; ce cercle lumineux où la Vierge, au milieu des apôtres, reçoit de Jesus-Christ la couronne de virginité, de modestie, la couronne céleste; Dieu le père au centre de la lumière; ces millions de personnages tous occupés de l'action principale; cette lumière dégradée unique qui du sein de l'Eternel s'étend sur l'univers et sur l'immensité; sont le chef-d'œuvre de l'imagination que le fougueux Tintoret pouvoit seul concevoir et seul osoit exécuter. Cet inconcevable travail fit un instant vaciller mes principes, comme les écarts de Milton et du Dante m'avoient fait oublier les règles, comme on applaudit aux succès de l'imprudence qui triomphe.

Quelques statues, quelques bronzes, une jolie bibliothèque, ornent encore ce curieux palais, que j'engage les voyageurs à ne pas oublier en passant à Vérone.

Dans l'église de San Georgio on voit des tableaux de maîtres véronois. L'Assomption

de Pascaloto, disciple de Paul Véronèse, est sagement composée, d'un agréable coloris ; mais la Vierge et le ciel ne fuient pas, et sont trop rapprochés des personnages. On peut blâmer le même défaut dans le même sujet traité par le fils du Tintoret, et lui donner les mêmes éloges : son ciel est un peu rouge ; la Vierge porte une couronne d'argent massif. Ce luxe stupide a gâté presque tous les tableaux de l'Italie.

Paulus Farinatus de Vberti peignit dans le chœur, en 1603, sur une toile immense le miracle des cinq pains. Ce peintre, âgé de soixante-dix-neuf ans, a placé sa femme, ses fils, s'est placé lui-même en ce tableau : il a la barbe blanche, et la figure vénérable.

La chûte de la manne dans le désert fait le pendant de ce morceau. Trois peintres de Vérone se succédèrent dans son exécution. Le dessin est de Brouza Sorti. A sa mort, Pascaloto le remplaça ; mais sans l'avoir terminé. Enfin, Orbitto l'acheva. C'est un très-bel ouvrage, bien composé, d'un

beau dessin. Moïse, principal acteur dans la scène, ne ressort pas assez : en masse il est d'un grand effet, et les détails en sont très-estimables.

Le martyr de Saint-Georges, de Paul Véronèse, est admirable. Il décore le grand autel. Un prêtre des faux dieux exhorte à l'adoration des idoles. Saint-Georges qui, les yeux au ciel, contemple une palme céleste, ne paroît plus penser au monde; il ne voit que la Vierge et les Vertus, Saint-Pierre et Saint-Paul prêts à le recevoir pour le conduire au Saint des Saints : la résignation est dans son attitude; il n'entend que le chant des anges. Quel coloris ! quel ciel pur et subtil ! la noble et grande architecture ! Sans le cheval énorme du préteur, sans quelques parties peu finies, cet ouvrage seroit parfait.

Saint-Barnabé, lisant l'évangile au malade, pose le livre-saint sur la tête d'un moribond qu'il va guérir. Le saint est dans la force de l'âge; le respect pour ses fonctions sacrées se marque dans son attitude et

dans son recueillement. La scène se passe sous une rotonde d'une architecture hardie, du plus grand style ; sous un ciel bleu, transparent et léger. Que d'abandon, que de foiblesse dans le malade, objet du miracle du saint; la piété, l'active sensibilité se peignent dans les traits, dans l'action de cette jeune et jolie femme, qui soutient, qui cherche à soulager le malheureux prêt à mourir: un homme encore le porte sous les bras avec inquiétude, attention, attente de la guérison. Quelle expression de piété ! quel intérêt dans cette figure à demi-cachée dans l'ombre qui, ne pouvant se rendre utile, prouve son zèle et ses regrets. Le ton sévère et grave de couleur qui convenoit à cette scène est égayé par des groupes charmans, par des oppositions heureuses, analogues pourtant au sentiment d'amour, de charité qui remplissoit le cœur du peintre. C'est une femme intéressante pressant son enfant sur son sein ; c'est un vieillard à barbe vénérable. L'œil attiré par l'éclat des couleurs, par le fracas du tableau de Saint-Georges, pourroit séduire un moment le spectateur ; mais il s'arrête, avec émotion, devant ce sublime tableau.

On me fit remarquer une Madone placée entre Saint-Zenon et Saint-Laurent : elle est, dit-on, d'un des maîtres de Paul Véronèse. Trois anges chantant sont aux pieds de la Vierge, pleine de noblesse : des ruines, des paysages, ornent le fond de ce tableau bien coloré. On n'y trouvercit à blâmer qu'un peu de sécheresse ; c'est un défaut du seizième siècle. Les anges sont célestes, d'une délicatesse admirable. Saint-Zenon, avant d'être évêque, avoit été pêcheur: une truite pend à sa crosse; idée grotesque du peintre.

On voit encore dans cette église des peintures en forme de bas-reliefs, de Francisco Carotto. L'Oraison dans le Jardin, la Résurrection, la Descente de Croix, sont précieux d'exécution et de couleur.

Le Baptême de J. C., par le père du Tintoret, a la hardiesse et la fougue qui caractérisent les premières compositions de son fils. Le Saint-Esprit illumine la scène; le Saint-Jean est mauvais ; le Christ est dans l'attitude du plus profond respect.

Des religieuses augustines possèdent ces richesses. Leur église est d'une belle coupe, ornée d'un joli dôme du dessin de Michel San-Micheli.

On voit dans la cathédrale deux tableaux estimables, faits par deux peintres véronois, la Cêne et la Transfiguration. La tête de J. C., montant au ciel, est noble; ses vêtemens blancs, l'éclat de la lumière, pourroient fatiguer l'œil.

L'Assomption, du Titien, devient noire; la Vierge et sa draperie sont un peu lourdes : grand mouvement dans le groupe des apôtres.

La façade de cette église est gothique, et son clocher svelte, léger.

On voit de beaux palais à Vérone. La ville, en général, n'a pas l'élégance, le luxe et la propreté de Brescia : ses rues sont grandes, ses places sont vastes, mais irrégulières; l'Adige la traverse : sur cette rivière sont des ponts, d'où l'on a la plus

belle vue ; des maisons, des arcades couvrent le flanc des montagnes parées de bois et de verdure.

On ne peut quitter Vérone sans visiter la belle porte de marbre blanc, qu'on croit du dessin de Vitruve ; elle est formée de deux arcades ornées de belles colonnes cannelées. Ce célèbre architecte étoit de cette ville, disent quelques commentateurs, mais sans aucune certitude.

Une épigramme de Martial nous prouve que Catule étoit Véronois.

Tantum magna suo debet Verona Catulo.
Quantum parva suo, Mantua Virgilio.

Cette épitète de *magna*, les ruines si précieuses, le style aimable de l'amant de Lesbie, nous démontrent qu'au siècle d'Auguste l'élégance, l'esprit, les grâces, les talens régnoient chez les Gaulois, des rives de l'Adige, voisins des Gaulois, de Mantoue, parmi lesquels nacquit Virgile.

Æmilius Macer étoit aussi de Vérone; il chanta dans ses vers les serpens, les oiseaux, les plantes, à l'imitation de Nicandre. Il ne nous reste rien de ses écrits; mais il est célébré par Quintilien, Ovide, et par Manilius.

Ajoutez à tous ces grands noms celui qui fait le plus d'honneur à sa patrie, Pline l'ancien, l'auteur immortel de l'histoire naturelle, par qui nous ont été conservés les sciences, l'histoire, les arts et les préjugés de l'antiquité; cet homme actif, infatigable, que sa curiosité, qu'un enthousiasme outré pour l'étude, fit périr étouffé dans les poussières du Vésuve, l'auteur, enfin, du livre le plus instructif que nous aient laissé les anciens, seul fait pour diminuer nos regrets d'avoir perdu par la méchanceté d'un pape, toutes les œuvres de l'universel Varron; Pline l'ancien étoit de cette ville.

Le pays voisin de Vérone créa les géorgiques, et réalisa les tableaux que le poëte mantouan plaça dans ses Champs-Elysées. Quelle abondance de mûriers bordent ces

riantes prairies! quelle variété de teintes, de verdure on apperçoit dans les lointains! Dès qu'on approche des villages, on voit à l'ombre d'ormeaux filer des quenouilles de soie; le chant et la flûte de Pan, le soir, égaient la campagne; un vent léger vous rafraichit, et votre sommeil est délicieux.

On nous avoit conseillé de ne pas voyager la nuit sans nous faire accompagner de sbires. Les voyageurs prennent la précaution sage de se faire escorter dans ce pays de désordre et sans police. Vénise tolère tout ce qui ne nuit pas à son système tyrannique : elle sait que le crime et la bassesse sont les suites de l'esclavage; mais elle veut régner. Nous couchâmes au joli village de Caldiero.

LE 11 SEPTEMBRE 1788.

VICENCE, où nous arrivâmes d'assez bonne heure, est une ville d'architecture. On y voit une multitude de palais de Pal-

ladio. Celui du comte Chiaragato étonne par sa masse et ses proportions : il est en brique, ainsi que les colonnes qui le décorent.

Je vis la maison de Palladio.

Paul Véronèse ne s'attacha jamais aux convenances ; il les négligea dans tous ses tableaux ; il n'en est pas un seul peut-être où quelque anachronisme, quelque faute de costume ne gâte ses compositions. A côté d'une vérité de coloris, d'une ordonnance majestueuse, d'une expression sublime, vous trouvez des rapprochemens incohérens, absurdes. Jamais ces contrastes ne me frappèrent plus vivement que dans le réfectoire des frères du Mont, où cet artiste a peint la Cêne de Grégoire le Grand. Le pape est sur un large fauteuil ; Jesus-Christ, en habit de pélérin, siège sur un escabeau ; un cardinal à droite regarde Jesus-Christ avec une loupe : on y voit un capucin, oncle du peintre ; un chien, un singe, mille détails ; et point d'unité, point d'action principale ; le costume italien, espagnol chez les esclaves et les officiers de service : des anges en l'air

déroulent une légende avec ces mots : *Pax domini sit semper vobis cum.* Mais quelle immense composition ! quelle vérité ! quelle couleur! quel ciel et quelle perspective! L'air circule autour des colonnes qui se détachent du fond de manière à tromper des yeux exercés : les belles têtes de vieillards, les jolis enfans, un espace, un vague, une fraicheur inexprimable, règnent dans ce tableau ; ces serviteurs qui montent l'escalier de la droite sortent de la toile. Qui ne connoît pas la magie du pinceau, qui ne croit pas à l'illusion complette de la peinture pourroit s'instruire et se détromper en étudiant cet étonnant ouvrage.

Le Saint-Roch, dans l'église dédiée à ce saint, est de Jacques Bassan : il est d'un très-beau coloris ; mais d'une exécution foible. Je ne dis rien du théâtre de Palladio.

La ville de Vicence est, en général, moins belle et moins curieuse que celle de Vérone ; elle est située dans une plaine immense du plus riant aspect, qu'on a nommé le jardin de Vénise. Pour parvenir à la *Madona del*

Monte, une voûte de cent soixante-treize arcades vous met à l'abri du soleil : vous montez sur une colline ; de sa plate-forme l'œil s'étend sur la plaine de Padoue, dont vous appercevez les tours. De-là Vicence se montre avec avantage ; on y distingue de grandes fabriques et l'enceinte destinée aux courses de chevaux : des montagnes desséchées dominent des collines richement cultivées, une grande variété de culture tapisse ces beaux lointains, ces riantes collines, ces plaines qui de tous côtés embellissent cet horison. Vicence fut, dit-on, fondée par les Hénètes, et rétablie par les Gaulois. Quel est ce peuple de Hénètes? exista-t-il réellement? n'est-il que le peuple Vénète, qu'un erreur d'orthographe ou de prononciation, a défiguré? Ces questions fourniroient des détails curieux ; ils seroient ici déplacés.

Le père Guera nous fit voir son cabinet d'histoire naturelle, curieux pour qui n'a rien vu dans ce genre.

La campagne de Vicence à Padoue re-

double de richesses et de beautés. — Si je transcrivois les expressions qui m'échappoient dans mon enthousiasme en les parcourant, l'espèce de chant poétique, devenu notre langage habituel, on me prendroit pour un énergumène. Ces guirlandes qui s'étendoient à perte de vue, enlaçant de leur beau feuillage, de la pourpre des raisins, des saules, des noyers, et sur-tout des ormeaux; les grappes d'or mêlées aux ronces, aux légers arbrisseaux qui bordoient notre route; ces jeunes et jolies bacchantes à l'ombre d'un chapeau de fleurs, montées sur des arbres touffus, presque cachées dans le feuillage, persécutées par des faunes hardis, ivres d'amour et des vapeurs de la vendange, le mouvement de la campagne, ces laboureurs conduisant la charrue, ces tonneaux chargés de raisins, cette eau limpide coulant sous des ombrages frais, ces champs de riz et de maïs, et ces prairies couvertes de troupeaux, nous enivroient, comme les chants d'Homère et de Virgile; comme Milton dans le jardin d'Eden; comme Arioste chez Alcine; notre sang fermentoit, nos têtes s'exaltoient, notre état tenoit du délire. Ah! ne nous jugez

pas avec sévérité, tranquilles habitans des villes; la froideur ne peut concevoir la folie, et nous fûmes foux un moment.

Nous arrivâmes à Padoue à l'instant où vingt carioles se disputoient le prix de la course; elles voloient comme l'éclair entraînées par un seul coursier : des milliers de spectateurs applaudissoient à leur légéreté; des tourbillons de poussière voilèrent un moment la clarté du soleil; il se couchoit dans des bandes de pourpre coupées d'aiguilles incarnat; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se mélangeoient sur des monts éloignés. Cet éclat disparoît, mais insensiblement une teinte verdâtre embrasse l'horison, le chant des oiseaux cesse, quelques vapeurs s'élèvent, la lune règne dans les airs; l'on n'entend plus que le cri des cigales, le gazouillement des ruisseaux; l'orfraie sur un toit solitaire bientôt doit effrayer les vieilles du hameau, et le hibou caché dans sa retraite redoute encore les derniers feux du jour.

Quelle odeur règne à Padoue! sous ce beau ciel, dans ces riches campagnes, tout

est détruit par la malpropreté, par la sottise et l'ignorance.

Nous partirions sans les tableaux du Titien et de Paul Véronèse, qu'on nous promet; sans la tombe du Portugais Antoine de Padoue, qu'il faut visiter; sans Tite-Live, auquel nous devons nos hommages, malgré la haine qu'il eut pour les Gaulois, ses aïeux et les nôtres.

LE 12 SEPTEMBRE 1788.

Le Saint-Jean, du Guide, qu'on voit dans la sacristie des hermites de Saint-Augustin, est admirable; il est assis dans le désert, tient une croix et vous montre le ciel : il porte une peau de mouton sur le bras gauche; il se détache d'un fond sombre; sa bouche délicate est entrouverte : la majesté, la grâce, la douceur, sont les caractères de sa physionomie. Quelques incorrections de dessin, un pied gauche trop long, les plis trop

marqués, sont condamnables peut-être; mais cette tête est un chef-d'œuvre. Faites ouvrir la glace qui le couvre, si vous l'examinez; le transparent du verre donne des jours qui trompent.

La tombe de Paul Venète est dans cette sacristie.

Le tableau du maître-autel est de Sebastiano del Piombo. Le doge de Vénise tient en main le modèle de la ville de Padoue, qu'il recouvre par l'intercession de la Vierge et de l'enfant Jesus. On les voit sur un coin au milieu d'anges et de séraphins qui jouent de divers instrumens. Les saints-protecteurs de Padoue sont près du doge. Les têtes de Saint-Jacques et de Saint-Philippe sont du plus grand caractère, sévères, noires et barbues. La Vierge est douce et modeste. Avec quel grâce l'enfant céleste bénit le doge et la cité: les anges sont des amours. Cette composition est très-vaste: les fonds sont trop chargés d'architecture; la sévérité des couleurs un peu sombres ne convient guère à cette scène de paix et de bonheur; mais ce

bel ouvrage est digne de son maître, élève aussi de Michel-Ange, rival de Raphaël, vaincu par lui, mais estimable.

Le martyre de Saint-Christophe, d'André Mantegne, dans la chapelle dédiée à ce saint géant, mérite d'être examiné par les amateurs de la peinture. Mantegne nacquit à Padoue, garda les brébis, se forma seul, fit faire des progrès à la perspective, presque inconnue de ses contemporains. Un fini trop recherché, une grande vérité dans les têtes, un peu de sécheresse dans les contours, des couleurs trop peu fondues, sans unité, ignorance absolue des costumes, caractérisent ses tableaux, précieux cependant, car ils marquent dans l'histoire de l'art. — D'autres anciens morceaux se voient dans cette chapelle : on les prête à Mantegne, qui n'en est pas l'auteur; ils pêchent trop contre la perspective pour être sortis de sa main.

Je ne parlerai du Saint-Thomas de Villanosa, par Castel Franco, que pour rapporter une singulière idée du peintre. L'aumône se fait sur la terre; la Vierge la paie dans

le ciel en arrachant une ame aux griffes de satan : elle fouette le diable avec sa ceinture, le presse de son pied divin, lui fait faire une grimace horrible et vomir des torrens de flammes. Malgré cette double action ce tableau n'est pas sans mérite.

L'église de Sainte-Augustine : la façade de ce bâtiment est faite de briques plates sans ornement. Ce que l'intérieur de ce temple a de grave et de noble, est déparé par un dôme lourd et massif. On n'est tranquilisé sur sa chûte que par quatre poteaux énormes chargés de chapitaux, sans goût, mélangés de l'ordre dorique et de l'ordre ionique : la base de ces massifs a quinze pieds sur chaque face ; les aîles, le chœur, tout est grand dans le reste du vaisseau ; le pavé du chœur, orné de dés de marbres bleus, noirs et rouges, est d'un effet qui plait à l'œil : ses boiseries ne sont pas chargées de lourds ornemens ; elle sont simples, bien finies, élégantes, et ne portent aucune tache de superstition, merveille en Italie.

Quelle grandeur de conception ! quelle

profusion d'idées! quelle facilité d'exécution avoit ce Paul Véronèse; ses élèves, comme ceux de Rubens et de Raphaël, n'exécutoient pas ses tableaux; il ne se contentoit pas, comme eux, d'esquisser et de corriger; il imaginoit, peignoit, finissoit tout lui-même. Quelles toiles immenses il a couvertes!

J'ai sous les yeux le martyre de Sainte-Augustine de ce grand maître.

La sainte, à genoux sur une estrade élevée de trois marches, étend les mains, lève les yeux au ciel: la foiblesse de son sexe et de son âge ne lui permettent pas de montrer la force, l'enthousiasme du Saint-George de Vérone; sa douce inquiétude est désignée par sa pâleur, l'amour par ses beaux yeux qu'elle tend vers son époux céleste: un bourreau noir qui détache ses fers fait ressortir sa beauté, sa blancheur. Le costume de la sainte, d'une étoffe de soie blanche brochée d'or; son manteau de la même matière, doublé de couleur pourpre, allourdissent un peu sa taille: la tête du bourreau, celle d'un

vieillard curieux, d'un homme brun placé derrière Sainte-Augustine ; la couleur du ciel, d'un bleu verdâtre, coupé de nuages blancs sur lequel ce groupe se dessine, servent à donner au tableau une profondeur étonnante ; et par des teintes savamment ménagées, à marquer les différens plans de la scène : un préteur, des soldats, des esclaves, un peuple de spectateurs, tous occupés du sujet principal, chargent un peu les devans du tableau : des flèches, des dômes d'architecture, se cachent dans un ciel formé d'épais nuages ; ils portent des vapeurs légères, lumineuses, sur lesquelles nagent les anges et les dominations : ces vapeurs se subtilisent jusqu'au centre de la lumière ; là Jésus-Christ, vêtu d'un rose pâle et d'un manteau de couleur d'émeraude, tient en main une boule de verre, emblême de cet univers, que de son souffle il peut anéantir : Saint-Jean, la Vierge demandent, à genoux, les grâces, la constance, la force nécessaire à la sainte qui souffre : le front serein du fils de Dieu répand par-tout l'espérance et l'amour, tout se dispose à recevoir la jeune victime qui

voit suspendre sur sa tête et des couronnes et des palmes.

La gloire occupe les deux tiers du tableau; elle est trop chargée de personnages et d'anges; le défaut d'unité dans la scène se rachète par l'unité d'action. Je ne me lassois pas d'admirer ce bel ouvrage, aussi charmé de sa grande ordonnance que d'un mélange de couleurs éclatantes; elles se fondent par de savans mélanges, par des accords heureux, que l'école vénitienne a su pratiquer seule, et que les plus grands maîtres ne purent jamais imiter.

Un dôme de Sébastien Ricci, trop pâle pour être vu d'aussi près, contraste et fait un très-mauvais effet près des apôtres fortement, durement coloriés du plafond qui le porte : ces apôtres paroissent adorer une hostie placée dans un champ jaune entouré de nuages; leurs mouvemens sont trop fougueux, sont ceux de convulsionnaires. Je n'aime pas ce cherubin pliant comme Atlas sous le fardeau du monde; ces anges musiciens sont d'une figure céleste.

Le martyre de Saint-Placide est de Lucas Jordans. Quel dégoutant aspect ! le sang coule, les têtes tombent, des chiens avides, des bourreaux, des cadavres entassés, repoussent le spectateur sensible et délicat que des couleurs les plus vives avoient appelé! Que de scènes d'atrocité, consacrées dans les temples d'un Dieu de paix, sur l'autel de l'agneau sans tache et du paisible J. C.

Ricci, dans sa Peste où le pape Saint-Grégoire, dans une noble attitude, les yeux et les mains vers le ciel, supplie la Vierge et son enfant divin d'appaiser l'ire du Très-Haut, offre une scène pathétique, mais sans horreur et sans dégoût : c'est un enfant près de sa mère ; il cherche son sein nourricier, mais n'en approche pas les lèvres ; il la contemple avec surprise, frappé de sa froideur inaccoutumée et de son immobilité. Ce beau morceau, chaud de couleurs et de composition, est encore ranimé par le frais coloris de l'enfant et par la figure jolie de la Vierge.

Sainte-Gertrude, du Cavalier Liberi,

meurt, ou se pâme voluptueusement; elle sourit dans les bras de grands anges, portée par vingt petits Amours.

Sainte-Scholastique mourante est de Lucas Jordans. Un ange étend la main pour saisir son ame au passage et la porter au ciel des vierges.

On ne peut voir une tête plus majestueuse et plus noble que celle de Saint-Benoît, dans le beau tableau de Giacomo-Palma. Avec quelle douceur il accueille les deux novices qu'un père vient lui présenter: ces jeunes gens à ses genoux attendent avec humilité la faveur qu'ils sollicitent. Les heureuses oppositions! Je n'ai pas vu de tête plus virginale, plus sainte que celle d'un des acolytes de Saint-Benoît: sagesse d'ordonnance, beauté de coloris, tout ici seroit admirable, sans un troisième plan qui n'est pas en perspective, sans deux anges massifs qui paroissent tomber du ciel. Tous les peintres, quelque fut leur talent, ont gâté leurs tableaux de ces gloires nuisibles; le sublime de l'art est la simplicité, mais peu d'hommes ont pu l'atteindre.

Toutes les chapelles de l'église de Sainte-Augustine sont chargées de lourdes statues de marbre, qui, dans un bâtiment moins sévère, moins massif, paroîtroient encore plus pesantes. On doit y distinguer pourtant la Madeleine, le Saint-Jean, le Jesus-Christ dans le linceuil, de Parodio.

N'oubliez pas d'y voir un tableau de Jeronimo Romani de Brescia; il n'offre, à la manière de son siècle, aucune liaison entre ses personnages : la Vierge assise sur une estrade, couronnée par des anges, tient son fils dans ses bras : Sainte-Scholastique, Saint-Pardonimo, le premier évêque de Padoue, Saint-Blaise, Sainte-Augustine, sont symétriquement placés aux deux côtés de la mère de Dieu : à ses pieds est un Amour jouant du tambour de basque; nulle action, aucune pensée ne réunit ces personnages couverts de riches draperies et de couleurs éblouissantes. Dans les mille et mille saintes-familles que j'ai vu, jamais l'enfant Jesus ne fut mieux jeté, plus légérement posé sur sa mère; jamais Vierge ne fut dans une plus majestueuse attitude. Sainte-Scholasti-

que a l'air du dédain, Sainte-Augustine celui de la méfiance et de l'inquiétude. Ce sont sans doute des portraits; ils en ont la pause et la contrainte.

Une des plus vastes et des plus majestueuses places que j'aie vu, est celle que Padoue destine à ses grands hommes: des fossés d'eau régnant autour d'un cercle, sur la circonférence duquel sont quatre-vingt piédestaux, dont soixante portent déja des statues de pierre : un obélisque en désigne le centre ; magistrats, poëtes, guerriers, avec les attributs de leur état, reçoivent l'hommage de leur patrie, et des étrangers qui les visitent avec respect.

Léopold, grand duc de Toscane, y fit placer Pétrarque, qui vécut quelques tems à Padoue : il est couronné de laurier, tient un livre à la main ; le cigne, emblême de la poésie, repose à ses côtés. C'est en 1780 que cet honneur fut fait au poëte le plus subtil et le plus métaphysique de l'Italie.

La même année, Léopold rendit la même

justice à Galilée : il regarde le ciel, tient une lunette. Son attitude est assez noble, une chaire de professeur dans l'université de Padoue, fut pendant dix-huit ans occupée par ce célèbre philosophe.

Xichoni Riccio polentono, patavino, abactis civitatis philologo erudito, qui primus post renatas litteras latinam comaediam restituit : Tabellionum Collegium sodali bene merenti C. N. P. an R. S. 1778. C'est l'inscription d'un de ces piédestaux. Riccius écrivit sur Cicéron, et sur d'autres auteurs latins ; il vivoit dans le quinzième siècle.

Au milieu de ces grands hommes on voit Thraseas Petus. Il étoit de Padoue. Son inscription cite l'expression de Tacite : *In eo virtus ipsa a Nerone excisa.* Il étoit stoïcien : son savoir et sa vertu sont célébrés par ses contemporains. Arria, sa femme, mourut avec lui. Qui ne connoît ce mot sublime : *Paete, non dolet.*

Sous la statue du Tasse on lit ces mots :

Torquato Tasso quem patavina scola italorum epicorum principem designatum demisit; gymnasi patavini alumni tanto sodalio superbi p. p. anno 1778.

Petro Aponensi philosopho medico, mathematico, ingenii et doctrinae praestantia humanam fidem supergresso; gymnasii patavini professores coulegae celeberrimo p. p. 1776. Il vécut à la fin du treizième siècle, et mourut en 1316 à l'âge de quatre-vingt ans. L'étendue de ses connoissances le fit soupçonner de magie; on prétendoit que sept démons qu'il renfermoit dans un vase de cristal lui avoient enseigné les sept arts libéraux. Il mourut dans les prisons de l'inquisition avant la fin de son procès; ses amis enlevèrent ses os, sachant qu'on vouloit les brûler: on fit un auto-da-fé de son effigie.

On lit cette autre inscription: *L. Aruntio stellae patavino Romae praetori, consuli, Neronianis ludis curandis II viro, poeticae fama nulli secundo, Montaneanenses 1776 p. p.* Il célébra la prétendue victoire qu'en 88 l'empereur Domitien remporta sur les Sar-

mates; il a célébré la colombe de Violente, dans un ouvrage intitulé *Asterie*, comme Catule a chanté le moineau de Lesbie.

Tite-Live, on le devine, n'est pas oublié dans cette célèbre assemblée.

Qui ne se sent pénétré de respect au milieu de ces mortels illustres; on regrette un moment qu'un ciseau plus habile n'ait pas consacré par des chefs-d'œuvre l'image de ces hommes immortels. Bientôt échauffé par les souvenirs qu'ils réveillent, leur nom suffit pour porter à l'admiration; on s'avance dans un recueillement sacré sans écouter la voix de la froide critique. Hommages soient rendus à tous ces bienfaiteurs de l'humanité! puisse l'Italie, dégagée du joug monacal, reprendre la place que sous Auguste et sous les Médicis elle occupoit à la tête de tous les lettrés, de tous les savans, de tous les poëtes, de tous les artistes du monde!

Le prieur des bénédictins eut la complaisance de nous montrer son cabinet; il contient quelques jolis morceaux; une Descente

de croix, une Tentation de Saint-Antoine, des Saints de Mantegne, d'une grande vérité, d'un beau coloris.

Il faut voir dans le couvent de ces messieurs les stalles du chœur ; elles sont d'une seule main, d'un François : quel travail ! Le sculpteur a pris ses sujets dans l'ancien et le nouveau testament.

Dans la chapelle *del Pozzo dei Santi-Martiri* est un tableau de Castel-Franco ; il représente la découverte des reliques de plusieurs martyrs : quelques détails en sont admirables ; la Vierge est grande et noble, comme Cybèle ; l'Enfant divin, les anges très-jolis. Le peintre oppose à ce groupe une femme pauvre ; son fils, qui mange, lève indécemment sa chemise. J'engage les amateurs de peinture à visiter ce morceau singulier.

Nous partons. La moitié de la route n'offre que cette profusion de richesse que la nature versa sur cette féconde partie du globe. Nous quittâmes notre voiture dans un

village, et nous nous établîmes dans une légère gondole qui nous promena sur le canal de Brenta. Les rives magiques de ce canal sont ce que j'ai vu de plus opulent, de plus curieux dans mes voyages; elles sont couvertes de palais, de vastes magasins, de bourgs et de villages placés au milieu de bosquets, de grands jardins, de vergers, de prairies; ces fabriques sont décorées de perrons, d'arcades et de colonnes, de tous les ornemens de la peinture et de l'architecture. Des haies, mêlées de fleurs et de lianne, cernent des plaines de gazon ou des allées sablées qui descendent jusqu'au rivage; de petites jetées, de jolis quais permettent aux habitans d'aborder dans leurs jardins sans crainte et sans danger. Des carricatures, des guerriers de deux pieds de haut, borgnes, bossus, marchant à l'aide de béquilles, des spadassins, des folles, mille productions de mauvais goût, mais extravagantes, originales, garnissent une partie des murs à hauteur d'appui, qui laissent appercevoir des orangers, des citronniers, des bosquets prolongés, des pavillons, quelques chapelles isolées, des ifs de toute forme, des statues

placées au centre de corbeilles de fleurs d'un mauvais style, à la vérité, mais préférables aux plâtres qui gâtent nos jardins françois. On a vanté la route de Paris à Versailles; elle ne donne pas une idée de l'opulence et de la grandeur, de l'entretien des rives de la Brenta. L'eau du canal est calme; les objets s'y réflètent dans toute la pureté de leurs formes. A la douce lumière du soir succède celle du soleil. Nous glissons sans bruit au milieu des erreurs et des illusions de la nuit: c'est un palais énorme qui barre le passage et nous cache l'issue par laquelle nous devons échapper; l'île que vous appercevez disparoît à votre approche; un arbre énorme va vous arrêter. Nous approchons de la mer Adriatique; les nuages s'accumulent au nord-ouest; l'orage gronde dans le lointain; une partie du ciel est en feu; la foudre éclate elle n'a frappé que les monts de Vicence; le ciel est pur au-dessus de nos têtes; la lune paisible éclaire la moitié de l'horison; elle répand sa douce lumière sur ces ormeaux, sur ces bocages, sur l'onde qui la réfléchit, sur ces prairies dont elle argente la rosée, sur ces vapeurs qu'elle colore, sur ces palais

qu'elle embellit, sur le vaste bassin de la mer Adriatique qu'elle couvre de diamans. Vénise comme un épais nuage nous apparoît dans le nord-est; nos gondoliers redoublent de vigueur; la masse des clochers se détache dans l'air : enfin, au milieu des réflets du canal, des gondoles qui se croisent en tous sens, entre des masses d'architecture, nous pénétrons dans cette étrange ville.

LE 13 SEPTEMBRE 1788.

Il est impossible de décrire l'effet qu'à son réveil produit sur le voyageur le premier coup-d'œil sur Vénise: ces canaux bordés de bâtimens d'un goût si différent des formes communes de l'architecture; ces vastes palais éclairés par des fenêtres en arcades; ces belvedères au sommet d'un toit élevé, ces cheminées en forme de clochers ou de petites tours. L'énorme masse de ces bâtimens ornés de marbres, à côté de sales mai-

sons; ces bâteaux chargés de denrées, de fruits, de fleurs, arrivant des côtes voisines, et ces mille gondoles sur lesquelles des hommes vigoureux déploient leur adresse et leur force, en volant comme un trait sur un bassin couvert de barques. Tout ce qu'on apperçoit enfin surprend par son étrangeté; la ville que vous venez de quitter ressemble plus ou moins à celle où vous arrivez; Bergame s'assimile à Vérone, Vicence a des rapports avec Padoue : ici toute analogie est interrompue; qui voit Vénise voit la ville d'un autre monde. Les ponts, celui de Rialto sur-tout, ne ressemblent point à nos ponts; le palais du doge a la forme d'une antique fortification; l'église de Saint-Marc ne s'asservit point aux règles de la moderne architecture, ce n'est point une mosquée, ce n'est point un temple gothique; la tour de Saint-Maur n'a de semblable aux autres tours que son élévation. Je le répète, rien n'étonne un voyageur comme un premier coup-d'œil sur Vénise.

Si vous la parcourez, des objets toujours nouveaux, une curiosité toujours nouvelle,

font passer les heures comme un moment.

Mais laissons ces descriptions trop générales pour donner des idées précises; entrons dans un détail plus circonstancié des points les plus importans à connoître ; tâchons de donner au lecteur les impressions que nous éprouvâmes dans cette journée de jouissance.

La description de Vénise remplit un assez gros volume qu'on doit trouver à la bibliothèque de Paris ; on y voit le dessin des principaux bâtimens ; une foule d'ouvrages parlent des mœurs, du gouvernement de cette république. Ses intérêts séparés de ceux des autres provinces de l'Italie ; ses conquêtes dans la Grèce et dans l'Archipel; l'art avec lequel elle échappa toujours aux prétentions de l'église de Rome qui vouloit la subjuguer; ses guerres ; son commerce, sa politique, son carnaval et la fête du Bucentaure, sont connus de tous les lecteurs ; il n'en est point qui dans un moment ne trouve dans une bibliothèque ordinaire tout ce que je pourrois placer ici. Je ne parlerai donc que de ce que j'éprouvai dans trente-six ou

quarante heures de courses et d'observations.

Nous nous fîmes conduire aux Lagunes; où nous débarquâmes, frappés de la masse énorme de marbre à crenaux qui forme le palais du doge, des colonnes, des chevaux de bronze, de la façade *del Duomo*, de la monnoie, de la bibliothèque, des grandes fabriques dominées par la tour de Saint-Marc.

Nous montâmes par une rampe douce sans escalier jusqu'au sommet de cette tour; l'horison n'est borné que par le ciel, par des côtes applaties et des vases dans le lointain. L'immense bassin que vous avez sous les yeux est rempli d'îles pittoresquement placées, masses d'architecture ou de verdure qui dominent au milieu des eaux. Vous avez à vos pieds toute la ville de Vénise et des bâtimens qui ne vous permettent de voir aucun des canaux qui les séparent, mais que la mer environne de tous côtés; des clochers, des tours et des palais s'élèvent de cet amas de toits désagréable à l'œil pour ne pas en

couper l'uniformité et pour en enrichir la vue.

Vous avez sous les yeux la place de Saint-Marc, le clocher de Saint-Moïse, l'île de Saint-George où l'on garde les poudres, Fusina sur la côte de la grande terre, à l'embouchure de la Brenta; c'est la première porte de l'état vénitien qu'on trouve en allant à Padoue. L'île de Judica, le grand canal, la pointe de la dogana décorée d'un superbe bâtiment de Palladio, la *Madona della Saluta*, la vaste mer enfin; tels sont les points de vue du sud-ouest et du midi.

A l'est la ville forme un croissant; vous dominez sur la petite place de Saint-Marc, sur la monnoie, sur la bibliothèque, sur le palais de marbre, de briques, du doge. Neuf îles éparses à des distances que l'ordonnance d'un habile décorateur auroit prescrites, Lazareto, Saint-Jean, Saint-André, la longue pointe de la Judica, San-Georgio (délicieuse habitation des bénédictins, qu'une superbe église de Palladio, que son dôme, sa tour, sa riche architecture au milieu des bosquets d'arbres de ses jardins, enrichis-

sent et décorent, etc.), forment l'aspect le plus noble, le plus élégant. Une multitude de bâtimens marchent à la voile sur le grand bassin, qui renferme ces îles, d'autres sont stationnaires et font la quarantaine près de San-Servolo.

Quelques îles n'offrent que des bâtimens sans verdure; d'autres des maisons, des clochers au milieu d'arbres élevés et de terrains d'une jolie culture: tous ces îlots, en général, sont d'un aspect délicieux.

Tournez-vous vers le nord et vous serez frappé de la masse énorme de Saint-Marc, des cinq dômes et des pyramides de plomb qui chargent ce vaste édifice. Le palais ducal vous apparoît dans toute sa grandeur; Saint-Zacharie, l'aiguille rouge de San-Francisco della Vigna, les deux tourelles de San-Jona, l'arsenal qui couvre deux milles d'étendue, l'église des jésuites, varient à l'infini les charmes de ce bel aspect. Plus loin, des îles séparées semblent s'unir et se confondre. Vous appercevez derrière l'arsenal une multitude d'îlots couverts de mai-

sonnettes de pêcheurs ; en face Bourano où se fabriquent les dentelles au point de Vénise; plus près Mourano où se coulent les glaces : sur la droite, l'île de San-Nicolas de Nido, où le doge entend la messe avant de consommer son mariage avec la mer.

L'ouest offre à l'œil la masse la plus considérable de Vénise ; la mer, des terres plates dominées par les monts du Vicentin.

Je m'arrête ; il est impossible de donner une idée de la grandeur, de la richesse, de la majesté des tableaux dont on peut jouir de la haute tour que je vais quitter.

La grande place de Saint-Marc est pavée de marqueterie;elle a deux cent quatre-vingt-dix pas de long et cent dix de large ; les bâtimens qui la décorent ont des façades différentes et sont de différens maîtres. Au fond des basses arcades, larges et d'une belle proportion, sont des boutiques. L'intérieur de la place est couverte de petites tentes; on y vend des souliers, des baquets, de la pote-

rie, de la feraille, de vieux habits et de vieux linges : c'est-là que le Vénitien à manteau de taffetas blanc, le sénateur en immense perruque, la femme enveloppée d'un voile qui la dérobe aux yeux, et dans le carnaval des milliers de masques, jouissent des délices de la promenade, de la galanterie, et se consolent sur ce terrain précieux des dégoûts attachés à leur humide habitation. Vénise est délicieuse à voir ; les charmes de la société peuvent en faire oublier les désagrémens ; mais rien ne pourroit me déterminer à l'habiter. Une odeur fade y règne habituellement ; dans les jours chauds des vapeurs s'élèvent des vases et corrompent l'air ; et j'ai vu dans la salle des juges, dans le salon où le doge traite les ambassadeurs, sur des parquets de marbre et de marqueterie, près des chefs-d'œuvre de la peinture et des décorations du luxe, dans tous les escaliers, à l'arsenal et sur le Bucentaure, une profusion de ces objets infects que l'homme ailleurs dépose loin de ses semblables. Pardonnez-moi ce dégoûtant détail.

On vante les palais du grand canal, char-

gés de colonnes et d'ornemens, de roses, de compartimens, rouges, verts....., de toutes couleurs; les marbres plaqués, incrustés dans les murailles; joujoux d'enfans, qui s'écartent de la gravité, de la sévérité qui conviennent à ces masses d'architecture. On parle peu du palais Grani, noble, simple et le plus bel ouvrage de ce long et vaste bassin... Ce grand canal, sur lequel s'élève le pont célèbre de Rialto, est orné des plus riches bâtimens de la ville; c'est-là que vivent, au sein de l'opulence et des plaisirs, tous les *procurante* vénitiens.

Nous vîmes le palais Rezzonico, appartenant à la maison du pape de ce nom, et nous descendîmes au palais Pisani. L'intérieur en est vaste, garni de marbre, orné de dorure, parqueté de cailloux polis.

Ce palais renferme plusieurs tableaux remarquables. — La mort de Darius, de Piacenta. On peut admirer le principal groupe, celui du prince pleuré par ses amis, par ses soldats : c'est un chef-d'œuvre de composition, d'harmonie et de couleur. Darius est

un peu trop sec ; il n'a pas la noblesse et la beauté que l'histoire lui accorde. L'homme appuyé sur la roue du char, regardant avec intérêt son roi qu'il vient de perdre, est de toute sévérité, grand, de la plus belle pause ; sa figure n'est pas distinguée, mais la douleur d'un être fort se montre dans sa simple attitude, dans le repos sentimental de sa physionomie. Un vieillard à turban, les mains jointes, les yeux baissés, est très-bien peint à ses côtés. Beaucoup d'action dans les chevaux qu'un esclave retient. Le ciel est sombre et beau ; mais le groupe d'Alexandre, qui détourne gauchement la tête, met sans grâce et sans expression sa main devant ses yeux pour ne pas voir son ennemi ; son manteau d'un pourpre si tranchant, si lumineux, qu'il semble éclairer les lointains ; la confusion des plans, les fautes des costume, gâtent entièrement cette partie du tableau ; on ne la croiroit pas du même maître.

Dans un autre salon est la famille de Darius, de Paul Véronèse. Le champ du tableau est vaste ; l'action ne se passe point sous une tente, mais devant une balustrade

ayant pour fond de riches arcades, une galerie de marbre blanc chargée de spectateurs. Un vieillard à barbe vénérable, vêtu d'un manteau large, de cette couleur de pourpre violet que Véronèse affecta de placer dans tous ses ouvrages, présente la famille de Darius au bel Ephestion, qui le détrompe en montrant Alexandre. Nulle convenance, nulle sagesse dans ce tableau riche de couleurs et de détails admirables. Ephestion est d'une beauté qui ne le cède en rien à celle des Grecs. Alexandre est d'une taille gigantesque, noir de figure; son corps pose sur sa jambe droite; la gauche s'étend si loin que s'il s'élevoit sur elle il boîteroit au moins de six pouces. La mère de Darius a l'air stupéfait, interdit et peu noble; elle est à genoux : sa fille, à genoux à côté d'elle, regarde Ephestion sans surprise et sans émotion : ces deux princesses n'ont aucune expression dans la physionomie; elles ont l'air de timides pensionnaires; leurs têtes rondes, fraiches, jolies, n'ont point la finesse du profil des traits persans; elles sont faites d'après nature sans doute, et sans choix dans les modèles. Rien n'est plus fier, plus fort,

plus vigoureux, que le groupe des soldats d'Alexandre ; ce sont les vainqueurs du monde. Pour égayer cet angle du tableau, le peintre a placé au milieu de ces vétérans brûlés du soleil, un beau page vêtu de blanc, jouant avec un superbe chien de la même couleur. Rien de plus éclatant, de plus séduisant que cette grande machine ; mais, encore une fois, que de fautes de convenance et de costume : combien le tableau de Lebrun l'emporte par la sagesse de sa composition ; combien celui de Véronèse l'emporte par son coloris, son élégance et sa facilité.

Le palais Grimani fut un de ceux qui me frappèrent le plus sur le grand canal. Ces riches fabriques ne servent qu'à faire ressortir la misère, l'état dégradé des maisons qui les avoisinent. Luxe insolent, misère profonde ; des princes et des mendians ; des prêtres et des estropiés ; sont les contrastes les plus communs de l'Italie ; la classe moyenne, rampe, tremble, vit de procés, de bassesses et d'escroqueries.

Nous étions impatiens de visiter l'île dé-

licieuse de San-Giorgio Magiore : ses détails nous charmèrent autant que sa masse nous avoit frappé. L'église, qu'une place carrée précède, est de Palladio : l'intérieur du temple est de toute grandeur, simple, majestueux. Rien de joli comme le cloître, en arcades, des bénédictins. La malpropreté règne par-tout en Italie ; je dois en excepter les couvens, où jamais l'odorat n'est désagréablement affecté, où l'œil n'est jamais blessé comme chez la plupart de nos moines françois. L'escalier qui monte à la bibliothèque est noble, hardi, facile ; des globes, une jolie boiserie, des livres choisis garnissent cette bibliothèque : près d'elle est une colonnade aérée où messieurs de Saint-Benoît dînent et soupent dans les beaux jours, ayant les bois de leurs jardins, le plus beau lointain de marine pour aspect, et le vent frais du nord pour réfrigérant, des mêts choisis pour alimens, les vins les plus délicats pour passe-tems. Vénise paroît disposée pour embellir les divers points de vue de cette île ; les dômes de la cathédrale, la dogana, le beau quai de la place Saint-Marc, tous les clochers, un vaste bassin d'eau bleuâtre, se

montrent dans tous les groupes, sous toutes les formes. Quelle paix ! quel calme ! à côté du tumulte. Heureux bénédictins ! jouissez en silence des délices que l'ignorance et la superstition vous abandonnent; continuez avec votre sénat, vos brigues, vos efforts, contre l'impertinente raison qui menace le despotisme et le mensonge sur les rives du Tage et du Tibre, et jusqu'au fond du golfe Adriatique.

C'est-là qu'est conservé cette fameuse nôce de Cana, de Paul Véronèse, chef-d'œuvre de disposition, d'exécution ; où toutes les parties de la peinture sont traitées si savamment qu'on peut l'assimiler aux précieux tableaux des grands maîtres, sur lesquels il l'emporteroit par le coloris, la facilité, par la vérité des détails, la pureté du ciel, la perspective aérienne, et sur-tout par ce grandiose : pardonnez-moi cette expression, qui me paroît la première qualité du faire de ce grand homme.

L'espace de la scène est immense ; de belles fabriques, un ciel bleuâtre, coupé de

blanc, le termine; les aîles d'un grand bâtiment laissent un espace vide, que, par un anachronisme bisarre, il remplit d'un clocher gothique à l'italienne : une balustrade réunit ces deux aîles. Elle est chargée de spectateurs. Pourquoi manque-t-il un lieu général à ce sublime ouvrage? Pourquoi n'est-on pas occupé du miracle qui s'opère? Pourquoi tous ces groupes ne sont-ils pas rapprochés par une action unique? C'est une exposition de gens à table; ce ne sont pas les nôces de Cana. Pardonnez ces défauts s'il est possible, excusez cette bisarrerie de costume, et vous ne pouvez qu'admirer. Quelle harmonie de couleur! quel éclat! quelle richesse de draperies! quelles oppositions sublimes! comme l'air circule autour de tous ces personnages, de tous ces groupes! qu'il est pur! qu'il est transparent! L'épouse est belle, noble, simple, un peu grosse; sa robe est blanche et peinte de fleurs bleues. L'époux porte une tunique à manche de couleur pourpre, sur laquelle est une espèce de chasuble fond d'or à ramages écarlates; sa tête est parée d'un turban : ce sont les deux premiers personnages de la table. A gauche,

deux charmantes femmes, d'une figure enchanteresse, sont sur le même banc, séparées par trois Juifs à barbes noires, à figures sombres, qui font ressortir leur douceur et l'éclat de leur tein. Jésus-Christ, la Vierge, Saint-Pierre et des apôtres, sont au fond de la table. L'attitude du Christ est simple, insignifiante.

Un groupe de musiciens, des apôtres, parmi lesquels est un beau Saint-Pierre, des spectateurs, des officiers, des esclaves, des chiens, un petit Nègre, forment les différens groupes de cette immense composition, où j'ai compté cent treize personnages plus grands que nature. Sans doute cette richesse de vêtemens, cette profusion d'or et de pierreries, ces superbes vases, ces aiguières ciselées, cet éblouissant assemblage des plus riches couleurs, sont déplacés dans ce tableau. Jésus-Christ ne siégeoit pas à la table des publicains; ses amis, qui manquoient de vin, ne vivoient pas dans les palais de Crassus et de Lucullus; mais oubliez un seul moment les convenances, et vous verrez le plus brillant festin que les souve-

rains aient donné; vous ne vous lasserez pas d'en admirer la scène, la disposition, l'exécution, le mouvement; vous serez convaincu que le plus beau tableau connu seroit celui que vous examinez, si les détails étoient liés au sujet, à l'action principale; s'il n'étoit plutôt, comme je viens de le dire, une exposition de gens à table, que le tableau des nôces de Cana.

En quittant la délicieuse demeure de messieurs les bénédictins, nous allâmes visiter l'arsenal : il est vanté jusqu'à l'exagération par les voyageurs qui ne connoissent ni l'Angleterre, ni les ports de mer de nos côtes; qui n'ont pas vu Toulon, cet incomparable monument de l'ordre et de l'intelligence humaine.

L'arsenal de Vénise est vaste; on y construit les galères et les autres bâtimens employés dans la marine, sous de grands appentis, couverts de tuiles, et les vaisseaux et les frégates jusqu'au premier pont seulement. Les forges de l'artillerie, l'attelier des menuisiers, les corderies, tout est renfermé

dans une vaste enceinte de murs solides, fortifiés de tourelles. Les bois y sont déposés, jetés sans ordre, les canons couverts de rouille; une exécrable puanteur, un désordre que les Italiens peuvent seuls tolérer, blessent tous les sens des voyageurs, dans un pays chaud, au milieu d'eaux stagnantes et de vases infectes. Comment un gouvernement, qui prétend être éclairé, tolère-t-il de tels abus? Vénise, vous avez passé pour sage, quand tous les hommes étoient ignorans, imbéciles ou fous.

Autant on est blessé de l'air délabré des hangards et des atteliers, autant les salles intérieures vous frappent et vous étonnent. Les Anglois, les Bernois essaient en vain d'imiter cette élégante disposition des armes; ces soleils, ces colonnes, ces chapiteaux, ces corniches et ces pyramides élégantes, formées de fusils, de pistolets, de sabres et de bayonnettes, qui, mettant les objets dans tout leur jour, les soumet plus facilement à l'œil de l'inspecteur, et forme avec ces étendards, ces pennons, ces drapeaux, disposés avec art, une décoration

bisarre, mais éblouissante. Dix mille armures complettes tapissent, dit-on, ces vastes appartemens parquetés de marqueteries de toute élégance, où la République reçoit et traite les princes qui viennent la visiter.

Il faut voyager en Italie pour juger des emprunts que les Anglois ont fait aux peuples qui l'habitent : ils doivent leurs trottoirs à Bologne ; les jardinets placés devant leurs maisonnettes à la Lombardie Vénitienne, ainsi que les chaînes posées sur des bornes dont leurs palais sont entourés ; la décoration de la Tour de Londres, à Vénise ; les couteaux ronds, qui leur servent si désagréablement de cueillers, à la loi qui proscrit en Italie les couteaux pointus ; les formes de Wegdwood à la Toscane ; les arabesques de stuc aux artistes italiens ; leurs jardins, empruntés des Chinois, sont remplis des meubles et des formes d'Italie. L'Anglois, peuple sans invention, a l'intelligence au moins de s'approprier tout ce qui peut servir à sa fortune, à ses jouissances sur la surface du globe ; c'est le pauvre le mieux vêtu que je connoisse.

Le fameux Bucentaure se conserve dans l'arsenal : c'est une masse de sculpture dorée, surchargée d'ornemens depuis la ligne d'eau jusqu'au-dessus des hautes œuvres ; il ne doit pas avoir d'assiette et ne résisteroit pas au moindre coup de vent. Il ne sort qu'à l'ascension, quand le doge épouse la mer ; alors, accompagné de milliers de gondoles, il marche à l'aide de rameurs et procure aux amateurs, sur une mer tranquille au milieu des soixante îles pittoresques de Vénise, un des plus brillans spectacles. Il faut au peuple des fêtes qui l'amusent et dont les préparatifs lui vaillent de l'argent, dont il puisse jouir sans frais ; mais je voudrois attacher ces amusemens à des idées moins absurdes que celles des nôces d'un doge et de la mer ; que celles qui dirigent les confrairies et les processions de l'Italie. Amusez le peuple en l'ennoblissant, en l'éclairant ; en lui donnant des idées douces, ingénieuses ; que ses plaisirs tournent à l'avantage de sa santé, de son esprit et de sa patrie, et sur-tout de sa liberté : ces idées germeront avec peine près du pont des soupirs, chez les inquisiteurs d'état, à côté des bouches de dénonciations.

du palais du doge; mais elles y régneront enfin : « La raison, disoit d'Alembert, finit « toujours par avoir raison. »

Nous fîmes le tour de la Judica : nous vîmes de plus près les îles que nous avions apperçues de la tour de Saint-Marc, et les vases que la marée découvroit en se retirant : elles forment un vaste ceintre d'un éclat éblouissant à l'horison. Nous assistâmes au coucher du soleil, au milieu des eaux; il doroit d'un pourpre éclatant les nuages dont la mer recevoit les images mobiles; tandis que l'Orient s'obscurcissoit et que le disque de la lune commençoit à marquer au ciel. Le soleil se cache derrière les monts de Vicence; il ne reste plus dans les airs que des vapeurs légèrement colorées d'une teinte violette. Les îles s'offrent sous mille aspects; elles se confondent un moment avec les eaux; la clarté de la lune leur redonne des formes et des ombres. La lune est dans tout son éclat... Nous marchons lentement. Que ce silence de la nature est mélancolique et majestueux! Nous approchons du grand canal : cette multitude de petits bâtimens

que l'éclat du jour montroit dans toute leur maigreur s'unissent en masse à ces vastes palais, à ces dômes élevés, qui les revêtent de leurs ombres. On sait combien l'architecture gagne à la douce lumière de la lune : tout est grand, imposant, majestueux dans ce spectacle. Que de gondoles nous croisent dans tous les sens !... Mais quel son a frappé les airs !... Il augmente; toutes les cloches de la ville se font entendre, les dévots se prosternent dans nos églises; les imans montent aux mosquées; les Juifs jadis couroient aux sommets des montagnes, les Thraces sur leurs pyramides, tous les peuples asiatiques se prosternoient avec respect; alors l'encens fumoit, le sang des victimes noires couloit sur les autels, des chants pieux et poétiques retentissoient dans les bois consacrés; ainsi tous les peuples du monde ont célébré le coucher du soleil, l'empire de l'antique nuit et le retour de son cortège auguste.

LE 14 SEPTEMBRE 1788.

Je m'éveillai à la pointe du jour et repassai dans ma mémoire une partie des contrastes de mon voyage. Il est piquant en peu de jours, de voir la république de Gersaw et la république de Vénise; d'étudier les physionomies des chalets et celles de la place Saint-Marc; l'architecture de Lucerne et celle de Vérone; les peintures de Berne et celles de Vénise : c'est parcourir tous les extrêmes.

Je fut tiré de mes rêveries par notre *cicerone;* il nous pressoit de visiter la riche confrairie de Saint-Roch.

Nous fûmes introduits dans une vaste galerie pavée de marbre rouge et blanc; elle est coupée par un rang de colonnes qui soutiennent la voûte : les encadremens de

cette voûte et des cloisons renferment de précieux morceaux du Tintoret.

Ce peintre fécond, plein de fougue, a deux manières tranchantes; il les auroit eu toutes. Beaucoup de ses tableaux sont soignés et finis comme ceux du Titien; les autres sont heurtés, d'une hardiesse, d'une extravagance de pinceau inconcevables. Ils ont la facilité, le feu des esquisses, et sont à la peinture, ce que sont à la poésie les traits sublimes des Shakespeare et des Milton, quand ces poëtes, entraînés par leur génie, paroissent s'écarter des serviles règles de nos poétiques.

Dans son Annonciation, un ange s'élance par la fenêtre d'une chaumière bisarement charpentée, avec la rapidité de l'éclair; ce qu'indique sa pause et la pression de l'air sur ses draperies légères. Il s'arrête : étonnement, surprise de Marie; le Saint-Esprit, suivi d'une file de petits anges, glisse dans l'air, entre par une lucarne, obombre la Vierge; tandis que Saint-Joseph, à face débonnaire, scie du bois dans le coin du

tableau au milieu de planches, de poutres croisées, qui lui cachent la scène principale. Le faire du Tintoret dans cette composition, ne peut charmer que les yeux exercés; les couleurs semblent jetées à coup de brosse, tout est en mouvement dans un sujet où tous les peintres ont placé le repos; quelques parties sont négligées; une teinte d'un rouge foncé domine dans toutes les masses, rien de poli, rien de fini; mais quel feu! quelle facilité! jamais vol ne fut comparable à celui de ces anges, qu'aucun nuage ne supporte; jamais Vierge n'eut plus d'expression.

Même chaleur, même feu, même fracas dans son Adoration des Mages; mais les têtes sont plus soignées; la Vierge est jolie, l'enfant charmant; les rois barbus aux fronts chauves, ont la figure la plus noble, celui sur-tout qui sur l'estrade supporte la Vierge, s'humilie près du fils de Dieu. La suite de ces princes s'agite dans le fond du tableau. L'ami des couleurs éblouissantes de Rubens trouveroit celles ci sombres et ternes; rien d'élancé, de plus hardiment dessiné que

cette jeune esclave apportant des présens ; quel port de tête !

Cette Fuite en Egypte est le chef-d'œuvre de la galerie ; il falloit la hardiesse et l'intelligence du Tintoret pour hasarder cette pause de Marie : elle s'avance au pas de l'animal paisible qui la porte ; Joseph la soutient et le guide. Le bel enfant ! Un repos majestueux et sublime règne dans cet immense paysage ; le beau lointain coupé par des montagnes ; elles se perdent dans l'azur et dans les vapeurs d'un ciel léger. Une cabane, des eaux, quelques animaux et deux hommes sont sur la droite du tableau ; des touffes d'arbres et des bosquets fortement colorés semblent le couper en deux parties. L'admirable union d'ombres et de lumières ! quelle simplicité d'action sur un aussi vaste théâtre ! contrastes sans objets tranchans, parfaite unité de couleurs où triomphent pourtant la tunique pourpre, le manteau bleu de la Vierge Marie.

J'ai vu des gens s'extasier en contemplant le Massacre des Innocens, tableau sans pers-

pective, confus, tracassé; mélange de scènes incohérentes et d'épisodes détachés: des femmes traversent une rivière pour arracher leurs fils à la fureur d'Hérode; d'autres se précipitent et meurent pour éviter la mort; une mère reçoit le coup qu'on alloit porter à son fils. Groupes qui se pressent, se mêlent, se confondent; atrocités de soldats noirs et féroces sur des êtres sensibles, blancs, délicats: je loue le goût du peintre qui dans cette scène de mort nous épargna la vue du sang. J'en admire l'habile dessinateur; mais sans unité, sans des principes de sagesse, auquel le fougueux Tintoret auroit *alors* rougi de se soumettre; il n'est point d'ouvrage parfait.

Je remarquai dans la Présentation au temple l'exactitude du costume sacerdotal. La tête du grand-prêtre pleine de noblesse et d'intérêt, l'enfant délicatement placé sur ses langes; la timidité, la modestie, règnent dans les traits, l'attitude et le mouvement de Marie. Je n'aime pas cette tête hardie, sublime, trop fièrement posée de Saint-Joseph; c'est un disputeur audacieux de l'école

d'Athènes, et non le pacifique époux de la Vierge. Pourquoi ces gens à fraise en costume italien dans un pareil sujet? pourquoi cette femme allaitant son enfant, a-t-elle une attitude aussi peu réservée? quand des idées pieuses ou subtiles règnent dans le sujet principal, tout doit être exaltation ou piété dans les personnages qu'on emploie. Dans cette scène, il est des hardiesses de génie, et des pratiques de métier; mais on ne doit jamais, quelque succès qu'on en puisse espérer, sacrifier les convenances.

La Vierge lisant dans un désert dans un paysage un peu tourmenté; la Vierge assise sur un rocher près d'un ruisseau, dans un site plus grand, plus pittoresque; l'Assomption où Marie, poussée par un ange, s'élève et paroît trop occupée des apôtres, sont les tableaux moins grands qui terminent cette galerie.

L'architecture de Saint-Roch est de Sansonino et de Palladio. Nous montâmes aux salles supérieures par un large et bel escalier; les murailles qui le renferment sont

couvertes de peintures. On y distingue une Annonciation du Titien, d'un style plus simple que celle du Tintoret; mais aussi moins chaude, moins hardie. On prendroit tous les tableaux du Tintoret pour de sublimes esquisses du Titien. Cependant la Visitation de ce premier maître qu'on voit ici, démentiroit cette assertion; toutes les parties en sont exactement terminées, et les couleurs fondues avec tout l'art de l'école vénitienne.

Sur le côté gauche de ce bel escalier de Palladio est une grande composition, ou plutôt un amas considérable de figures représentant une Peste; elle est d'Antonio Negri. Le génie de la Peste porte le squelette hideux de la Mort sur ses épaules, ou c'est la Mort qui porte le génie: ces êtres sont si bisarrement groupés, que le spectateur ne peut avoir une opinion fixée sur cette détestable allégorie. Les fabriques de ce tableau ne sont ni nobles, ni d'aplomb. Le même sujet traité par Souchi, d'une manière plus simple, mieux composé, ne m'arrête pas plus long-tems: on ne peut souffrir

la médiocreté quand on quitte le Tintoret et le Titien.

Le plafond et les tableaux de la grande salle de l'école de peinture, sont encore du Tintoret.

La Nativité, le Baptême de Jésus-Christ, l'Ascension, Jésus-Christ au jardin des Olives, offrent toujours la même hardiesse, les mêmes bisareries, une incroyable facilité de travail, de beaux effets de lumières, des parties négligées et quelques fautes de dessin.

La Cêne est d'une originalité remarquable : les apôtres, dans une salle de toute simplicité, assis, à genoux, renversés sur des escabeaux dans une variété d'attitudes inimaginable, s'occupent peu de Jésus-Christ: il est assis sur la marche d'un escalier; sans l'auréole qui le distingue, il passeroit pour le dernier de ses disciples : nulle noblesse dans son attitude, trop de familiarité dans ses manières. La tête de Saint-Pierre est belle; celle de Saint-Jean est charmante. Beau coloris, quoiqu'un peu sombre; vaste champ,

noble perspective, rendent cependant cet ouvrage un des plus beaux de cette galerie précieuse.

Le Miracle des cinq pains peut offrir au peintre un beau paysage, de beaux groupes, de grandes oppositions, mais c'est un sujet intraitable : qui peut se douter que ces pains vont nourrir cette multitude de personnages, et le peintre ne doit rien laisser d'indécis dans ses compositions. Ici le Tintoret a pêché contre la perspective : les hommes du premier plan sont des géans, et ceux du dernier sont des nains ; l'espace qui les sépare n'est pas assez grand pour offrir à l'œil une dégradation aussi forcée.

Jésus-Christ est assis ; une femme à ses genoux implore ses secours pour un aveugle qui, soutenu par deux hommes, descend d'une montagne escarpée. Un autre peintre l'eût placé sur un chemin doux et frayé ; il faut des difficultés, de l'extraordinaire au Tintoret : que ce peintre est original !

S'il peint l'ascension, Jésus-Christ ne s'é-

lève pas dans un foyer de lumière, comme chez Raphaël ; il pénètre des nuages sombres et lourds : les apôtres, au bas du tableau, sont dans une campagne vaste et lumineuse : ce ne sont pas des disciples du Christ ; on y reconnoît Socrate, Anacharsis ; ce sont des Sages de la Grèce.

Rien d'aussi bisarre que la Tentation de Jésus-Christ sur la montagne ; il paroît perché sur des arbres, couvert de quelques pièces de bois qui se croisent. Satan a le corps lourd et la tête d'un ange : un épais massif de feuillages couvre le bas de ce tableau.

Moïse frappant le rocher, est un des plus beaux morceaux du plafond : l'Eternel posé comme un dieu des payens, ne laisse appercevoir que les plis de son front et les sourcils de Jupiter. Quelle hardiesse dans cette pause sublime, si le Dieu des chrétiens, qui créa tout d'un mot, pouvoit offrir à l'œil des mouvemens forcés. Il est vrai que le Dieu des Juifs paroît toujours avec fracas précédé de feux et de foudres ; mais les livres ne le présentent ainsi qu'à l'imagination, et le Tintoret

l'offre aux yeux. Les tentes sont battues par un vent orageux, les arbres cédent à sa violence ; un cheval fuit dans le lointain et des hommes sont renversés. Le rocher est si couvert de feuillages que l'eau miraculeuse semble sortir d'un arbre ; elle jaillit en arc-en-ciel, et laisse appercevoir Moïse auquel on a prêté les traits de Jésus-Christ. Quel feu! quel mouvement ! quelle action dans cet ouvrage, où naturellement on attend la langueur, le relachement des climats chauds, des voyageurs exténués ; et pourquoi l'Eternel paroît-il en colère dans un acte de piété?

Eve paroît dans un médaillon ; elle est belle ; mais il ne falloit pas pour la faire valoir enlaidir et noircir le père des humains.

Jonas sortant de la baleine ; l'Echelle de Jacob, où tout est entassé, confus ; le portrait du Tintoret peint par lui-même ; front retréci, barbe et cheveux noirs, la lèvre inférieure avancée, peu de noblesse, beaucoup de feu, de chaleur interne. D'autres sujets moins importans garnissent l'espace laissé par les trois tableaux principaux ; ce-

lui du milieu, le plus grand de ce plafond, est la guérison des Juifs à la vue du serpent d'airain : Dieu retire sa main qui pesoit sur Israël; il s'éloigne au milieu d'un groupe d'anges; tout passe avec une admirable gradation de la mort à la vie. Le Tintoret a ménagé le beau contraste de cette résurrection avec l'état d'anéantissement qu'on apperçoit sur un autre plan du tableau; une montagne s'ouvre pour montrer cette scène: le talisman régénérateur ne peut s'appercevoir de ce lieu retiré.

Le dernier des grands sujets traités sur ce plafond est peu frappant, malgré de belles parties : le Père éternel esquissé sur des nuages, distribue la mâne à son peuple chéri; cette gloire est pesante et déplait; mais il est impossible qu'un tableau du Tintoret soit mauvais dans sa totalité.

Des médaillons s'offrent encore au spectateur; mais l'œil se lasse, la curiosité diminue, vous négligez des morceaux précieux, qui seroient ailleurs des chefs-d'œuvre.

La plus grande composition de San-Rocco est encore du Tintoret; c'est un immense tableau (dans la sacristie) représentant la Passion : on élève la croix d'un des voleurs; on lie l'autre : le fils de Dieu déja placé sur l'arbre du salut, répand son sang pour le bonheur du monde. Une gloire qui verse sa lumière sur les principaux groupes enveloppe la partie la plus élevée de la croix; les nuages qui s'enfoncent et s'accumulent dans le lointain, annoncent les tempêtes; la terre va trembler; les morts vont ressusciter; le voile du temple se déchire; le groupe des Maries, de Saint-Jean, de Joseph d'Arimathie, et la Vierge presque morte, est d'une incomparable beauté. Quelle expression dans les figures et dans les attitudes! quel abandon! quelle convenance! quelle gradation dans les différentes expressions que le sang, l'amitié, le respect et l'amour font éprouver aux spectateurs! L'incroyable multitude de personnages de ce chef-d'œuvre de peinture est disposée sans confusion dans un vaste ceintre. Voyez la force, les muscles, la puissance de ces hommes tendus pour dresser une croix; ces filoux jouant aux dés

la robe de Jésus-Christ; le préteur et sa suite; le tribun des soldats, tous occupés du sujet principal : avec quel art les lumières se distribuent. Ce tableau seul démontreroit que le Tintoret savoit maîtriser son génie, suivre la règle, s'asservir aux convenances : c'étoit, sans doute, un homme bilieux, ardent, fougueux; commandé presque toujours par la chaleur de son tempérament. Fatigués de ma curiosité profane dans un lieu saint, de mon activité, les membres de la confrairie rassemblés, me témoignèrent par des regards leur aigreur, leur humeur, leur indignation; rien ne put me distraire, je savourai ce beau spectacle; rien ne pouvoit m'arracher au groupe du pied de la croix, centre de piété, de reconnoissance et d'amour. La critique se tairoit ici sans cette gloire qui descend sur Jésus-Christ, enveloppe la croix, et le fait paroître en équilibre sur les deux clous qui traversent ses pieds. C'est un effet désagréable, peu naturel, inexcusable.

Le Christ vêtu d'une robe blanche, emblême de l'innocence et de la pureté, pa-

roît chez Pilate qui gémit des fureurs du peuple. Jésus-Christ montant au Calvaire courbé sous le poids de l'instrument de son supplice, sont encore deux beaux tableaux de cette sacristie.

Le principal morceau du plafond marque par sa beauté, par une anecdote intéressante: désespéré qu'on mit au concours l'ouvrage qu'il avoit commencé, le Tintoret fendit sa toile... On l'appaise, on l'engage à continuer son ouvrage; il y consent, et pendant dix-huit ans exécuta les ouvrages que je viens de décrire et beaucoup d'autres, à trente et quelques sous par jour. Ce tableau du plafond représente l'apothéose de Saint-Roch; il est d'une pureté, d'un éclat de couleur, d'une sagesse de composition, d'une simplicité qui m'auroient empêché d'en connoître le maître. Les têtes d'anges sont charmantes; l'Eternel, un peu trop rapproché de St.-Roch, a les traits du plus beau vieillard. Que la peinture a tort d'exposer à nos yeux des êtres de raison, enfantés dans un rêve que l'imagination croit saisir vaguement, mais qu'on ne peut sans imbécilité vouloir asservir à des formes.

Au-dessus d'une porte de sortie, je vis un admirable Saint-Roch, d'Annibal Carrache. Il est vêtu d'une tunique rouge qui descend jusqu'à ses genoux ; d'un manteau court et largement plissé de couleur bleue ; il lève un coin de sa tunique, montre sa cuisse. Ce peintre avoit trop de goût pour offrir une plaie à l'œil du spectateur, comme tous ceux qui traitèrent ce sujet ; mais cette action alors est insignifiante.

Que de richesses dans le palais Barbarigo où le Titien tint son école.

On y voit le dernier ouvrage de ce grand maître ; c'est un Saint-Sébastien, qui n'est pas achevé.

La Sibyle du Guerchin a les yeux au ciel, tient une plume de la main droite, et du papier de la gauche. Ces prophétesses si souvent employées par les Italiens dans leurs temples, à côté des évangélistes, sont des prêtresses des faux dieux, forcées d'annoncer aux mortels la venue du Sauveur du monde. Dans les premiers tems du catholicisme on

employa tous les moyens pour le répandre et le consolider ; on multiplie les pilotis, quand on n'a pas fondé sur un terrain solide.

Le Christ portant sa croix, du Titien.

Le précieux miracle des cinq pains, de Bassan.

La beauté, la douleur et le remord se mêlent sur la tête, dans l'attitude de la belle Madeleine du Titien ; l'incarnat violet de ses lèvres ; ses yeux fatigués par les pleurs, cette étoffe grossière sur une peau si délicate ; ce vieux hibou, cette tête de mort et le livre qu'elle soutient, l'obscurité de ce lieu, tout porte à la mélancolie : cependant l'œil est consolé, l'ame, les sens sont ranimés par ces formes enchanteresses, par ces contours voluptueux, par ce bel éclat de lumière qu'on apperçoit dans le lointain. On peu décrire un tableau de ce maître, en indiquer l'effet et la pensée ; mais, quel style en feroit connoître la couleur ?

Les Muses du Tintoret ont l'air de sorciè-

res que le signe de la croix effarouche : l'une s'envole, l'autre se précipite, la troisième s'abime à la vue d'un poëte qui s'avance ; c'est une épigramme, sans doute.

Le joli paysage de Paul Bril ! des baigneuses sont ombragées par un beau dôme de feuillage ; une eau limpide et pure, les rafraichit ; quelques montagnes éloignées, des maisonnettes au milieu d'arbrisseaux, de jolis tapis de verdure, charment l'œil du spectateur. Quelle vérité ! quelles couleurs !

J'admirai le Saint-Jérôme et la Vénus du Titien ; l'Orphée de Bassan ; deux têtes d'ange du Corrège ; une Madone du vieux Palme. Que peut-on comparer à la Vénus au miroir, du Titien !

Une Vierge, son fils, et le petit Saint-Jean ; cet enfant crucifié que trois enfans regardent, sont deux chefs-d'œuvre du Padovanino.

Pordenone, Giorgione, les Bassan, vingt

autres peintres : une Sainte-Véronique, le doge Barbarigo, des Madones, une Bacchanale, un Adonis, un Satyre embrassant une jolie femme, un Couronnement d'épines, trente tableaux du Titien, enrichissent cette belle collection : son Promethée sur-tout est admirable; il est enchaîné sur un roc, la tête en bas, les pieds en l'air; un aigle le déchire. Quelle contraction dans les muscles ! quel désespoir !

Les mêmes exclamations, les mêmes termes, les mêmes tournures, se répètent sans cesse dans cet ouvrage. Critiquez mon insuffisance; mais croyez à mon bonheur au milieu de tant de chefs-d'œuvre.

Sur le grand balcon du palais Barbarigo on a la plus belle vue du grand canal.

Au couvent des dominicains, où nous nous rendîmes le soir, nous admirâmes les nôces de Levi, de Paul Véronèse; une belle architecture, beaucoup de vérité, le plus beau ciel, charment dans ce tableau. Lazarini, Fiamingo, Hungaro, Padovanino,

ont enrichi de leurs compositions le réfectoire, où ces nôces sont placées. Le sacrifice d'Abraham, un aveugle guéri, la Charité, de Lazarini; le miracle des eaux, St.-Jean prêchant dans le désert, du Fiamingo; sont les plus remarquables. On voit dans leur église le fameux martyre de Saint-Pierre; il tombe, un soldat l'assassine; son compagnon s'ensuit épouvanté : Saint-Pierre lève les yeux au ciel; il voit des palmes sur sa tête, le ciel prêt à le recevoir : une sombre forêt est le lieu de la scène. On a retouché ce grand ouvrage du Titien, plein de beautés et de vigueur. Cette église des dominicains est couverte de monumens; les doges s'y font enterrer. Le jour de leur exaltation, ils consignent quatre mille ducats pour les frais de leur enterrement.

Le révérend père Joseph Toninoto nous fit voir le Sacrifice d'Abraham : il est d'ivoire; les draperies sont d'un bois noir tranchant, nommé serpentino : Abraham a près de quatre pieds; un ange porté par sa ceinture qui semble voltiger en l'air, bien suspendu, bien élancé, saisit l'instrument du

supplice. Le jeune Isaac est assis dans un beau repos. Ce bel ouvrage est de Gerard Van Obstat de Bruxelles : cet artiste mourut à Paris, en 1668. En sortant, le bon dominicain, qui n'avoit pu réussir à nous vendre des estampes, ne rougit pas de demander quelques monnoies à notre valet de place, pour son valet que nous n'avions pas vu. Les quêteurs, en Italie, sont de tous les états et de toutes les classes.

On exécutoit au conservatoire *dei mendicanti; Ninive conversa actio sacra, modulis ornata, a celeberrimo Pascale Anfossi: Venetiis 1787.* La fameuse D. Bianca Saccheti en chantoit les principaux morceaux. C'étoit la voix terrible du prophète, les cris plaintifs du peuple, ou l'Eternel parlant au milieu des tempêtes et du haut des nuages: quels chants! par quelle admirable dégradation passe-t-on de ces sons terribles et tonnans à ces inflexions douces, prolongées, harmonieuses. L'auteur d'*Iphigénie* me parut foible pour la première fois; moins noble du moins qu'Anfossi; depuis ce jour j'ai son chant dans l'oreille, en lisant Homère

et Virgile; pour la première fois, j'éprouvai tout ce que je demandois à la musique; je combattis long-tems mes préventions; je craignis la séduction et je fus entraîné, subjugué malgré moi. Rome, Florence et Naples dans la suite ne m'offrirent rien de plus sublime pour la composition, d'aussi parfait dans l'exécution. Si Bianca Sachetti n'est pas la première cantatrice, Anfossi le premier compositeur; ils égalent au moins leurs émules. Jamais je ne fus plus ému, soit que mes sens exaltés fussent en ce moment plus susceptibles, soit que les conservatoires de Vénise soient réellement la meilleure école de l'Italie.

Le Sirocco nous avoit accablés; la musique d'Anfossi nous avoit revivifiés; la promenade du soir autour de Vénise, sur le bassin tranquille qui l'environne, au milieu de ces îles riantes et de ces points de vue lointains et le vent léger du soir achevèrent de nous rendre à la vie. On nous mena sur une de ces petites places devant un café, sous une tente de toile, où, sans air, resserré dans un espace étroit, désagréable-

ment affecté du manque d'élasticité dans l'air, de l'odeur vaseuse qui s'exale après le coucher du soleil, le triste Vénitien croit jouir d'un beau soir. Les rafraichissemens qu'on nous servit n'avoient pas la délicatesse de ceux de Milan. Curieux d'errer dans les rues sur les trottoirs étroits de la ville, nous nous laissâmes guider par notre valet de place, qui, par une course d'habitude, nous conduisit dans un carrefour où nous fûmes frappés du plus dégoûtant spectacle. Une foule de malheureuses, dans le négligé le plus indécent, se précipitèrent sur nous; d'autres, placées devant un grand miroir, nues jusqu'à la ceinture, couvertes de plâtre et d'un rouge éclatant, nous appeloient par des cris rauques : quels monstres! ou plutôt quelles infortunées! on peut sans exception faire à Vénise tout ce qui ne contrarie point l'infernal systême du gouvernement qui la domine depuis dix siècles.

LE 15 SEPTEMBRE 1788.

DANS la galerie du palais Vidiman nous vîmes une Vénus du Titien, dans une attitude admirable ; quelques imperfections de dessin ; cette jambe qui paroît cassée, les taches du tems ou de la négligence, forcent à s'attacher à la plus jolie tête, au plus joli corps que j'aie vu. Vénus repose au fond d'une grotte ; un vase et quelques ornemens sont à ses côtés ; par une petite ouverture on apperçoit un arbre, une montagne d'un coloris sombre et sévère : je ne sais par quelle bisarrerie le Titien fit un tableau moral de ce tableau voluptueux. Ces mots : *Omnia vanitas*, écrits en assez gros caractères sur le haut du tableau, m'étonnèrent. Je me rappelai ces vers d'un vieux poëte :

Tout est faux ici bas, tout n'est que vanité ;
De vices et d'erreurs toute la terre abonde ;
Mais aimer tendrement une jeune beauté,
C'est la plus douce erreur des vanités du monde.

Un moment de découragement ou de foiblesse, une querelle, un jour d'humeur, produisirent cette légende : cet ouvrage est trop chaud, trop vigoureux pour que le Titien l'ait fait dans sa vieillesse.

Au-dessus de cette Vénus, par un rapprochement bisarre, mais très-commun en Italie, est un superbe Saint-François, desséché par la pénitence ; un ange pour le consoler exécute une sarabande : un violon dans la main d'un ange me paroît toujours déplacé ; c'est à l'homme qu'il faut un instrument grossier pour causer des impressions : l'envoyé du ciel participe au pouvoir de son maître et meut à volonté les organes d'un saint, sans un corps intermédiaire. La harpe de David, celle des vingt-quatre vieillards, le psalterion, le timpanon et la trompette, consacrés par l'Ancien Testament, seroient les seuls instrumens admissibles dans un sujet saint ; mais il est plus décent, plus convenable de ne jamais réaliser aux yeux, de ne jamais placer au ciel, près du trône de l'Eternel, ces joujoux de notre foiblesse.

On voit encore dans ce palais parmi des tableaux estimables, la Femme adultère du Titien ou du Tintoret; la Susanne qu'enlève un vieillard; une Tête de vieille; un bon Vieillard auprès du feu, précieux morceaux qu'on y distingue.

Nous nous rendîmes à la bibliothèque de Saint-Marc : la salle des antiques y touche; les possessions des Vénitiens dans l'Archipel et dans la Grèce, leur amour *passé* pour le beau, la générosité, l'activité du cardinal Grimano qui fit présent à sa patrie des trésors qu'il avoit acquis à Rome, ont enrichi ce Muséum. On y remarque un buste d'Hadrien; Thomiris, reine des Messagètes : elle est belle, d'une taille gigantesque; sa tête est grave et pleine de noblesse, ses draperies sont larges, tombent avec facilité, couvrent ses pieds avec une modestie dont les Grecs s'écartoient ordinairement.

Le Gladiateur mort tient encore son bouclier; son œil est à demi fermé; sa bouche est entr'ouverte; tout est affaissé, sans soutien; toute ame, toute chaleur a disparu;

le marbre s'amollit, les chairs cèdent à leur propre poids. Ce morceau n'a pas la grandeur de proportions du Gladiateur Borghèse, du Meléagre, ou de l'Apollon. Son corps, bien fait pourtant, est d'une taille assez commune; ses extrémités sont un peu négligées, les jambes sur-tout; c'est un ouvrage du second ordre.

Bacchus, la main appuyée sur un jeune Faune: les cheveux du dieu tombent mollement sur ses épaules, un bandeau ceint son front; grâces, mollesse dans sa noble attitude. Il avoit ces traits, cette démarche quand les Athéniens le prirent pour une femme.

Des autels d'un travail délicat, élégant; des bustes précieux; la belle tête d'Auguste; Lucius Verus; l'atroce Caracalla, enrichissent cette collection.

On y voit un beau torse d'Andromède; une Minerve gigantesque, chef-d'œuvre de conception et d'exécution; elle est coëffée d'un casque à la cilicienne, de celui qu'on

trouve sur presque toutes les médailles de Marseille.

Un second Gladiateur tombant me parut préférable au premier : quelle ame ! la terreur est sur son visage ; délicatesse de travail dans les extrémités ; les muscles sont un peu prononcés peut-être, mais c'est le corps d'un athlète exercé.

Un bas-relief romain représente le sacrifice nommé Suovetaurilia ; il est du meilleur style. La Leda, l'Apollon gigantesque, Castor et Pollux, exigeroient qu'on les décrivit, qu'on en vantât les beautés, qu'on en critiquât les défauts ; mais il faudroit être aidé d'un graveur pour en donner une idée complette : il est infiniment difficile en écrivant, de faire connoître la pause et la forme d'une statue, et la nomenclature des objets d'un grand cabinet est sèche, ennuyeuse et fatigue. Avant de pénétrer dans la bibliothèque, je n'oublierai cependant pas le célèbre Ganimède, qu'on dit être de Phidias : c'est un chef-d'œuvre d'exécution ; rien d'animé, d'amoureux comme la tête de l'aigle ;

mais Ganimède est mort, son attitude est peu naturelle ; l'aigle est trop foible, son envergure trop petite ; le groupe mal lié, mal conçu. Voulez-vous faire tomber cet ouvrage, rapprochez-le du même sujet traité par Michel-Ange, au palais Justiniani. On exagère les talens de Phidias, ou ce morceau n'est pas de lui.

La Bibliothèque de Saint-Marc est connue du monde savant ; c'est-là que l'infatigable M. de Villeoison a trouvé l'Homère dont il vient d'enrichir la littérature. La Fortune de Salviati ; la Vertu, la Musique de Paul Véronèse ; la Sculpture del Prete Genoese ; la Géographie du Padovanino, en ornent le plafond ; vingt mille volumes imprimés, et deux mille manuscrits très-rares, en garnissent les tablettes et les armoires. J'y parcourus un manuscrit d'Oppien, avec des figures du treizième siècle ; et je sortis en regrettant de ne pouvoir donner trois mois à l'étude de cette rare collection.

La façade du dôme de l'église consacrée au patron de Vénise (Saint-Marc) est sur-

chargée d'ornemens d'un travail extraordinaire : on y voit ces quatre chevaux de bronze faits, dit-on, sur le modèle de ceux qu'on plaça sur l'arc de triomphe de Néron, vainqueur des Parthes : les portes du temple sont de bronze doré; elles furent transportées de Constantinople et servoient à Sainte-Sophie : le dôme, le portail, les voûtes, les parties latérales de Saint-Marc, sont couvertes de riches tableaux de marqueterie. Les premiers sont du onzième siècle, si l'on en croit la tradition ; les autres sont exécutés d'après le Titien, le Tintoret, Salviati, Pordenone; tout est éclatant d'or, de marbre et de couleur; les meilleures mosaïques sont de Zuccati et de Bertholomeo Bossa.

Ces masses de pierre et de marbre, surmontées de dômes, n'étonnent que par leur grandeur et par la patience de ceux qui les exécutèrent : on les admiroit dans les siècles de l'ignorance; ils servent à présent à l'histoire de l'art ; ce sont de vieux et de vastes dépôts de la sottise de nos pères. On voit ici quelques colonnes du temple de Salomon : le corps de Saint-Marc, des dents, des os,

des mâchoires de saints garnis d'or et de pierreries: la petitesse de l'homme et sa foiblesse, siègent sur tous ses monumens; il ne paroît jamais plus mince, que quand il veut paroître grand. Nous vîmes un noble Vénitien frotter long-tems sa tête sur un marbre teint du sang de Saint-Jean pour se guérir des douleurs qu'il éprouvoit. Ainsi le pape s'humilie tous les jours sous le pied de Janus dans l'église de Saint-Pierre pour extraire de ce talisman, l'influence céleste qu'il verse ensuite par ses bénédictions sur la surface de la terre.

Ne quittez pas cette église sans voir le baptistaire en bronze de Sansovini.

Après avoir examiné des sculptures modernes, mais d'un assez bon style, qui parent les bâtimens opposés à Saint-Marc, nous pénétrâmes dans le palais du doge: sur l'escalier, on apperçoit deux statues gigantesques et de marbre, de la main de Sansovini, et l'on arrive à la salle du grand conseil; elle est immense, ornée de grands tableaux: c'est l'histoire d'Alexandre III;

c'est un pape chargeant le fils de Barberousse, son prisonnier, d'aller solliciter la paix, et détourner les armes de son père, de l'Italie, qu'il ravageoit ; c'est le peuple de Constantinople offrant la couronne au doge Dandolo ; c'est la prise de Constantinople. Le Paradis de Jacques Tintoret, des tableaux de Léandre et de François Bassan, la victoire du doge Contarini sur les Génois, de la main de Paul Véronèse, achèvent de garnir et de parer cette riche et superbe pièce.

Dans la salle du scrutin on admire le Jugement dernier, du vieux Palme. Il a placé sa dame dans le ciel ; elle y paroît pure et blanche comme un lys : il se vengea d'une infidélité, dit la tradition vulgaire, en la faisant précipiter dans les enfers ; elle est plus noire, mais plus belle : ce peintre heureux étoit tranquille et froid ; le dépit ranima sa flamme et son pinceau. Les anges, la Madelaine, tout cet ouvrage est un chef-d'œuvre.

Quelle innombrable quantité de figures

dans ce large tableau de Dominique Tintoret ! quel fracas ! c'est la prise d'Isara, capitale de la Dalmatie. On ne conçoit pas que la vie d'un homme suffise à exécuter ces vaisseaux, ces galères, tant d'armes, de guerriers qu'on voit dans la première Croisade, ouvrage d'Andrea Vencentino ; on l'attribue au Tintoret. Tous ces tableaux sont encadrés dans l'or et de riches boiseries surchargées d'ornemens sans goût. L'effet de lumière de la prise de Padoue la nuit, est admirable, de la main de François Bassan.

Salle du conseil des trois inquisiteurs d'état. — On y voit un tableau précieux pour l'étude de l'art; c'est un Jésus-Christ au tombeau, par Antoine de Messine. C'est le premier Italien qui peignit à l'huile, instruit par Jean de Bruge; sa manière est sèche, son dessin peu correct, ses couleurs d'un éclat éblouissant.

La visite de Jésus-Christ à la Madelaine; Jésus-Christ portant sa croix; sont les chefs-d'œuvre de François Bassan.

On y remarque encore Jésus-Christ chez Pilate, d'Albert Durer; l'expression des têtes, le coloris, Jésus-Christ sur-tout, sont admirables.

Le fils de Dieu sur son tombeau, de Pâris Bourdon, m'arrêta long-tems. Quelle douleur chez les anges qui pleurent! le beau lointain! les belles ombres! les riches couleurs!

Le plafond, de Paul Véronèse, est d'une facilité, d'une beauté qu'on ne rencontre que chez lui; un ange précipite le Vice, le Tems élève la Vertu.

Un doge au pied de la Vierge entourée de saints; la prise de Bergame, de Marc Titien; un beau plafond de Paul Véronèse; Saint-Marc, et les vertus Théologales, se voient dans la salle *della Bossolla.*

Salle du conseil des dix. — Le faux monnoyeur, le voleur sacrilège, le sodomiste, l'incendiaire, quatre espèces de criminels soumis au tribunal des dix, sont foudroyés

par Jupiter : c'est en peinture ce que j'ai vu de plus hardi ; rien de beau comme cet ange qui plane sur le sacrilège.

Dans l'anti-collège je fus saisi, frappé d'étonnement : la manière du Tintoret n'est plus la même, sa fougue est réprimée, elle n'est plus que le feu du génie : composition dessin, couleur tout est conduit par la sagesse ; le plus beau fini achève d'établir un incroyable contraste entre les tableaux que j'ai sous les yeux, et ceux du même auteur que je vis hier à Saint-Marc.

Ariane couronnée par Vénus ; Pallas éloignant Mars pour conserver la paix et l'abondance ; les forges de Vulcain ; Mercure et les Grâces, vous prouveront cette assertion. On a risqué vingt conjectures sur ce dernier morceau ; je hasarderai mon opinion. Une des Grâces vue de face, a l'air de la réserve et de la modestie ; elle tient un lys à la main et soutient sa compagne prête à tomber ; Mercure touche celle-ci de son caducée : la troisième tourne le dos et se relève appuyée sur un dé ; l'innocence, la tentation, la

chûte, sont représentées par cette allégorie qu'on ne devine pas aisément. Mercure indique le moment favorable à l'Amour et le dé explique l'énigme : *Alea jacta est*, le sort en est jeté. Le dos tourné marque la honte et le remord. Le Tintoret a trouvé le moyen d'animer, par ces attitudes variées, le sujet insignifiant des trois Grâces, et d'offrir la beauté dans tous les points qui la font valoir. Ce genre allégorique est heureusement rare chez les bons peintres ; la divise de la peinture est, selon moi, simplicité.

Les trois actions de l'Enlèvement d'Europe, sur une même toile, ne m'empêchèrent pas d'admirer le beau lointain, l'air pur et la couleur d'un tableau de Paul Véronèse.

Il est impossible de décrire les richesses de tant d'appartemens, les salles des ambassadeurs, du vieux Pregardi, des quatre portes, des écrivains; par-tout Paul Véronèse, le vieux Palme, le Tintoret et le Bassan ont prodigué leurs soins et leur talent : on marche de merveilles en merveilles; par-tout les grandes actions des doges, des ambassa-

des, des guerres, des victoires navales, sont peintes, entourées d'or et de sculpture. J'y remarquai sur-tout la Foi, du Titien : une femme vêtue de blanc, une croix, un calice à la main, paroît au sein de la lumière; un doge, armé d'une cuirasse, couvert d'un grand manteau d'or, est à genoux et la contemple; sous les nuages qui portent la déesse, on voit au loin la mer, des vaisseaux et Vénise.

Autant mes yeux étoient charmés, mon esprit exhalté, ma mémoire en travail, au milieu de tant de chefs-d'œuvre, autant (me permettrai-je de le dire), autant mon odorat étoit cruellement blessé. Ces pavés de marqueterie de marbre, de porphyre et de toutes couleurs, sont les privés du peuple de Vénise; et j'ai vu dans la salle où les ambassadeurs sont traités par la République, par où le doge avoit passé une minute avant moi, où des sénateurs se promenoient gravement, les plus dégoûtans produits de l'infirmité humaine. L'antichambre, la chaire des juges étoient salis de ces objets. Voluptueux habitans de l'antique Italie, que vos

enfans ont dégénéré ! Par une inconcevable bisarrerie, ces femmes qui ne peuvent supporter l'odeur d'une rose, à Rome, à Naples, etc., passent sans dégoût sous leurs portiques infectés. — Laissons ces détails ; je m'excuse de les avoir donnés, mais je les ai cru nécessaires à la fidélité du tableau que je trace.

Le mal-aise que S***. éprouvoit à Vénise, l'impossibilité d'y faire un long séjour sans manquer à nos engagemens, la crainte qu'une maladie n'y retint mes deux compagnons de voyage, le défaut de passeport d'aveu de notre cour, des préjugés sur le gouvernement inquisitorial de Vénise ; ces bouches de tigres, de dragons, de lions que nous avions vues au palais, où l'on dépose les dénonciations ; le pont des soupirs, l'air farouche des sénateurs dans les places publiques ; l'air sombre, taciturne et refrogné des habitans en général ; les femmes enveloppées de mantes noires, tous les épouvantails extérieurs, imaginés pour contenir le peuple et dont on rit dans les cercles particuliers, produisirent un tel effet sur notre imagination, que

personne n'éclairoit, que nous regrettâmes la liberté des montagnes de Suisse, l'air pur de leurs sommets et la simplicité de leurs bons habitans. Nos réflexions furent si sombres à dîner, notre tête s'échauffa tellement que d'un commun accord nous criâmes partons. Nos gondoliers étoient sous nos fenêtres. Nous sommes en route pour Padoue. Deux coups de poignard que nous vîmes donner en partant, le sang qui ruisseloit, mille circonstances minutieuses, mais inquiétantes dans un moment d'exaltation, nous empêchèrent de regretter Vénise. Nous la vîmes disparoître avec une sensation de plaisir que je ne pourrois vous décrire. Cette masse énorme de bâtimens au milieu des eaux, que nous appercevions dans toute sa longueur, se dessinoit, se confondoit dans un amas de nuages obscurs, que des éclairs sillonnoient en tout sens. Les vases découvertes, de couleur d'argent rembruni, cernoient un immense bassin d'une couleur terne et noirâtre; une multitude d'oiseaux, de cormorans, de hérons, de goelans, se reposoient, planoient, se précipitoient à nos yeux sur leur proie; des pêcheurs immo-

biles sur de petits bateaux tendoient une amorce perfide au poisson; d'autres, dans l'eau jusqu'au milieu du corps, ramassoient ces milliers de coquillages que la mer deux fois par jour abandonne par sa retraite; quelques bâtimens à la voile dans le lointain; des gondoliers à nos côtés disputant de vîtesse et volant comme un trait; les îles que le soleil embellissoit encore, formoient ce sublime point de vue qui disparut pour nous en pénétrant dans le canal de la Brenta. Nous revîmes ses bords couverts de marguerites et de violettes; ses rians tapis de verdures, des saules surchargés de pampres, de raisins; des chaumières entourées de riz, de maïs, d'un ceintre d'ormeaux et de vignes, de petits bassin d'eau limpide cernés de joncs, d'arbrisseaux et de fleurs; des rideaux de vignes et de saules sur le fond pourpre et doré du ciel; de jeunes filles vendangeant sur les arbres; des troupeaux se désaltérant dans le canal; un chemin plat sur le rivage, que des carioles légères coupent, traversent en tout sens. Nous revîmes les palais Pisani, Cornaro; les carricatures du chevalier Jovanelli; ces immenses fabriques que l'orage

et la nuit nous avoient dérobés dans notre premier voyage sur ce canal délicieux. L'horison étoit sombre et nébuleux à l'Orient; le soleil se couchoit dans des nuages d'or et d'opale. Nous descendîmes vingt fois sur le rivage pour cueillir quelques fleurs ou pour errer dans de jolis bocages, occupés de douces idées, qui succédoient à des idées lugubres. Plaisirs si purs, qui nous arrivent sans travail par le seul sentiment du beau, de la nature, combien vous êtes préférables à ces jouissances factices des grandes villes;..... qu'à la réflexion..... il ne faut pourtant pas dédaigner.

L'obscurité ne nous permettoit plus de distinguer les objets; nous repassions les scènes de la journée, quand une voix forte, étendue se fit entendre, c'étoit celle de notre premier gondolier; il entonnoit un chant du Tasse, celui qui peint les craintes, les terreurs de la fugitive Herminie. Nous l'écoutâmes avec une émotion religieuse, la sensation que nous avions éprouvée dans le Hasli se renouvella pour nous; je versai des larmes délicieuses; je lui fis répéter trois

fois l'éloge de la vie champêtre fait par l'amante de Tancrède au bon vieillard qui l'écoutoit : ce chant resta dans mon oreille ; je ne lis plus les strophes du Tasse sans leur prêter ces sons heureux. Par une incroyable magie cet air, qui, séparé, paroît sans caractère, se prête à tous les sentimens : il est terrible chez Argant, voluptueux avec Armide, grave avec Godefroy, amoureux chez Herminie.

Avec quel feu notre chanteur exécuta les morceaux qu'il aimoit : son organe cessa d'obéir à son enthousiasme, mais il parloit encore du Tasse ; il le préfère à l'Arioste, il le lit, le relit aux heures de repos ; il l'étudie le jour et le chante la nuit. Grâces vous soient rendues, honnête et brave gondolier, puissent les voyageurs vous demander, vous préférer, vous payer du plaisir que vous m'avez donné, le partager avec moi. ..... Faites leur entendre Marco Nazeto, Madanimo Morelato, Antonio Mortelo, Tita Sacco et sur-tout le vieux Ancila, les plus célèbres troubadours ou rapsodes de Vénise.

Il étoit minuit quand nous arrivâmes à Padoue.

LE 16 SEPTEMBRE 1788.

NOUS visitâmes le fameux tombeau de Saint-Antoine: la Mecque, Jérusalem, Saint-Jacques en Galice, Notre-Dame de Lorette, Sainte-Anne de Bretagne, Saint-Janvier à Naples, n'offrirent jamais un plus grand nombre de pélérins que Saint-Antoine de Padoue. Cinquante-sept lampes d'argent brûlent toujours dans sa chapelle. On y lit cette inscription : *Divo Antonio confessori sacrum.* La messe qu'on dit au maître-autel, sous la protection de Dieu, de Jésus-Christ et de la Vierge, celle qui se dit dans les chapelles voisines, ont à peine un répondant; tous les vœux, toutes les offrandes se dirigent vers Saint-Antoine. On se frotte les pieds, les mains, la tête, les genoux, les reins, sur une pierre miraculée par ce grand saint. Les gestes de ce merveilleux confesseur

sont sculptés dans de grands bas-reliefs de marbre blanc, d'une assez bonne exécution. Philosophe, venez à Padoue, et malgré les travaux de Spinosa, de Bayle, d'Hobbes, de Voltaire, etc., vous verrez s'il est tems de laisser vos travaux; redoublez de force et de zèle.

Les tableaux de la sacristie sont mis sous le nom du Titien, mais ne sont pas de ce grand maître. On voit dans un de ces tableaux un âne s'agenouillant devant le saint-sacrement, malgré son maître; on lui présente de l'avoine et du foin, rien ne l'arrache à son extase.

A neuf heures du matin, nous prîmes la route du Tyrol; elle est plate, jolie, mais sans variétés.

Après un repos de quelques heures, dans un village que sa tour élevée, carrée, que ses fortifications ruinées rendent très-pittoresque, nous partîmes pour Bassano. Cette ville est agréablement située sur les rives de la Brenta. Accablés par les excessives

chaleurs que nous avions éprouvées, par l'épuisement d'esprit, que nos courses, nos études avoient occasionnées, par une privation presque totale de sommeil; nous nous décidâmes pourtant à monter au clocher, ou plutôt à la tour de Bassano, pour jeter un dernier coup d'œil sur les campagnes d'Italie. Vous avez, tourné vers l'occident, l'aspect riant de jolis monticules richement colorés, chargés d'arbres et d'arbrisseaux; ils s'élèvent insensiblement jusqu'à des monts du troisième ordre, qui se perdent dans les nuages; les sinuosités de la Brenta forment des bassins d'eau limpide au milieu de belles prairies; la ville est sous vos pieds; vous y distinguez la grande place, l'église de Saint-Jean et la masse de toits couverts de tuiles qui tranche agréablement par ses couleurs sur le vert foncé des campagnes.

Les fabriques de la cité, celles des champs sont plus grandes vers le midi; l'église de Saint-François, l'hôpital des orphelins, des tours carrées très-élevées, le jeu de vieilles fortifications: hors de la ville, le beau palais Camolino, le joli clocher de la Rosada-

vida ; sur la gauche les monts du Padouan; plus loin, un horison sans bornes, des villages, des maisonnettes sans nombre, épars dans ces délicieuses campagnes, forment un aspect enchanteur.

On voit à l'orient le couvent des frères réformés, des clochers, quelques monticules au pied de montagnes dessechées: la lune dans son plein commençoit à marquer sur un lit de nuages rouges.

Le palais Venico, le dôme, le mont de Saint-Eusèbe dominé d'une église, un arc formé par la Brenta sont les points du vue dont on jouit en se tournant au nord. Des vapeurs qui s'élevoient, formoient une presqu'île immense ; elle ne paroissoit s'attacher à la terre que par ce point de l'horison.

Que ces aspects d'une vaste étendue, que ces détails ont de charmes pour moi. A chaque instant, une scène nouvelle nait pour l'observateur ami de la nature ; ces tableaux lui plaisent d'abord ; il en est frappé dans la suite ; bientôt c'est un enchantement, c'est

un transport, c'est une ivresse. Ainsi le goût a commencé l'amour, qui se termine à la folie.

Dans l'église de San-Francisco, nous vîmes un Saint-Jean du Bassan, dans une sombre solitude; il est entouré de rochers, qu'une foible lumière éclaire, en pénétrant un dôme de feuillage; il y médite, il y contemple les mystères sacrés de la religion. Son attitude est noble et sa tête sublime. Je vis avec plaisir le respect des habitans pour les productions de ce maître; une triple serrure et des grilles de fer les préservent de toute insulte.

On conserve avec les mêmes précautions à San-Valentino, le Baptême d'une jeune et belle Vierge vêtue de blanc, pleine d'onction et de respect, et la Trinité du même Bassan; le Père Eternel tient les extrémités de la croix qui descend du ciel sur la terre; le Saint-Esprit, en forme de pigeon, voltige sur la tête du Christ; un assez joli paysage garnit le fond de ce tableau, beau de couleur, mais sans perspective.

Les Bassan ont rempli l'Italie de leurs productions. Jacques, plus célèbre que son père et ses enfans, vint s'établir à Bassano; il y vécut heureux, et mourut à quatre-vingt-deux ans.

LE 17 SEPTEMBRE 1788.

NOUS pénétrons dans les montagnes bien arides, bien décomposées, moins élevées que celles de la Suisse; dans les gorges, quelques plateaux sont cultivés, plantés de vignes. La maigreur, l'aridité du sol, la pauvreté, la paresse des habitans blessent les yeux du voyageur.

Nous vîmes quelques conducteurs de trains de bois s'abymer avec eux dans des cascades et reparoître sur la surface d'un torrent: quel travail! que de dangers!

Une procession de jeunes filles et de jeunes garçons portant des corbeilles de raisins, nous récréa quelques momens.

Tristes, abattus, fatigués, nous arrivâmes à Prémolan: on y jeûnoit pour la fête de Saint-Matthieu; nous y dînâmes. Le premier service nous offrit une friture de petits serpens; le second une omelette sur deux lignes de vert de gris; le troisième un infect morceau de fromage, du pain qu'il nous fut impossible de broyer sous la dent, de l'eau croupie et du vinaigre, furent notre ressource en ce séjour de misère, de faim et de superstition. Les chaises sur lesquelles il falloit s'asseoir étoient de bois, sans paille et sans forme; les lits d'une infecte mal-propreté. S***., K***. ne pouvoient se soutenir. Il fallut attendre trois heures des chevaux harassés, une voiture de bois sans ressorts, sans soupente, et voyager sur des cailloux, sans que le fond de notre cariolle offrit assez d'espace pour y placer les pieds, qui ballottoient en l'air habituellement ou se reposoient un moment sur des brancards en mouvement. J'ai dessiné cette voiture âgée de deux cents ans au moins, sculptée, dorée, enrichie de peintures. Deux chevaux efflanqués la traînoient avec peine; un énorme coquin la conduisoit; bas, rampant, ti-

mide, insolent, blasphémateur, athée, superstitieux, tirant son feutre et se signant à chaque madone qu'il appercevoit et jurant comme un Provençal contre ses chevaux, contre les passans, contre le ciel, contre lui-même.

C'est dans ce brillant équipage, qu'inquiets et sans passeport, craignant un accident, une maladie, sans lettres de crédit, nous quittâmes les états de Vénise. Nous traversâmes la vallée de Spitheal; elle paroît peuplée, bien cultivée, quelques châteaux pittoresques, la dominent. Nous arrivâmes à Burgo dans un état de foiblesse qui me fit craindre d'être obligé d'y séjourner. Un souper passable, un long sommeil, la fraîcheur des montagnes, nous rendirent les forces accoutumées.

J'oubliois de parler d'un château fort appartenant à l'empereur, sur les terres des Vénitiens : il ferme le passage étroit qu'on est forcé de traverser; des soldats vous arrêtent et vous obligent à leur donner vingt sols par homme.

Notre cocher donna 9 liv. 10 sols de péages dans cette matinée.

LE 18 SEPTEMBRE 1788.

NOUS partîmes de Burgo à six heures du matin ; la route offre toujours la même aridité dans les hauteurs ; des terrains cultivés sur les collines et dans les plaines, que des torrens menacent et ravagent. Nous côtoyâmes le lac de Levigo : la montagne de Pergine qui précède et domine la ville de Trente est admirablement contournée par les soins d'un ingénieur habile. Trente de son sommet se montre sous l'aspect de Rouen, vu de la montagne Sainte-Catherine, avec cette différence, Trente est ceintré par des monts élevés, rapprochés, et Rouen est presque par-tout entouré d'une plaine immense. Sur la gauche, en descendant la montagne, on voit des monts élevés, des collines couvertes de vignes et de maisonnettes ; en face une jolie vallée et Trente qui paroît assez con-

sidérable : neuf ou dix tours ou clochers la décorent, l'Adige la traverse, des fortifications l'entourent.

Dans l'église de Notre-Dame nous vîmes un tableau de Romanini ; il consacre l'ordre des séances du fameux concile de Trente, chef-d'œuvre d'astuce, de fausseté, de ruse et de mauvaise foi ; triomphe de la fourberie ecclésiastique, apostolique et romaine. Un musicien détestable nous exécuta quelques morceaux médiocres, sur un orgue célèbre, qu'on n'oublie pas de faire entendre à tous les voyageurs. Prado del Lago di Como, l'exécuta en 1534. Vencentini le décora de bas-reliefs en marbre de Carare ; ils représentent la Crêche et l'Adoration des Mages.

Nous partîmes assez tard pour Aviso : on traverse pour s'y rendre des prairies plantées de mûriers, de saules et de peupliers. Une multitude de ruisseaux les coupent en tous sens, entourent des vergers ceintrés de vignes en berceaux. La totalité des terres est cernée de hautes montagnes. Ce pays nous

eût enchanté si les souvenirs de l'Italie que nous quittions, ceux de la Suisse où nous allions rentrer, n'eussent diminué l'agrément et l'imposant des sites qui s'offroient à nos yeux. Un torrent fougueux, qui traverse Aviso, menace de ravager, de noyer ces riantes prairies, ces beaux vergers, ces champs bien cultivés; de fortes digues le retiennent dans son lit; mais les forces de l'homme et ses petits moyens, ne peuvent opposer qu'une foible barrière aux ravages des élémens.

LE 19 SEPTEMBRE 1788.

NOUS quittâmes Aviso sur les six heures: la route dans ces gorges de montagnes, sur les bords d'une rivière tantôt étendue dans la plaine, tantôt resserrée par les monts, n'offre de variété que dans les détails. Partout on voit des rocs à pic, secs, dépouillés; des plans de vignes en berceaux, du maïs, du sable, des galets, quelques châteaux, celui de Kœnisberg sur-tout. Des cha-

pelles très-élevées récréent de tems en tems la vue que l'informité fatigue.

En approchant de Bolsano, des ruines, quelques maisons assez jolies, de rochers pittoresques, dans le lointain, vus d'un pont avant d'arriver à la ville, nous dédommagèrent de l'ennui, des chaleurs, des cahots de cette journée.

LE 20 SEPTEMBRE 1788.

Le pays est plus fécond, paroît peuplé, la disposition des montagnes a de la majesté, sans atteindre pourtant à l'imposant de celles de la Savoie. Trois objets nous frappèrent dans cette matinée; un bois délicieux d'oliviers, un pont de bois couvert posé sur des rochers, et l'énorme château de Troschburg en face de Colman, appartenant au comte Walschten de Walbrok; il est placé sur des monts élevés, sépare de hautes montagnes qu'on apperçoit dans le lointain. On ne conçoit pas qu'un simple

particulier puisse employer les bâtimens, les longues fabriques, les pavillons multipliés qui le composent.

Nous nous arrêtâmes à Brixen. Le soir, après avoir traversé des déserts, côtoyé des torrens, notre cocher fut jeté de son siège par une forte secousse : il se blessa. Nous nous empressons tous à le servir. Un homme du pays qui s'étoit assis derrière la voiture, resta froid, immobile, ne se dérangea pas, vit celui qui l'avoit obligé, dans un danger pressant, sans s'agiter, sans s'émouvoir. Ce trait de caractère anti-françois nous indigna; quelques coups de badines l'eussent ranimé, l'eussent puni de sa froideur, si je n'avois fait observer à mes jeunes et sensibles compagnons de voyage, que le sang des Allemands circule avec lenteur, que leur cœur s'émeut rarement, que des meurtrissures aux épaules n'augmentoient pas la sensibilité du cœur.

Nous couchâmes à Muls : l'excellente auberge ! quelle propreté ! Nous fûmes servis par de grandes filles, blanches, colorées,

modestes, réservées, ayant la taille et le port d'une reine : ainsi nos brillans chevaliers terminoient, dans un château de fée, une journée désastreuse.

LE 21 SEPTEMBRE 1788.

NOUS déjeûnâmes à Steurzing. Les costumes, ici, n'ont plus aucun rapport avec ceux de la France et de l'Italie. Les femmes portent de grands bonnets de laine de huit à neuf pouces de haut ; une tunique à manches, serrée par une ceinture, d'où pendent une écarcelle, un chapelet et des clefs, un bout d'une longue courroie ; un court jupon descend jusqu'aux genoux ; leurs bas ou plutôt leurs tortillons de laine sont d'un aspect hideux ; j'ai mesuré des jambes ainsi couvertes, de neuf pouces de diamètre ; imaginez des pattes d'éléphant supportant des filles jolies, au teint frais, à tailles légères. Les hommes forts, grands, bien faits, sont vêtus d'un gillet serré par une ceinture de cuir

large et bouclée sur le devant ; leurs gregues sont soutenues par des bretelles : ils ont un chapeau rond, un habit, qui, s'il étoit sans manches, ressembleroit aux manteaux espagnols, sans pourtant en avoir l'ampleur ; c'est un fraque à peu près semblable à ceux de nos bergers de théâtre ; une couverture de laine épaise, assez mal ouvragée, sans manches, trouée pour y passer la tête comme la chape d'un prêtre, comme les cottes de nos hérault d'armes, sert aux deux sexes de manteaux.

Rien de bisarre comme les doubles coëffes de gaze noire à trois cornes, que portent les dames de Balsano.

Les cheveux tressés, roulés, tenus par une longue aiguille d'argent, sont communes dans le Tyrol comme en Suisse, comme dans la lisière de la Lombardie qui joint les Alpes. J'ai déja dit que les bustes des impératrices et quelques médailles offrent ce genre de coëffure.

Le Tyrol est cultivé avec intelligence,

avec activité. De Steurzing à Inspruck, les montagnes s'élèvent; elles atteignent à la hauteur des monts du second ordre en Suisse. Nous apperçûmes dans la matinée le lac Brenner, des cascades et des torrens impétueux.

A Steinach, à l'auberge du Bouquetin, où nous dînâmes, nous vîmes une espèce de tournebroche ingénieux. Il marche à l'aide d'un éventail de tole, que le feu du foyer sur lequel il est placé, que la seule dilatation de l'air fait mouvoir; il communique le mouvement aux rouages légers qui font tourner la broche. Cet instrument, d'un transport facile, seroit utile dans les camps; on peut l'établir en plein champ sans appareil et sans la moindre peine.

La route du soir nous offrit un monument assez bisarre. Il conserve le souvenir de l'infructueux et ridicule voyage que le pape fit à Vienne; il porte cette inscription:

P.

anno MDCCLXXXII.

quo Pius VI. *pont. max.*

Vienna redux
OEniponte AM *Elisabeth.*
AA.
hospitio honorifico exceptus.
Tirolim suo numine
implens
IX. *iduum maii heic iter*
fecit.

Nous vîmes au fond d'une jolie vallée les glaciers élevés du mont Bernina, d'où l'Inn prend sa source. Je ne crois pas qu'ils soient décrits. Un voyageur actif et curieux trouveroit sans doute d'amples sujets d'observation dans ce pays peu fréquenté.

Inspruck paroît une masse d'argent, au milieu d'un plein de verdure; elle éblouit au coucher du soleil; elle s'annonce par un chemin superbe, par de beaux bâtimens et par un long faubourg. Cette capitale du Tyrol contient dix à douze mille ames; le palais de la Tour-Taxis est vaste et beau; les maisons sont ornées d'arcades.

Tous les habitans du Tyrol me parurent

ulcérés contre l'empereur. Il épuise leur pays d'hommes et d'argent, enlève le fils à son père, le père à sa famille; il tourmente surtout ces hommes froids par l'inquiétude de son esprit, l'incertitude de ses plans, la variété de ses ordonnances contradictoires. Ils pourroient supporter un constant esclavage; mais ne s'habituent point à des changemens si contraires à la stagnation de leur sang, à la stabilité de leurs idées bornées, à la vie tranquille, uniforme qu'on mène dans ce pays sans ambition et sans commerce. Que pense-t-on de l'empereur ici, demandai-je à quelqu'un? le paysan le haît; les grands et le clergé l'abhorrent.

Mille graces au comte de Taxis des soins qu'il a bien voulu prendre pour nous faire avoir des voitures et nous faire partir, quoique sans passe-ports et sans lettres de recommandation. Nous eûmes trois quarts d'heure d'inquiétude; mais le Dieu qui nous conduisoit et les bontés du comte, nous en délivrèrent.

LE 22 SEPTEMBRE 1788.

NOUS prîmes la poste et suivîmes la route de Dirschenbach : on monte insensiblement sur une côte assez rapide ; une rivière coule au bas du vallon.

Les vapeurs du matin couvroient la plaine et laissoient dominer en l'air un village, un clocher, des arbres qui l'entourent ; c'est un aspect commun dans les montagnes, mais toujours d'un effet magique.

De Dirschenbach à Barwis, nous ne trouvâmes de curieux que la jolie plaine d'Obermueningen : elle est cernée de monts couverts alors d'une neige nouvelle : les sommets en sont nus ; les croupes chargées de sapins. Les champs éblouissoient des feux de la rosée, sur des tapis de glaïeuls violets, de marguerites, de fleurettes champêtres. Au milieu de jeunes sapins, de champs bien cultivés et de vertes prairies, coulent en

murmurant, de limpides ruisseaux. C'est un séjour délicieux entouré de débris immenses.

Avant d'arriver à Nazareth, nous traversâmes le bois de Lallonette : il est au sommet d'une montagne couverte d'arbres épars, formant tantôt de vastes salles, tantôt des bosquets rapprochés : ici votre œil est arrêté par un tapis de sapins, de mélèses, dont il ne peut sonder la profondeur; il perce ailleurs à travers le feuillage, et va se reposer sur des sommets glacés, qu'un fond d'azur fait ressortir et dessine au milieu des airs. Cette forêt retentissoit des sons du cor de notre postillon ; ses airs ont du rapport avec ceux de la Suisse.

Nous descendîmes dans la plaine avec une incroyable rapidité, sur les bords d'un précipice ; l'émotion physique que ce mouvement excitoit, une inquiétude que la curiosité, que la variété des objets diminuoit, un postillon qui feignoit de ne pas nous entendre, nous firent passer un quart d'heure d'agitation mêlée de peine et de plaisir ; es-

pèce d'étourdissement, d'ivresse semblable à celle de l'opium. C'est un effet connu des voyageurs.

Il n'est point de route plus âpre, plus déserte et plus sauvage que celle qui conduit de Nazareth à Lermos. Nous mîmes près de deux heures, avec d'excellens chevaux, à nous élever au sommet d'une montagne aride, d'où l'on ne voit que des sapins, des débris, des sommets perdus dans les cieux; pas un voyageur, pas un oiseau dans cette vaste sollitude; elle est sans habitans et sans culture. Nous vîmes au fond d'une vallée un vieux château flanqué de tourelles détruites, et par la guerre et par le tems; il domine au milieu d'un lac sur une colline élevée. Je n'ai point vu de couleurs plus vives, plus variées, plus belles, que celles des eaux croupies de six ou sept étangs voisins de ce lac; mais ce séjour est celui des serpens, de la fièvre et de la peste.

En approchant de Lermos, le Sonnenspitz et le Wetterstein paroissent dans toute leur grandeur et se voient de leurs bases jusqu'à

leurs sommets élevés. Ce sont les montagnes les plus bisarrement découpées, les mieux colorées que j'ai vues; la vallée de Moos, chef-d'œuvre de culture est à leurs pieds: avec quel art et quelle intelligence les eaux sont dirigées dans ces prairies couvertes de granges, pour y serrer les foins et les denrées. La ville d'Erwald, au bas du Wetterstein, est dans une situation charmante; Lermos, en face, de l'autre côté du vallon, est assis sur un tertre assez élevé. Rien n'égale le luxe de la petite église de Lermos; j'y comptai plus de trente statues dorées; elle est surchargée de peintures du plus mauvais style, qui retracent à la mémoire quelques traits de la Passion. On ne peut imaginer de faces plus hideuses, plus ridiculement chargées que celles des Juifs dans ces tableaux; quel antre, quel désert est à l'abri des mensoges et du fanatisme.

Les perdrix qu'on nous servit étoient aussi parfumées que celles de Carhaix. Nous fîmes un dîné délicieux : on nous donna des vins fort délicats, des liqueurs fraiches de la

Martinique, et d'excellent café de Moka. On doit me pardonner ces lignes d'un gourmand ; nous étions harassés, nous jeûnions depuis un carême : mes confrères les voyageurs arrêtent leurs lecteurs à tous les cabarets. Je ne les traite qu'une fois et dans un aussi long voyage.

De Lermos à Heiterwang, une partie du chemin ressemble à la sortie de Chamonix pour se rendre à Serve ; le pays devient plus sauvage, mais pas autant qu'il l'étoit ce matin. Nous vîmes des troupeaux revenir des montagnes couronnés de fleurs, sur-tout de sorbiers des oiseaux. Les hommes et les femmes du Tyrol sont d'une taille avantageuse et paroissent industrieux.

Nous passâmes la nuit en route. La Souabe n'offre pas d'abord de paysages bien rians ; ils s'embellissent et ressemblent dans quelques parties à ces tapis d'herbes d'un vert foncé, entourés de sapins dont se couvrent les vallées et les montagnes de Locle et de la Chaux-de-fond.

LE 23 SEPTEMBRE 1788.

PLUS on pénètre dans la Souabe, plus la nature s'embellit. Je vis des femmes, la houe à la main, remuer la terre avec autant de force que leurs pères ou que leurs maris; près d'elles de jolis enfans s'essayoient aux mêmes travaux: aimable et noble apprentissage! Un des tableaux qui nous frappa fut celui d'un jeune paysan attelé près de jolies femmes; ils traînoient un char assez lourd sur lequel d'aimables enfans jouoient avec des fleurs en mangeant de beaux fruits.

A la pointe du jour nous étions à Kempten, ville assez jolie de Souabe: les maisons en sont propres, assez élevées, ornées de fleurs, de festons, de colonnes et de portiques figurés au pinceau. Les clochers élevés carrés de l'Italie s'abaissent, s'arrondissent dans ce pays.

L'espèce humaine ne me parut pas avoir

ici la force, la beauté qui frappent dans le Tyrol.

Avant d'arriver à Lindau, le site n'offre que des collines près de vous et dans l'éloignement les monts de Glaris et d'Appenzel.

Les eaux du lac de Constance entourent la ville de Lindau. On y parvient par un pont long, fort mal entretenu. Cette ville est fortifiée, défendue par des tourelles; elle appartient à l'empereur. Le port est entouré d'un vaste ceintre de palissades enfoncées dans les eaux. Nous assistâmes, du rempart, au plus beau coucher du soleil; le lac étoit en feu, le ciel étinceloit d'un pourpre éblouissant qui devenoit d'opale et de saphir sur les montagnes des Grisons.

LE 24 SEPTEMBRE 1788.

DÈS quatre heures, nous étions dans le bateau public qui devoit nous transporter à Roschach, ville de Suisse, placée sur la côte sud du lac de Constance. Du milieu de ce lac, j'en examinai les côtes formées de jolies collines dans la Souabe, des hautes montagnes à l'est; le Rhin traverse une plaine ornée de bocages et s'étend majestueusement au sud-est. La plus grande longueur du lac est celle que nous avions à l'occident; il est borné dans cet air de vent par des côtes plates, que d'ici l'on apperçoit à peine.

Les eaux qui nous portent ne sont ni colorées ni pures, comme celles de Genève; le lac de Constance est trop grand, veut être une mer, en donne l'idée, ne la remplit jamais et laisse l'ame dans un vague, un vide qui gêne et qui fait mal. En approchant des

terres de Roschach, ce mal-aise s'évanouit: il est impossible de voir une côte plus riche, plus riante, plus verte; les côteaux de Saint-Gal, de l'Appenzel que nous entrevoyons, que nous allons traverser, donnent l'idée du paradis terrestre.

Roschach s'étend sur le rivage; trois objets principaux frappent en l'approchant, le vaste magasin à blé, le clocher couvert d'un chapeau de briques peintes en vert; au-dessus de la ville, le couvent des bénédictins; tous ces objets sont dominés de collines et de montagnes.

Nous nous reposâmes un moment en attendant la voiture qu'on nous préparoit, impatiens de nous rendre à Zurich et d'y remplir notre bourse, presque épuisée; il ne nous restoit que quinze louis. Nous étions quatre; nous nous plaignions en riant aux éclats du pitoyable état de notre garde-robe à laquelle nous n'avions rien ajouté depuis Lucerne, et du plaisir que nous éprouvions en retrouvant les aisances du moment, dont cependant nous nous étions passés sans peine;

quand un galant homme que nous ne soupçonnions pas de nous écouter, s'approche avec franchise et nous dit : « Je juge, mes-« sieurs, d'après votre conversation, que « vous voulez visiter les Petits Cantons pour « achever votre voyage de Suisse; il n'est « pas sage de vous rendre à Zurich, vous « seriez forcés de revenir sur vos pas. L'ar-« gent vous manque; si cette seule difficulté « vous arrête, achevez votre route, voici ma « bourse. » — Refus. — Il insiste. — Grâce, délicatesse, bonhommie, il emploie tous les moyens. — Nous cédons. — Un billet; il n'en voulut point. Nos noms; il refuse de les écouter, et partit. — C'est à M. Romer de Zurich que nous rendons grâce de sa loyauté, de sa confiance et du service si désintéressé qu'il nous rendit. Faut-il que les hommes soient si loin de cette simplicité suissesse, et qu'un bienfait excite une aussi vive reconnoissance.

Nous avons traversé pour nous rendre à Saint-Gal, les campagnes les plus riantes, les plus riches vergers : le couvent des bénédictins, l'église, le clocher qui s'y joignent

dominent sur la ville, comme un palais dans un joli village. Les maisons d'un blanc de lait sans taches et sans dégradations, les toits de briques rouges, éblouissantes; ces arêtes peintes de diverses couleurs, ces abat-vents verts, cette excessive propreté, le ruisseau limpide qui coule au milieu des rues, ces fontaines grotesques et bien entretenues, ces prairies couvertes de mousselines qui produisent un si bisarre effet sur les collines, dans la plaine, apperçues au milieu des noyers, des peupliers et des arbres fruitiers donnent à Saint-Gal, à ses environs, un aspect original, étrange, inconnu pour moi jusqu'alors, dont je n'ai point vu de copie dans la suite de mes voyages.

De gros négocians achètent les mousselines qui se fabriquent dans ces cantons, s'enrichissent, fécondent, nourrissent ce pays délicieux, que des moines souverains, catholiques romains, dominent, tyrannisent, abrutissent.

L'ours est l'animal qui préside à Saint-

Gal comme à Berne; c'est le patron de ces deux villes.

C'étoit le moment des vendanges; il nous fut impossible de trouver un seul cheval quelqu'argent qu'on put en offrir. Il fallut se résoudre à visiter à pied le joli canton d'Appenzel.

L'imagination des poëtes a répandu dans leurs écrits tout ce qu'on trouve rassemblé dans les vallons de l'Appenzel : torrens fougueux, ruisseaux limpides, bois touffus, rians, pittoresques, âpres rochers, antres sauvages, vergers riches, chargés de fruits et tapissés de verdure et de fleurs; tous les sommets sont couverts de sapins, tantôt légers, dessinés sur le ciel, tantôt d'un noir épais tranchant sur les nuages. Il faudroit redoubler d'efforts, d'esprit et de moyens pour décrire ce pays enchanteur, et je suis fatigué à la fin de ma course, et les expressions nouvelles ne s'offrent plus pour de nouveaux objets; qu'importe, achevons ma carrière, et traînons-nous ne pouvant plus courir.

On s'élève par un vallon au fond duquel coule un ruisseau limpide, jusqu'au village de Saint-George; la route est embellie par de jolies maisons, entourées de haies vives et par la vue d'un grand bois de sapins qui couronne le paysage. Le village, assis sur une pelouse fleurie, est peint en rouge, d'un aspect enchanteur, garni d'arbres touffus qui mêlent leur verdure au pourpre éblouissant des sorbiers des oiseaux. Plus loin, Saint-George disparoît; le lac de Constance s'appercevoit à travers le feuillage dans une immense profondeur.

Nous avançons; le ciel à travers des bois élevés nous paroît enrichi d'une élégante et noble broderie; tout ce qui nous entoure est coupé de ruisseaux, de sentiers tortueux, de bosquets, d'arbrisseaux. Le silence nous accompagne, il n'est interrompu que par le bruit éloigné des torrens, les chants du soir et les troupeaux bêlans, qui lentement retournent au village.

Quels ponts hardis, dangereux, pittoresques, nous venons de passer en tremblant;

la rapidité des eaux blanchies d'écume nous éblouissoit; deux arbrisseaux d'inégale grosseur, cédoient inégalement sous nos pas; point d'appui, point de garde-fou.

Malgré l'enchantement des lieux, de ces aspects variés, sublimes, la fatigue nous accabloit; nous avions quitté la route fréquentée, notre guide nous égara; nous attaquions les montagnes par leur côté le plus à pic, le plus difficile à gravir: enfin, harassés, hors d'haleine, nous arrivâmes au sommet du mont nommé Popenruthi.

Nous nous assîmes quelque tems; l'air pur et le repos nous rendirent nos forces et l'heureuse faculté de jouir du spectacle que nous avions sous les yeux.

J'élague, en copiant mes notes, des répétitions sans nombre, des descriptions étendues, des exclamations d'enfant, des expressions outrées, que produisoit l'impossibilité de rendre l'émotion que j'éprouvois. Voulez-vous avoir une idée de tout le pays d'Appenzel, imaginez dans un vaste horison fer-

mé par des monts dépouillés, pointus, hérissés, une vingtaine de collines à différentes profondeurs, d'élévation et de formes diverses, revêtues de grands tapis verts; sur ces tapis placés des maisons isolées, des bourgs et des clochers que des bois de sapins entourent. D'ici j'ai sous les yeux à six cents pieds de profondeur, le beau village de Tuffen; il est entre deux jolis bois qui montent en amphithéâtre et portent l'œil sur les monts d'Alpstein si bisarrement découpés sur un ciel noir et menaçant : c'est un des contrastes les mieux prononcés que je connoisse. Voyez ces bocages rians, ces prairies ravissantes, asyles du repos, de la paix, de l'égalité, et les rochers perdus dans les nuages que la foudre du ciel semble avoir fracassés: douce mélancolie, étonnement, terreur vous frappent tour à tour; vous êtes dans un autre monde.

Des hommes, des enfans, des femmes se rassembloient autour du nous; nos plumes, nos crayons inquiétoient ces bonnes gens: une humeur sombre se manifestoit sur leur front; notre guide les tranquillisa. Nous vou-

lûmes savoir quelles étoient leurs idées en nous voyant. Dès qu'on approfondit chez l'homme, la surface d'esprit, de simplicité, de bonhommie disparoît, et quelque vice se découvre à la ville, comme au village.

Ces paysans étoient jaloux de notre oisiveté, de nos plaisirs en voyageant, de la fortune qu'ils nous supposoient, et regardoient leurs vêtemens, leurs houes, les instrumens de labourage avec dédain, avec un air d'humeur. Je fus blessé du sentiment d'aigreur que nous vîmes chez eux en les quittant : non, j'en suis convaincu, il n'est de bonheur, de bon sens, de vertus que chez les hommes policés par l'éducation, éclairés par la saine raison ; l'homme abandonné à la nature, fut-ce dans le paradis terrestre, seroit le plus cruel, le plus stupide, le plus abominable de tous les animaux.

Nous traversons Tuffen, délicieux village : les maisons en sont grandes, faites de planches de sapin ; couvertes d'essentes taillées en ardoises, peintes de couleurs variées ; chacune d'elle a son petit jardin, entouré de

jolies palissades; la plus exacte propreté, l'abondance des meubles nécessaires règnent dans les appartemens. Les rues sont couvertes d'enfans, qui, le sabre à la main, le fusil sur l'épaule, s'exercent aux travaux de Mars; expérances de la patrie! colonnes de la liberté!

La nuit s'approchoit. Bientôt, malgré les renseignemens qu'avoit pris notre guide, nous nous égarâmes une seconde fois. Il fallut gravir des montagnes, traverser des ravines, éviter des torrens, toujours marcher; quelle fatigue! nos pieds se posoient au hasard sur des pierres qui nous entraînoient dans leur chûte. Je vis l'instant où, dans une obscurité profonde, nous sautions dans l'eau calme, dans le remoux d'un torrent couvert d'arbres, que nous prenions pour un chemin. Nous n'étions consolés dans les instans de repos forcé, que par les jeux de la lumière, que le ciel couvert de nuages répandoit en s'ouvrant sur ce vaste horison; pas un être pour nous guider: humeur, impatience, le courage nous abandonne; enfin, nous arrivons près d'une chaumière,

tout y dormoit; effroi chez ceux qui l'habitent; on nous menace; à force de prières et de promesses, nous obtînmes qu'on nous ouvrit; un enfant consent à nous guider; il étoit minuit quand nous entrâmes dans Appenzel.

Je croyois y trouver tout le monde endormi, je me trompois; Appenzel a ses petits maîtres, espèce de bandits qui troublent le calme des nuits et le sommeil des gens laborieux.

L'hôte nous reçut assez bien, nous fit faire un repas frugal; cent hommes, une pipe à la bouche, assistoient à notre soupé: curiosité, rire niais, étonnement stupide, indiscrétion, régnoient sur ces sauvages; que de peine pour s'en débarrasser! nous n'avions ni verroteries, ni joujoux pour les éconduire, comme à la baie de Nootka, à la Nouvelle-Zélande, ou dans les îles Curriles. Quel fut notre étonnement! un de ces hommes se détache, nous parle françois, latin, philosophie, gouvernement, raison, et nous donne dans un moment tous les

renseignemens que nous voulions nous procurer.

Le canton d'Appenzel est entièrement démocratique ; les religions protestante et romaine y règnent sans querelle et sans division.

Le landaman élu par eux doit suivre exactement le sentier de la justice et de l'égalité. Un d'eux, il y a quelques années, voulut s'approprier quelques communaux ; on s'assemble un dimanche, on discute sa cause ; on va le prendre, il est pendu.

Les anciennes loix de la Suisse condamnoient au supplice du feu tout usurpateur du pouvoir ; pour l'éviter, Orgentorix se donna la mort ; César nous rapporte ce fait.

Le landaman préside au conseil des cent, auquel sa puissance est subordonnée.

Il me paroît que le peuple d'Appenzel n'a pas conservé, comme les habitans du Hasli, ses histoires du tems passé.

Les mousselines, le lin, le beurre et les légumes qu'ils portent à Saint-Gal, sont les objets de leur commerce.

Dans les environs, on doit rompre demain, un homme qui, pour détruire l'enfant qu'il avoit fait à une fille, essaya de l'empoisonner, et finit par écraser la mère et l'enfant sous ses pieds.

Dans ces pays, que des enfans se sont complus à nous décrire, comme les poëtes nous ont dépeint les fables du tems de Saturne, les vices, les passions, l'intrigue, les bassesses existent comme à Rome, à Londres, à Paris. L'ignorance, le climat, la pauvreté, ne sont pas la vertu, mais la raison simple, des loix justes, et des punitions proportionnées à la foiblesse de l'homme. Législateurs, respectez la vie des coupables, et ne souillez pas vos décrets, de la barbarie qu'ils veulent réprimer. Frappez avec une verge fragile, et n'accoutumez pas des tigres à l'odeur, à la vue du sang.

La salle où nous avons mangé est longue,

a six pieds de haut, treize petites fenêtres et deux rangées de tables couvertes d'un cuir peint. Le plafond est de sapin, sur lequel on a figuré des losanges et des carrés en forme de marqueterie; un vaste poële de fayance, des bancs, des chaises de bois, quelques vases de terre cuite sur la porte, sont les meubles et les ornemens de cette salle. Ces détails sont minutieux sans doute, mais ils donnent une description locale et précise des objets que l'on apperçoit, et servent à les différencier. Les voyageurs, en général, ont peu de localité, de précision dans leurs écrits. Dans une auberge d'Appenzel, je m'endormis sur un lit de soie jaune, entouré de rideaux de gaze : le luxe s'est glissé partout.

LE 25 SEPTEMBRE 1788.

NOUS retournâmes à Saint-Gal par un autre chemin. On nous avoit trouvé d'excellens chevaux. Que de barrières il fallut ouvrir! chaque possesseur entoure ses champs

d'une haie. Quelle variété de paysages ! Le vert de l'Appenzel est beau comme celui de l'Angleterre;ses pâturages donnent du beurre aussi délicat que celui de la Bretagne. Nous côtoyâmes fort long-tems un torrent qui s'est fait un lit dans les couches d'un dur rocher dont les rives à pic sont garnies de sapins. Sans pensée, sans réflexion, sans aucun commerce d'idées, nous fûmes heureux dans ce voyage par les trésors que la nature nous étaloit à chaque pas avec profusion, avec une incroyable variété. Les paysages de l'Appenzel sont les plus riches de la Suisse. Ce pays est impraticable en hiver; toute communication y cesse, comme dans la Norwège et dans la Laponie.

Le nouveau guide qui nous conduit est un des plus curieux individus que j'aie observé de la vie : il est grand, bien fait, robuste, patient, infatigable ; la simplicité, la candeur règnent dans sa figure, sans rides, sans plis, sans caractère ; il sourit dès qu'on le regarde, obéit à tous vos mouvemens, comme le chien qui vous suit à la chasse ; notre interprête, à ma prière, le

fit parler quelques momens. Il aimoit peu les questions; ses réponses étoient laconiques. Il est depuis trois ans valet de l'auberge où nous le prîmes: sans femme, parce qu'il n'est pas riche, son ambition se borneroit à posséder la valeur de 5000 livres en terre et cinq vaches; alors il auroit des enfans. Il aime beaucoup mieux le cheval de son maître, que sa femme; parce que le cheval qu'on loue lui rapporte quelques deniers, et que sa maîtresse ne lui rend rien. Arrivés à Saint-Gal, nous le fîmes asseoir à nos côtés : je n'ai rien vu d'avide, de gourmand comme ce malheureux; nous lui donnâmes un poulet, des pigeons, un gigot, qu'il mangea sans les dépécer, comme un morceau de pain; le vin lui paroissoit délicieux. Il fut tellement enchanté de son dîné, qu'il nous fit dire avec mystère, que si nous voulions le nourrir et l'emmener, il laisseroit-là son pays, son maître, sa maîtresse et même son cheval. L'hôte et ses gens rioient avec mépris de ses transports, de sa simplicité. Sans la réserve que nous maintînmes, on l'eût insulté, frappé, baffoué, comme un vil animal. L'homme de Saint-Gal, soumis au

joug des bénédictins, comme l'habitant du Paraguai l'étoit jadis à celui des jésuites, méprise l'habitant peu policé, mais fier, de l'Appenzel, qui croit qu'avec ses poings, sans armes, il vaincroit les Impériaux. Le monde n'est qu'une échelle de gens qui se méprisent sans indulgence. Nous vîmes des larmes couler le long des joues du bon sauvage d'Appenzel, quand nous lui fîmes nos adieux : il nous suivit long-tems des yeux. Nous avons peut-être pour toujours altéré le bonheur, excité l'ambition de cet infortuné, qui, prenant chaque jour son repas frugal, regrettera les mêts délicieux pour lui, qu'il ignoroit avant notre arrivée.

Nous dirigeâmes notre route vers Constance, au milieu de rians vergers; ceux qui les possédoient, généreux au milieu des richesses, nous présentoient des fruits sans en vouloir accepter la valeur. Voyager à l'ombre sur les rives d'un lac, qui paroît, qui se cache et reparoît encore, par un air pur, sous un beau ciel, au chant des vendangeurs, dans un état vigoureux de santé, est une des plus heureuses positions de la vie.

Le corps a toute sa puissance, l'esprit toute son énergie, l'imagination vous offre tous ses rêves : à des calculs sur l'univers, sur les systêmes qui l'expliquent, succèdent insensiblement les souvenirs de notre enfance, des contes, des chansons, un trait sentimental ; le cœur se serre ou se dilate ; maîtresse, ami, tout ce qui vous est cher est là pour augmenter ou vos plaisirs, ou vos regrets. J'éprouvai rarement avec plus d'énergie le sentiment d'une heureuse existence.

Nous couchâmes à Rumishorn.

LE 26 SEPTEMBRE 1788.

CONSTANCE, où nous arrivâmes le lendemain, par un chemin uni comme un jardin, sur des rives fleuries au milieu de prairies, de vignobles et de vergers, n'offre rien de fort curieux. Le *Cicéroné* du lieu nous vanta pourtant l'arsenal, où nous nous rendîmes.

On y voit huit canons de six livres de balle; trente fragmens de cuirasses ; cent morceaux de casques ; deux cents piques, dont quelques-unes sont ferrées ; la moitié d'un affut, un lambeau de drapeau turc, douze poires à poudre, dix culottes de matelots, les restes d'un tapis sur lequel siégea le pape Martin V après son élection, son fauteuil à bras, celui d'un empereur, vingt boulets de pierre, dix marmites, six cuillères à pot, une demi-douzaine de cordes, et cinq ou six cents fusils rouillés qui démontrent par leur état que depuis deux cents ans on n'en a fait aucun usage. Puissent tomber ainsi, faute d'emploi, tous les arsenaux de ce monde.

A peu de distance de l'arsenal, on nous fit remarquer l'ancien palais où se tint le fameux concile de Constance. C'est à présent un infect dépôt de fromage. La salle du concile est une grange immense : on nous fit voir le guichet par où l'on donnoit à manger aux cardinaux, avec bien plus d'orgueil, d'appareil et de vanité qu'on en met à montrer le Muséum romain ou celui de Florence. C'est dans ce lieu que furent condam-

nés Jean Hus et Jérôme de Prague; ils furent brûlés, malgré la foi des traités, malgré le sauf-conduit de l'empereur, malgré l'humanité, la générosité et toutes les vertus des prêtres, le premier en 1415, et le second en 1416. Cette assemblée d'astuce, de fausseté, d'atrocité, fut le théâtre de toutes les ruses diaboliques que treize cents ans de catholicisme avoient introduites dans le monde. Les querelles religieuses se détruisent, les niaiseries des hérétiques, des conformistes, des non-conformistes, des calvinistes, jansénistes, etc., s'évanouissent comme un mauvais songe; mais les écrits des Claude, des Arnaud, des Fra-Paolo, des Pascal, seront immortels: un des grands crimes de la religion est d'avoir porté les travaux de tant d'hommes de génie, sur l'examen des absurdités qu'elle enfante.

La douane, le port, nous prirent peu de tems; les détails arrêtent dans les villes de l'Italie; en Suisse, on doit examiner les masses et les sublimes points de vue que la nature y dispose avec appareil, avec profusion, qu'elle embellit de toutes ses ri-

chesses, qu'elle orne de toutes ses grâces.

Sur la tour de la cathédrale, à l'est, vous avez la plus grande étendue du lac, un fond vaporeux éloigné, et les monts glacés du Tyrol, des Grisons, de l'Appenzel et de Glaris; à gauche l'île de Minao; et près de vous, à droite, les jolis côteaux de Constance; quelques langues de terre boisées légérement, s'avancent dans les eaux et en coupent la triste uniformité. Je l'ai déja dit, je le répète, le plus grand lac de la Suisse est celui dont la vue m'a paru le moins pittoresque.

La Souabe le borne au nord, la Suisse au sud; la vue du nord est la plus agréable, la ville, le lac de Bodenzée, l'île de Reichenaw, de grandes prairies la décorent; on voit les terres du duché de Wirtemberg, et sur un piton élevé le fort de Hohenwiel: c'est-là, que depuis neuf années languit le malheureux baron de Knobelsdorff, officier russe, d'un grand mérite, pour avoir voulu séduire des grenadiers de la garde du prince. Il est condamné pour la vie; le désespoir a

vaincu son courage, il frémit à l'aspect du soleil et des vastes campagnes, qu'il apperçoit dans le lointain. Faut-il qu'un ami des arts, poli par les cercles de Paris et de la cour, affichant la philosophie, les grâces, soit implacable, comme un tyran? Unissez-vous, généreux amis du prince; effacez la tache qui le déshonore; délivrez cet infortuné. Le roi de Prusse, par ses prières, obtint la grace du fameux poëte Schubart, que le même prince avoit fait enfermer dans le fort de Hohenasperg pour quelques épigrammes qu'il avoit insérées contre lui dans sa gazette patriotique. Espérez le même succès.

Tout le monde a parlé des cinq cents Genevois retirés à Constance : ces amis de l'égalité s'exilèrent au moment où Genève avilie appeloit dans ses murs des forces étrangères, perdoit sa liberté, et laissoit triompher le plat orgueil de quelques citoyens, de la modération, de la sagesse et de la générosité du peuple.

Constance et son diocèse furent de tout

tems la proie des ecclésiastiques : Boterus, dans ses relations, prétend qu'on y comptoit dix-sept mille prêtres, sous l'empire de Sigismond. L'évêque, tout puissant jadis, n'a plus qu'une ombre de crédit et de considération; il réside à Mersbourg, au nord du lac.

Nous logeâmes chez Ferdinand Mayer, à l'hôtel de l'Aigle. Je n'ai point vu de meilleure figure, d'homme plus obligeant, plus honnête, que ce M. Mayer. Montagne logea dans cette auberge en revenant de l'Italie.

En voyageant le soir sur les bords du lac inférieur, je me confirmai dans l'opinion que j'en avois prise sur la tour : rien d'aimable comme ses rives; les arbres étayés, sont surchargés de fruits; le Rhin majestueux sépare des prairies couvertes de troupeaux; c'est le pays de l'abondance. Nous descendîmes au pont du Rhin, à Stein, où nous fûmes reçus par la plus gaie, la plus proverbiale et la meilleure des hôtesses, au Soleil.

LE 27 SEPTEMBRE 1788.

NOUS arrivâmes à Schaffhouse à dix heures et demie. Le Rhin coule aux pieds de la ville, ses rivages sont majestueux, son cours rapide, ses eaux d'un bleu transparent. Le pont qui le traverse étonne par sa hardiesse et la difficulté de son exécution. La ville est inégale, les édifices, les fontaines sont d'une construction bisarre. On y fait un grand commerce : la religion protestante est la seule qu'on y professe.

La fameuse chûte du Rhin est à quelque distance de la ville; on s'y rend à pied. J'engageai notre guide à nous y faire arriver par des chemins détournés, pour jouir en face de son effet total : il étonne, il émeut, il ébranle; c'est le bruit grave et retentissant du tonnerre. Des rochers dépouillés presque vaincus, presque détruits, résistent au milieu du fleuve; il s'élève, il écume, il cède

en se précipitant. Ne nous vantez plus les cascades de la Suisse; le saut du Niagara peut seul jouter avec la chûte du Rhin. La terre tremble autour de nous, la commotion de l'air m'ébranle, mon œil est ébloui par l'éclat du soleil que l'onde agitée répercute; un nuage d'écume et de vapeurs roule en tourbillons dans les airs; le bruit, une espèce d'étourdissement que je ne peux vaincre, m'arrachent à moi-même..... Je ne peux peindre ce que je vois, ce que je sens; c'est une émotion matérielle, indépendante de la pensée..... Mon ame est le jouet de ce qui l'entoure.... Pauvre machine! frêle instrument! l'air agité te décompose, et tu prétends.....

Je reviens à moi, tous ce qui m'entoure me charme; que ce moulin, que ces vignobles, que ce lac écumant que je vois à mes pieds, que ces maisons, que ce clocher entouré de noyers, de feuillages, assis sur ce rocher blanchâtre, dépouillé; que ces détails sont variés; le fleuve fuit au milieu de collines que le plus beau vert embellit; il va couler dans des plaines fécondes de l'Alle-

magne, humecter d'immenses prairies, donner par-tout l'abondance et la vie, et se perdre enfin dans les mers.

Je relis ces détails que je viens de transcrire; ils me semblent exagérés; je les conserve cependant; je les écrivis sur les lieux. Ce mélange de pensées et de sensations ne doit étonner personne, l'habitude rend familier ce double mouvement.

Quand aux émotions qui paroissent forcées, j'ai déja dit, je le répète, après quelques mois de voyage, l'esprit s'exalte, il s'élève jusqu'à l'ivresse; l'homme froid ne doit pas juger un voyageur. Le naturaliste s'extasie en décrivant l'aîle d'un papillon; Buffon prend un style sublime en parlant du moins noble des animaux; voyez l'ami du jardinage, avec quel amour il soigne ses fleurs et ses fruits; la marche imposante des astres enthousiasme Herschel dans la forêt de Windsor; un arbre bisarrement feuillé, un mur varié de couleurs, un rocher suspendu, que le lierre tapisse, fixent un jour entier le peintre qui les étudie; à l'aspect

d'un joli bocage, théâtre de ses premières amours, la jeune beauté fond en larmes ; dans cet antre profond, la pensée se concentre, redouble de force et d'audace ; et vous ne voulez pas que, pressé par tant de merveilles, ébranlé par tous les genres de sensations, d'études, de plaisirs, le voyageur décrive des impressions qui paroissent exagérées ! Croyez-en mon expérience, quelques soient ses talens, son éloquence et son génie, que ce qu'il dit est loin de ce qu'il a senti. En vain l'accuseroit-on au milieu des chefs-d'œuvre des arts, du tems, de la nature ; il marche avec ses passions, ses amours et sa mémoire ; tout est force chez lui, tous ses moyens décuplent de puissance ; l'exercice donne à ses sens une sensibilité qu'ils n'avoient pas dans le repos : ainsi le bois s'enflamme par le frottement, ainsi l'imagination s'exalte dans le délire. Gens froids, sages calculateurs, qui craignez les illusions, évitez cette façon d'exister qui vous blesse ; mais, si vous êtes raisonnables, gardez-vous de la condamner, elle fait momentanement les délices du voyageur ; elle est pour la suite de sa vie une source de jouissances,

de plaisirs et de comparaisons. Tous les spectacles dont j'ai joui dans mes voyages restent gravés dans ma mémoire d'une manière ineffaçable; il n'est point de pensée, de rêverie, d'émotion qui ne me rappelle Vallombreuse ou les Camaldules, les rives de l'Arno, Cumes, Pouzzole, Rome ou Florence, Londres, la Saône, le Mont-Blanc, la Meuse ou Chamonix, ou l'Amérique, ou la Hollande. Je vois en parcourant l'histoire, le théâtre des grands événemens; j'ai sous les yeux le lac de Trasimène, Cannes, Pavie, Milan et Fontenoy; les peuples avec leurs caractères et leurs costumes; les villes, avec leurs singularités, passent tour à tour sous mes yeux. Je suis heureux en supposant que vous avez du plaisir à me suivre, et dans ces momens de foiblesse où l'ame manque de ressort, je la ranime par mes souvenirs. Quand un peu d'illusion se joindroit à mes apperçus, à mes descriptions, pourroit-on me blamer? Pardonnez-moi, comme au poëte, d'avoir embelli mes tableaux, d'avoir rapproché les objets, opposé les contrastes, d'avoir enfin voulu vous plaire et vous amuser un moment sans jamais cesser d'être vrai

dans le récit de mes impressions, dans la position des masses et des localités, que j'ai fidellement décrites.

En prenant la route de Bâle, Schaffhouse s'offre sous un très-bel aspect du haut de la montagne qu'on gravit en quittant cette ville, au point où les chemins de Zurich et de Bâle se croisent. La vue s'étend sur un vaste horison terminé par des monts de glace. Le Rhin ne se voit plus ; mais sa chûte se fait entendre et des vapeurs marquent son lit. Le reste de la route jusqu'à Lauchingen, où nous couchâmes, est peu pittoresque ; elle est quelquefois agréable, les montagnes qu'on apperçoit ne paroissent pas élevées.

LE 28 SEPTEMBRE 1788.

On traverse Thiengen, Waldshut, Dogeren, Hanenstein, avant d'arriver à Lauffenbourg, où nous dînâmes. Le costume des

paysans se francise ; on voit cependant beaucoup d'hommes en bas de toile ; le quartier de leurs souliers en recouvre entièrement les boucles ; ils sont vêtus de larges culottes, semblables à celles des paysans de la Bretagne ; d'un gilet, d'un habit, ou plutôt d'une grande veste ; ils portent une longue barbe, des moustaches, un feutre à quatre cornes. Les femmes de Lauffenbourg, je parle des paysannes, ont un jupon qui tombe jusqu'aux genoux, un tablier, un gilet à manches qui descend jusqu'aux reins, une espèce de bonnet ou de toque qui cache entièrement leurs cheveux.

Nous assistâmes au dîné des gens de l'auberge : ils ne le commencent qu'après une courte prière ; on leur servit une ample soupe, de la viande hachée avec des raves, un plat de lait caillé ; leur pain n'est pas mauvais. Ils terminèrent leur repas grave et silencieux, par des actions de grace à l'Eternel.

A Rheinfelden, nous nous promenâmes jusqu'au coucher du soleil ; nous contemplâmes long-tems les jeux, les remoux du fleuve

pressé par ses rives, au milieu des bouillons et des moutons qu'il forme; de vastes tapis d'eau paroissent immobiles, c'est un effet particulier, qui peut-être a fait nommer la ville *Rheinfelden* (plaine du Rhin).

En face de l'auberge (au Vaisseau) l'on voit d'assez vastes ruines; le château qui coupe le pont fut démantelé par les François.

LE 29 SEPTEMBRE 1788.

NOUS visitâmes les ruines de Basel-Augst qu'on croit être *Augusta Rauracorum :* Plancus y conduisit une colonie romaine, ainsi qu'à Lyon. Un monument qu'on voit à Gaëte le prouve. J'achetai quelques fétiches, quelques médailles sur ces ruines. Nous y vîmes des fragmens de colonnes employés dans la maison d'un particulier. Les remparts de briques recouverts d'arbres et d'arbrisseaux, les débris des Sept-Tours, l'emplacement d'un temple bien marqué, des fragmens de colonnes et d'autels de marbre,

des souterains qu'on dit avoir cinq lieues de profondeur et passer sous le Rhin, sont les seuls objets qu'on y voie. Un conseiller, que nous visitâmes, et qui depuis long-tems réside sur les lieux, nous assura qu'on n'y trouve rien de très-précieux; les antiquaires sans doute sont dégoûtés par les procédés des habitans. Un abbé fit fouiller à ses frais: on reçut son argent, mais on garda tout ce qu'il avoit découvert. Des paysans m'ont assuré que par-tout, à trois lieues à la ronde, on ne pouvoit creuser la terre sans trouver des débris d'antiques bâtimens.

La ville moderne est un bourg : on y voit une assez belle papeterie.

Rien de remarquable de Lauffenbourg à Bâle, où nous arrivâmes à midi et demi. Après un dîné léger, nous partîmes pour Arlesheim. Un des propriétaires de ce séjour bisarre eut la complaisance de nous en faire parcourir les singularités. La solitude d'Arlesheim, si connue des voyageurs, consacrée par la peinture et le burin, n'imite ni les jardins françois, ni les jardins anglois;

c'est un amas original d'objets trop rapprochés, placés sur les différens angles d'un rocher bisarrement découpé par le tems, par le travail du jardinier qui dessinèrent ses formes. On a tiré parti des eaux, qu'on y conduisit avec peine, et des différens points de vue que sept montagnes du Jura, le lac de Tempé, que de jolies collines, que les plaines de l'Alsace, la ville de Bâle, les eaux et les détours du Rhin, présentent des différens plateaux, des asiles, où l'on se repose dans une promenade de deux heures.

Le mausolée de Gessner nous arrêta quelques momens; sa flûte, ses pinceaux, sa palette en sont les simples ornemens; une urne le surmonte; le nom de ce poëte aimable est au bas de ce monument.

L'hermitage est charmant; son petit jardin cultivé contraste avec l'aridité du site au milieu duquel il est placé; l'eau pure, qui tombe de roc en roc, forme aux pieds de l'hermite un bassin limpide; elle s'écoule par une ouverture naturelle et se perd dans un gros tronc d'arbre; l'air et le voyageur

sont rafraichis par ses vapeurs et réjouis par son murmure.

La maisonnette en forme de bucher qui domine le lac de Tempé, les arbres touffus qui descendent jusqu'au rivage, les gorges, les prairies, les sentiers, les bosquets, ce ceintre de sommets qui bornent l'horison, m'enchantèrent : que ce lieu seroit propre à la méditation, à l'étude ! que son aspect est sauvage et mélancolique !

On arrive par des sentiers tortueux au petit temple du Destin, d'où l'on apperçoit le château de Landscroon et le champ de bataille où six mille Suisses défirent dix-huit mille Autrichiens, en 1490 : on le nomme Dornach.

On lit sur la grotte du Destin :

Caliginosa nocte premit Deus.

Une rotonde bordée d'arbres, d'où les différens plans d'Arlesheim se développent avec facilité ; des rochers réunis formant les grot-

tes d'Apollon, laissent appercevoir par leurs séparations des points de vue très-variés; l'antre de Diogène, une multitude d'objets trop rapprochés peut-être pour que l'art qui les disposa échappe à la critique qui le condamne, bordent des sentiers tortueux, des esplanades, des collines factices. Tous ces travaux donnent l'idée de ces bisarreries chinoises, de ces rochers à jour qu'on voit dans leurs tableaux, que les Anglois imitent dans leurs grottes. C'est le désordre des arabesques, des ornemens de l'architecture gothique; il plait par sa singularité; les anciens même l'employèrent à l'époque de la dégradation des arts. Lisez Vitruve, et voyez pour vous en convaincre presque tous les tableaux de Portici, de Pompeia, d'Herculanum.

Je n'oublirai pas le temple de la Mort et de la Résurrection : une grotte sombre y conduit; une urne, des instrumens funèbres le décorent. Par un passage très-étroit on arrive au pied d'un rocher sur lequel une femme, les bras tendus vers le ciel, reçoit un faisceau de lumière qui la ranime; au-des-

sus de la statue un serpent traverse un clepsydre, emblême de l'éternité triomphante du tems. Loutherbourg est le décorateur de ce singulier monument.

Plus loin on trouve une prairie où tous les jeux sont réunis. Les paysans du voisinage viennent s'y reposer, y charmer leurs loisirs ; un joli chalet la termine.

Stuntz, peintre de paysages, a fixé son séjour dans la forêt voisine : on y parvient par un sentier, sur les bords d'un ruisseau limpide. On peut se procurer chez lui des vues de cette solitude et de l'île de Saint-Pierre sur le lac de Bienne.

Cet amas de charbon qui couvre une petite chambre, dont la sombre vue s'étend sur le lac et sur le chalet, n'est que bisarre. Le pont, le moulin, les ruines du château de Reichenstein, d'où l'on voit Bâle, le Rhin, ses environs, terminent votre longue promenade dans Arlesheim. Je ne vous parle pas du zèle et de l'honnêteté du maître qui nous conduisit : mille sentences en

grec, hébreux, latin, chinois, arabe, traduites en françois, nous peignoient son caractère aimable et sa douce philosophie.

Une inscription gravée dans le roc fait connoître les deux auteurs de ces jardins.

Hospes amice,
hasce delicias
naturae debes,
debes industriae
Balbinae ab Andlau,
Henrici a Ligertz
MDCCLXXXV.
1785.

LE 30 SEPTEMBRE 1788.

LA ville de Bâle est grande et dépeuplée; la jalousie des bourgeois en écarte les étrangers, qui la repeupleroient; on y compte dix ou douze mille ames.

Nous vîmes dans la cathédrale le tombeau

de Samuel Merian, de Huber, et l'épitaphe d'Erasme, mort septuagenaire, en 1536.

La vue, du sommet du clocher, s'étend sur la France, l'empire, le marquisat de Baden-Dourlach, l'évêché de Porentrui. Une redoute françoise au bord du Rhin, menace de ses canons la ville de Bâle qu'elle peut atteindre : on voit d'ici le fort d'Huningue. Le pays paroît riche et fécond ; des montagnes lointaines entourent le canton de Bâle. Au nord, rien ne borne la vue qui s'étend sur une plaine immense.

La fameuse Danse des morts, ou n'est pas d'Holbein, ou fut si souvent retouchée qu'il est impossible de reconnoître le pinceau de ce maître habile. Toutes les professions cèdent à la Mort, marchent vers son palais, où des squelettes les reçoivent au son des tambourins et des hautbois ; les mêmes sujets sont plus bisarres et mieux traités sur le pont de Lucerne ; j'en ai décrit quelques morceaux.

Nous vîmes chez M. Von Mecheln, gra-

veur habile, un joli cabinet de tableaux précieux : le Thomas Morus, l'Erasme d'Holbein sont admirables ; quelle vérité ! quelle délicatesse ! quelle finesse de pinceau !

Un coucher du Soleil, de Henri Roos, fait en 1671, est du plus agréable effet.

La famille de Merian, peinte par Merian le fils.

Un clair de Lune, précieux, de Weirotter.

Un couronnement de la Vierge, sur bois, d'Israël Van Mecheln, ou d'Israël de Malines, peint en 1454 ; beau de couleur, plein de vérité, mais d'une exécution sèche et manièrée. Un connoisseur anglois le prit pour une copie du bouclier d'Achile, trompé par la bordure peinte qui l'environne, etc., etc.

M. Van Mecheln a fait graver à Bâle l'œuvre d'Holbein, d'après les dessins que possèdent le prince Galitzin et la bibliothèque de Bâle.

L'hôtel de ville est rouge, orné de peintures grossières. La statue de Munatius Plancus, prétendu fondateur de Bâle, est dans la cour de cet hôtel; sur l'escalier, on voit un messager qui, dans un jour, dit-on, fut à Strasbourg, revint à Bâle, rendit ses lettres et tomba mort.

Je vous fais grace des longs détails donnés par tous les voyageurs sur l'horloge et sur la langue mobile du pont de Bâle.

Nous traversâmes le soir un angle de la forêt Noire, et nous couchâmes à Stein; nous n'eûmes pour matière à nos observations dans ce lieu désert et sauvage, qu'un beau pont sur le Rhin, une abbaye, de gros rochers, la fougue du fleuve et les yeux noirs d'une jolie servante.

LE 1er. OCTOBRE 1788.

LES terres de l'empire et du canton de Berne, que nous coupâmes dans la matinée, nous parurent assez fécondes. Nous revîmes l'Aar et la Reusse; nous visitâmes Baden-Baden : les François, les Anglois, les étrangers, en général, fréquentent peu ces bains chauds et sulphureux; mais les Suisses les font valoir : ils sont placés au fond de gorges de montagnes; le site est champêtre et sauvage, égayé cependant par de rians vignobles. Baden avoit jadis un château fort; on en voit encore les ruines.

Ce n'est qu'après cette ville que l'on retrouve le verd, les prairies, les jolis sites de la Suisse. Près de Zurich on apperçoit les beaux glaciers du canton de Glaris. Zurich est fortifié, entouré de fossés d'eau vive; on y pénètre par une rue bien pavée, droite, régulière, ornée de maisonnettes et de petits

jardins dont on apperçoit la verdure, les fleurs, les allées, les bosquets, à travers des grilles à jour, peintes de couleurs variées. Nous descendîmes à l'Epée. Le lac que nous entrevoyons dans l'obscurité, nous promet un joli réveil; il est dix heures et demie.

LE 2 OCTOBRE 1788.

MON premier soin fut d'aller chez mon banquier, M. Hott; il nous reçut avec amabilité. J'allai porter avec transport au bon M. Romers l'argent qu'il nous avoit si généreusement prêté sur les bords du lac de Constance: ce galant homme pleura de plaisir en nous embrassant. Que la vie n'est-elle un échange perpétuel de services et de bienfaits! la reconnoissance et la générosité sont les premières vertus de l'homme et ses plus douces jouissances.

Le jeune M. Hott nous conduisit chez la veuve de Gessner: tout étoit en deuil dans

cette maison. Une des filles de Gessner eut la bonté de nous apporter le tableau que son père achevoit quelques momens avant sa mort. Ses paysages sont encore des idylles ; ils présentent des sages errans sur les rives d'un lac dans les rayons d'une douce lumière ; des enfans effrayans les animaux qu'ils vont nourrir : au milieu d'un bois sauvage, un jeune homme pinçant sa lyre, une femme à ses pieds l'écoute avec transport, sa compagne noue des guirlandes dont l'eau d'une cascade entretient la fraicheur, une femme sur un rocher médite ailleurs près d'un torrent fougueux qu'environne un épais feuillage. Ici c'est un paysage tranquille, un beau lointain couvert de temples et de fabriques à la grecque. Gessner, ami des champs et de la solitude, se plut à retracer leurs scènes variées, une idée pure et délicate adoucit toujours ses tableaux. Il réussit sur-tout à rendre ces épais amas de feuillages impénétrables aux rayons du soleil, asyles du repos, éloignés des cités, du bruit, des indiscrets, où l'on échappe au plat admirateur, à l'injuste critique, à la gloire, à l'envie ; où la philosophie calcule

sans aigreur les biens et les maux de la vie ; où, sans écarts, dès qu'on raisonne, on se permet souvent d'oublier sa raison, quand les erreurs de votre enfance, les dieux, les sylphes, les ondins, enfans de l'ignorance ingénieuse, viennent vous assaillir, vous endormir, vous procurer des rêves enchanteurs et des illusions aimables.

On doit consacrer un monument à Gessner, au milieu d'une place publique : que d'inutiles ornemens, que des inscriptions travaillées ne nuisent pas à sa simplicité ! son nom suffit pour rappeler aux plus douces idées, aux plus aimables souvenirs, aux plus délicats sentimens ; ce nom réveille en ma pensée l'idée de charité, d'amitié, de respect et de piété filiale ; l'idée de toutes les vertus qu'il chante, qu'il inspire et qu'il a pratiquées.

Douceur, exaltation, finesse, sont les principaux caractères de la physionomie de Lavater ; il eût été pythagoricien dans l'ancienne Italie, sectateur des Orphées dans la Thrace, essénien chez les Juifs, martyre

sous Dioclétien, brûlé comme hérétique en 1200, fakir chez les Indiens, jongleur chez les Lapons, et fou dans tous les siècles; il ne peut atteindre au génie, il l'outrepasse; la mesure du vrai n'est jamais arrêtée chez lui; c'est un homme qui monte, s'élève, monte encore, s'élance et tombe : est-il assez fou pour être de bonne foi? est-il assez faux pour tromper? voulut-il séduire ses partisans? la crédulité de ses disciples l'entraîna-t-elle au charlatanisme? je soumets ces questions à l'examen de ceux qui le fréquentent et l'étudient. Je ne peux juger Lavater que par deux heures de conversation, par sa physionomie travaillée, qui présente peu de lignes naturelles, et par ses livres : je n'en connois ainsi que la surface; son caractère réel ne doit être établi que par ses intimes amis; je ne sais s'il a des amis.

Il paroît ennemi de toute cérémonie; mais il ne l'est pas des éloges qu'il boit comme le nectar, qu'il respire comme l'encens. La critique le désespère. Il ne cessa, malgré tous mes efforts, de me conter les torts de L***, le plus cruel, dit-il, de tous ses ennemis.

J'eus la mal-adresse de lui parler des passages d'Aristote, de Jésus-Christ, de Salomon, sur les physionomies; je lui citai Lachambre, Dupleix, l'*Examen des esprits*, Baptiste Porta, Adamantius, auteurs chez lesquels il a puisé toute sa doctrine, et je ne lui fis pas ma cour; ce fut cependant sans malice et pour l'exciter à parler.

Il s'occupoit alors d'un instrument propre à mesurer exactement, physiquement, l'intelligence humaine : voici ses apperçus, ses raisonnemens et ses moyens.

La physionomie de l'esprit, de tous les esprits, doit être entre celle d'un dieu et celle du plus stupide des animaux. Le plus stupide des animaux est la carpe : la plus belle des têtes est celle de Jésus-Christ, peinte par Raphaël.

La grandeur de la bouche et le rapprochement des yeux sont les traits marquans chez la carpe; prenons donc avec un instrument, un double compas appliqué sur l'extrémité du nez, les angles formés par les yeux et la

bouche de la carpe, et nous aurons les angles de la stupidité.

Appliquons le même instrument, suivons le même procédé sur la tête de Jésus-Christ, et nous aurons les angles du génie.

Tous les milieux sont entre les extrêmes.

Nous pouvons donc par lignes, demi-lignes, centièmes de lignes, établir avec la dernière précision la grandeur, les rapports, la foiblesse d'intelligence que l'Eternel dispense à chaque individu.

C'est d'après ce calcul profond que Lavater a fait graver une tête de grenouille dont les gros yeux, la large bouche et le front plat sont la forme de la bêtise. Par quelques légers changemens en rentrant les yeux, en élevant le front, en rapprochant les extrémités de la bouche, il passe au second numéro; en continuant ce travail singulier, il reproduit enfin sa tête cherie, emblême de la beauté, de la vertu, de la conception céleste, la tête enfin de Jésus-Christ, à la

douzième métamorphose. Je possède un exemplaire de cette gravure originale.

Je vais essayer de vous rendre une autre idée de Lavater : tout est physionomie chez lui; il croit que la nature imprime un caractère inaltérable à tous ses produits. Il veut donner les traits caractéristiques de la royauté; et voici son raisonnement. Le choix des peuples, le droit des armes, ou celui des successions, ont établi les souverains; le hasard a donc fait les rois : un seul individu, la reine des abeilles, a reçu du Très-Haut et son état et sa puissance; c'est chez elle qu'il faut chercher la physionomie royale; il se propose un jour de l'étudier et d'en donner une gravure.

Tel est le degré de désordre où mène un excès d'exaltation, quand, après une légère excursion dans les champs de la métaphysique et de l'imagination, un homme n'est pas ramené vers l'étude des corps matériels et des objets qu'il peut toucher, voir et sentir; il se perd dans le vide, dans la chimère des peut-être, et termine sa course aux pe-

tites maisons. Lavater est illuminé, voit des esprits, cause avec les démons, ou laisse croire au moins qu'il a des visions, un commerce très-familier avec la chaîne d'intelligences qui, par des millions d'anneaux, descend du ciel jusqu'au dernier des hommes. La douceur de son caractére, une certaine onction persuasive, la régularité de ses mœurs, sa douce sensibilité, une figure ingénieuse et fine, sa conversation piquante, ses expressions figurées doivent réussir dans un tems où l'homme revenu des absurdités religieuses enfantées dans les siècles d'ignorance, s'élève à des idées plus subtiles, plus pures, et n'est pas assez mûr pour arriver encore à la raison ; dans un siècle où les Martinistes, les Swedenburgistes, les Egyptiens, etc., etc., tournent toutes les têtes, ont des millions de sectateurs, où l'on fait voir le mystère de la Trinité s'opérant dans le ciel une fois chaque année, où l'on vous fait manger des pommes de l'arbre de vie, où l'on produit à volonté par la coïncidence de deux idées une omelette au lard sur une table, où l'on s'entretient avec Dieu, où les personnages d'une tapisserie se détachent

pour vous servir, où le roi de Suède séparé de son corps erre au milieu des sphères célestes, où s'est exécuté le jugement dernier, où l'on répète enfin tous les rêves et tous les contes des charlatans de tous les siècles.

Lavater voyageoit avec M *** B***; ils roulèrent au fond d'un précipice. « Ecrivez « ce qui vous est arrivé, dit B***, pour « tranquilliser votre épouse; on peut lui « faire un faux rapport.... » — « Ami, dit « Lavater, affectant un air mystérieux, on « sait déja mon aventure, et tout est tran- « quille chez moi. «

Je parlerai dans la seconde partie de mon ouvrage des originaux sans nombre que j'ai rencontrés dans l'Italie, tous adonnés aux folies des adeptes, tous étrangers pourtant à ce pays encrouté de papisme, où la superstition règne dans toute sa plenitude, où les esprits sont tous dans la stagnation de la mort, où l'on n'établiroit de chimères nouvelles qu'en les entant sur d'anciennes chimères, où l'on expliqua la chûte de Cagliostro dans Rome, par ces mots : *Il n'a pas*

mis de croix sur ses pillules. Je parlerai des physionomies en donnant quelques notes sur le caractère des passions dans les ouvrages étrusques et grecs; j'analyserai probablement le volumineux ouvrage de Lavater, en le comparant à ses prédécesseurs dans l'étude de la physionomie; j'essayerai de donner quelques apperçus nouveaux sur cet objet. Ici, je me contenterai, sans m'écarter de ma méthode, de peindre ce que j'ai vu, ce que j'entendis chez Lavater en deux ou trois heures de visite et de conversation.

Rien de plus simple, de moins recherché, de plus propre que sa maisonnette tranquille. Sa bibliothèque est peu considérable; il aime la peinture, possède quelques tableaux et des têtes sur-tout pleines de sentiment et d'expression.

Il ne se lasse point d'étudier, de contempler une tête de Jésus-Christ; elle est de Carlo Dolce : c'est la résignation, c'est la douceur d'un Dieu de charité, mourant pour le salut des hommes.

La Madone du même auteur obtient de lui le même amour, le même hommage.

Les mêmes idées, les mêmes sentimens devoient régner chez Lavater et chez Carlo Dolce, si la science des physionomies n'est pas menteuse; il est peu de ressemblance aussi parfaite que celle qui règne entre ces deux hommes célèbres : on peut s'en convaincre dans le salon des peintres, à Florence.

Les quatre Evangélistes d'Albert Durer, ont, selon Lavater, le caractère et le tempérament qui distinguoient ces écrivains sacrés : avec quelle complaisance il en suit, il en commente, il en explique jusqu'aux moindres linéamens.

Il possède quelques tableaux, deux beaux portraits d'Holbein, et le portrait de Raphaël, qu'il croit de Raphaël lui-même, et beaucoup d'études rassemblées pour son instruction.

« Qu'elle est, lui dis-je, la plus belle tête

« que vous ayez vu? » — « La tête de M. « Bonnet, me dit-il, est celle qui montre « le plus de grandeur et de capacité. Si l'E- « ternel descendoit sur la terre, la tête de « Bonnet seroit son sanctuaire. »

J'ai vu depuis la tête de M. Bonnet; elle est grosse, à la vérité, mais sa physionomie n'indique que la peine et la patience, et n'a pas un trait de génie; c'est celle d'un commentateur.

Je fus surpris de la conversation de Lavater; cet être enthousiaste, avantageux, tranchant, qu'on m'avoit annoncé, ce moderne Diderot me parut la douceur, la candeur et la simplicité : il s'exprime difficilement en françois; mais il peint les objets, les distingue avec tant de justesse et de précision, qu'on lui fournit toujours l'expression qu'il cherche.

J'aime le portrait qu'il fit de L***. « C'est « nous, dit-il, un de ces êtres qui s'humi- « lient, se courbent, se courbent encore; « il entre, en reculant. J'avoue qu'il agran-

« dit le cercle de mes idées, et porta mon « esprit sur des objets qu'il n'avoit pas même « entrevu. Je lui dis un jour, si vous me « prouvez qu'il n'existe pas de Dieu, je suis « prêt à l'abandonner ; car je ne connois de « Dieu que la vérité. Il en conclut que j'é- « tois un athée, et le publia dans ses livres. « Cet homme m'a fait bien du mal. »

Lavater sépare les femmes angloises ; il en fait deux classes : elles sont impudentes, hardies, altières, méprisantes, ou des anges de douceur et de perfection.

En convenant de l'amabilité des Françoises, il assura qu'il n'en connoissoit point ; qu'il a l'idée des femmes de la France, en général ; qu'aucune ne marqua chez lui par des traits, par un caractère qui lui soit particulier.

Il prétend qu'un Anglois peut entendre la vérité qu'on lui dit en face avec énergie, dut-elle le blesser ; mais qu'un François ne la pardonne que quand la sensibilité la fait dire et que les grâces la prononcent.

L'Allemand ne cherche que le savoir, l'érudition, et jamais l'homme qu'il ignore.

Le François étudie l'homme qu'il a la plus grande aptitude à connoître.

L'Anglois ne s'occupe ni d'esprit, ni de savoir, ni de sensibilité dans ses voyages; mais la droiture et le bon sens le frappent.

. . . .

Il prétend que la figure de Sterne se rapproche des traits du diable; qu'il n'éprouva jamais les sentimens délicieux que sa lecture peut produire; que J. Jacques est un être manqué, inachevé, inconcevable, susceptible de tout genre d'impressions, sans avoir une façon d'être et de sentir qui soit réellement à lui. « On peut les regarder tous deux « comme des pièces rares, étonnantes en his« toire naturelle et de nature démoniaque. »

« Voltaire est un composé d'ironie, de « finesse et d'esprit, sans caractère et sans « génie. »

En nous décrivant le génie, Lavater ter-

mina son portrait par ces mots : « Il ne s'a-« vance pas, ne marche pas; il paroît, il est. »

Tel fut le résultat d'une longue visite chez le singulier Lavater, homme au-dessus du commun des hommes; mais qu'on ne peut juger sans une longue étude et de ses livres, et de ses mœurs : sur quelques articles s'il est de bonne foi, ce n'est qu'un fou très-spirituel; s'il ne l'est pas, c'est un.....

Du clocher de Zurich on voit le lac et ses rivages enchanteurs : quelle multitude d'habitations l'entourent ! quels rians paysages environnent la Lémat qui sort du lac et cerne la ville ! Je vois la promenade où doit être placée la statue de Gessner; près d'elle est l'hôpital des orphelins : des arbres mêlés aux maisons, des flèches, des clochers, des monts précédés de jolis monticules, rendent cet aspect riche, délicieux.

L'est est orné d'un bel amphithéâtre couvert de jardins, sans palais; la fortune y paroît logée comme l'heureuse et sage médiocreté.

Au sud s'étend le lac formé par les glaciers du canton de Glaris.

L'ouest est d'une richesse de nature inimaginable : que de vallons ! quelle culture ! que d'abondance et d'industrie ! le soir en allant à l'Albis, nous traversâmes des bois et des vergers ; c'est un pays d'enchantement ; la nuit nous offrit un nouveau spectacle, l'effet brillant d'un millier de lumières qui se répétoient dans le lac. Zurich et ses beaux environs me paroissent l'asyle de la sagesse, de la modération, de l'aisance et du bonheur.

LE 3 OCTOBRE 1788.

Le général Pfiffer, en nous montrant l'Albis sur son plan, nous avoit vanté le sublime point de vue dont on jouit du sommet de cette montagne.

Je ne pus fermer l'œil ; vingt fois je con-

sultai ma montre, les étoiles; le nuage le plus léger m'inquiétoit; je craignois que nos guides, que la dame de la maison, vaincus par le sommeil, ne manquassent à nos conventions. A deux heures il me fut impossible de rester au lit; je m'habillai et sans souliers j'errai dans la maison, dans les escaliers, dans la cour, criant, tonnant sans réveiller qui que ce soit : enfin le fidèle François, qui nous avoit accompagné depuis Lucerne, accourut à ma voix, trouva de la lumière. Je me munis d'un long manteau, de mes tablettes, de mes pistolets, et me rendis au sommet de l'Albis par une pelouse très-rapide. Le ciel étoit couvert, l'obscurité la plus profonde régnoit sur ce vaste horison; je m'assis sur un jeune sapin qui fermoit l'entrée d'une prairie; et là, tranquille spectateur de la nuit, j'attendis dans le silence et dans la méditation les grands mouvemens du matin.

Les nuages s'élèvent, s'attachent en masse au sommet des montagnes, leur couleur noire est légérement éclairée par les reflets de l'eau et par la foible lueur de Vénus.

J'écris à la clarté de cet astre que les vapeurs laissent à découvert.

Je vais cueillir ces marguerittes humides de rosée; vous savez seule à qui je les destine.

L'allouette salue en voltigeant, en chantant autour de moi, les premières lueurs d'un léger crépuscule et réjouit l'amant de la nature.

Les animaux qui se réveillent, font entendre dans le lointain le son de leurs clochettes, quelques mugissemens que les cavernes multiplient.

Le lac de Zurich apparoît, des vapeurs semblent le prolonger jusqu'aux montagnes noires qui les supportent.

Le ciel s'éclaire et s'obscurcit; des sommets des montagnes couverts de neiges, de glaces, de sapins, paroissent, disparoissent; un voile immense et sombre enveloppe le ciel, et des brouillards couvrent la terre.

Le froid, l'humidité, l'inquiétude me tourmentent. S***., K***. arrivent; nous errons de sommets en sommets; toutes les puissances de l'air sont invoquées ou maudites par nous. Tantôt nous découvrons le lac de Zug, la Reusse; tantôt les sommets du Rigi, du mont Pilate, ou le lac de Lucerne; tantôt une plaine sans bornes. . . Tous ces objets s'évanouissent. Que le soleil paroisse et chasse les vapeurs ou nous perdons le plus grand spectacle!

Le vent se lève, le ciel s'épure, les nuages se précipitent, les brouillards fondent sur les vallées, les couleurs reparoissent, tout est en mouvement dans l'atmosphère; chaque atome de l'air se teint de pourpre et passe sous nos yeux avec la rapidité du vent qui l'entraîne. Du sein d'un théâtre de glace, enfin, le soleil luit, embrasse l'étendue; tout est, tout s'anime, tout vit; les habitans de l'air ont chanté l'hymne du matin, notre hémisphère a retenti du cri de la reconnoissance. Neuf lacs, des vallées, des provinces, les plus hautes montagnes de l'ancien monde, d'immenses forêts, des chaînes de glaciers se dé-

ploient à des hauteurs, à des profondeurs inégales : l'ame ne peut suffire à ses émotions : quelle variété ! quelle étendue ! quel inconcevable tableau ! les fleuves, les torrens, les villes sont des atomes qu'on néglige.... Le plus sublime des contrastes s'étoit établi sous nos yeux : à nos pieds les vapeurs que le vent précipite et détruit ; au ciel, l'astre du jour et des sommets immenses, images du repos, de l'immobilité, de l'éternité du monde.

Nous sommes à près de sept cents toises d'élévation, sur un des mornes de l'Albis ; une vallée descend à gauche jusqu'au lac de Zurich ; à droite jusqu'au lac de Zug, le Rigi, le Pilate, un énorme amas de montagnes s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux bornes de l'horison ; là, sur un fond d'azur, les monts de l'Appenzel, des glaciers, le Schrekhorn, le Wetterhorn, le Jungfrauhorn se dessinent dans une étendue que l'œil ne peut apprécier. Les autres points de l'horison sont moins vastes, moins imposans, mais d'une beauté, d'une variété de couleur et de forme inimaginable.

A ces effets, trop grands pour l'homme qu'ils accablent, succèdent des détails à sa portée, qui le raniment, qui l'enchantent; bois, rochers, tapis de mousse, tranquillité, repos, doux souvenirs, le bosquet où l'on se repose, le sapin qu'on a consacré, le ruisseau qui nous désaltéra, la faim qu'on va rassasier.....

Nous avons beau nous élever, nous perdre dans l'immensité, nous revenons à notre petitesse :

Tolluntur in altum ut lapsu graviore ruant :

Ainsi l'allouette s'élève et retombe dans la prairie.

Ne pouvant supporter le vol que j'avois pris, je vais redescendre comme elle.

Comment décrire la route que nous fîmes en quittant l'Albis ? des bois, des torrens, des prairies et des vergers chargés de fruits, offrent toujours le même spectacle; mais les couleurs, le jeu des nuages, la légéreté

du feuillage, le ton que l'air donne à vos nerfs, la disposition de vos esprits varient, embellissent, enchantent, ou dégradent un paysage. Notre langue trop réservée, trop noble, habitante des cours et de la ville, n'a pas la souplesse, la fécondité, la multitude de diminutifs ou d'expressions champêtres nécessaires au poëte, à l'écrivain qui peint les champs. Les impressions que j'éprouvai dans mon voyage sont d'une incroyable variété; les formes étoient sous mes yeux avec leur coloris, leurs angles, leurs contours; l'imagination du lecteur d'après les mêmes expressions crée toujours les mêmes formes: monts dépouillés, vaste lointain, torrent tombant du haut des monts, offrent toujours à son esprit la même idée, les mêmes images; et sans doute on m'accusera de répétition et de monotonie. Pouvois-je cependant retracer ces objets avec tous les détails du peintre, placer des repoussoirs, fondre des teintes, étendre des couleurs; je n'ai saisi dans les tableaux que l'effet résultant des masses; et quant j'aurois un style plus souple, plus heureux, le style du génie; tous les lecteurs sont-ils, d'après des mots, en

état de saisir un tableau, d'en embrasser l'ensemble, d'en placer les détails? Blamez-moi donc avec réserve, et sachez-moi gré des efforts que j'ai fait pour vous promener.

Nous errâmes long-tems dans des bois solitaires, montans et descendans sans cesse; nous appercevions le lac de Zurich; il disparoissoit à nos yeux. Nous arrivâmes sur ses rives peuplées de milliers d'habitans heureux, libres et vigoureux. Que d'enfans frais et colorés de rose! quelle richesse de verdure! quel luxe d'arbres et d'animaux! c'est une terre d'abondance et de félicité. Quel contraste nous éprouvâmes en traversant un angle du canton de Schwitz; il est frappé de misère, de mal-propreté: la religion romaine en Suisse s'annonce par des haillons, par des pustules et la mendicité, et la terre des protestans par la richesse et la fécondité. Salut à la raison, qui fait le bonheur de la terre; honte, mépris à l'ignorance, à la superstition, par qui tout dégénère et s'avilit, par qui le monde est un enfer et notre existence un supplice.

Nous mîmes vingt-quatre minutes à traverser le pont tremblant de Raperswil : il a mille sept cent soixante-douze pas de long; trois rangs de pilotis enfoncés dans le lac, liés par quelques madriers, couverts de planches sans attache, forment ce pont bisarre, inquiétant, sans garde-foux. Imaginez la position du voyageur qu'un coup de vent saisit au milieu du passage, les planches devant lui, derrière lui sont enlevées; quelle nuit! si quelque pêcheur ne le délivre, il est forcé d'attendre le lendemain; alors, on ramasse les planches, on les replace, il est sauvé. Si les planches étoient clouées, disent les habitans, leur voûte agitée par le vent, ébranleroit les pilotis, et l'entretien du pont seroit beaucoup plus cher et beaucoup plus pénible.

Une multitude de filets placés avec intelligence procure aux habitans des rivages du lac une pêche très-abondante.

Raperswil fut prise, en 1508, par les habitans réunis d'Ury, de Schwitz, d'Underwald et de Glaris; elle conserva les

privilèges qu'elle avoit sous les Autrichiens. On y professe la religion catholique.

Coxe et les autres voyageurs ont assez parlé des mœurs et du gouvernement de ces petits pays ; ils sont très-faciles à connoître. Des conseils plus ou moins nombreux entretiennent par-tout un gouvernement aristocratique. Quelques peuplades isolées sont républicaines. Quant aux mœurs, elles sont peu variées chez un peuple froid et sans imagination.

Nous quittâmes Raperswil un peu tard. Notre cocher, jeune homme hardi, se croyoit sûr de nous mener sans guide à Wallenstat. Au coucher du soleil les monts étoient d'une couleur sanguine ; le lac, moiré d'or et d'un bleu léger, répétoit sur ses bords le rouge des montagnes et le noir des sapins ; quel air pur et délicieux et quel calme dans la nature !

Notre cocher nous égara : nous traversâmes une plaine aride, inhabitée, sans che-

min pratiqué, un pont sans garde-foux, à peine aussi large que la voiture déviée par un cheval rétif en arbalête. Nous entrâmes dans un long chemin entre deux fossés couverts d'arbres qui se croisoient et gênoient notre marche. Il étoit nuit, la route se resserroit encore. Arrêtés enfin par un plein de feuillage, nos chevaux dans une rivière, dans une profonde obscurité, que devenir! François et le cocher vont chercher du secours; nous attendons leur retour avec impatience. Qui n'a pas entendu la voix claire et retentissante des pâtres de la Suisse n'a pas d'idée des hurlemens qui nous frappèrent. Un homme traversoit la prairie voisoine, et pour se rassurer peut-être poussoit des cris épouvantables; il approchoit, nous l'appelâmes. Aux sons inaccoutumés de notre voix françoise, on n'imagine pas l'altération, le tremblement, la diminution de la sienne; elle s'éteignoit et ne fut plus que le murmure de la peur. Le froid nous saisissoit, il étoit impossible de sortir de la voiture; nos gens la retrouveront-ils? tous deux ignoroient le chemin. Ils reparoissent enfin, et nous délivrent de la prison la plus bisarre où

jamais voyageurs aient été retenus. Dix paysans robustes eurent beaucoup de peine à nous dégager. Nous arrivâmes au petit village de Seven dans le canton de Glaris, dans le palais de la famine, de la soif et de la pauvreté.

LE 4 OCTOBRE 1788.

LA partie du canton de Glaris que nous avons vue ce matin est entourée de montagnes très-élevées; la plaine est grande, assez bien cultivée. Avant d'arriver à Vesen, on passe à côté d'un marais couvert de roseaux, qui, dans quelques années, abandonné des eaux et desséché par l'industrie, formera de vastes prairies.

Vesen est sur les bords du lac de Wallenstat. La Suisse et l'Italie n'offrent rien d'aussi singulier, d'aussi bisarre, d'aussi fracassé, d'aussi grand que les rochers qui l'environnent. Quel jeu d'ombres et de lumiè-

res ! des collines du plus beau vert, bien cultivées, riches de fruits, sont menacées par des aiguilles suspendues à neuf cents toises de hauteur, des chaînes de monts se dominent et se croisent avec une variété d'accidens inimanagible. Le lac profond, d'un bleu noir, a pour rivages les montagnes brisées dont les assises renversées et sans lignes suivies, attenstent d'affreux bouleversemens. Les glaciers de Glaris offrent dans le lointain l'image effrayante du chaos ; rien d'auguste, de grand, de sauvage et de pittoresque, comme les bords du lac de Wallenstat.

Nous passâmes une heure et demie à parcourir ses deux bassins : le vent d'est y souffle régulièrement le matin, l'ouest le soir. Cet ordre est dérangé par des tempêtes fréquentes.

On peut traduire les idées morales et philosophiques qui naissent à l'aspect de tant de merveilles, et l'effet de ces masses épouvantables sur nos petits individus ; mais jamais on ne pourroit rendre l'état de force et

de vigueur, d'exaltation, le bien-être matériel qu'on éprouve dans ces voyages en Suisse.

On s'éloigne à regret du lac de Wallenstat. Je ne pus m'empêcher de rire avec dédain en traversant les cantons de Schwitz et de Glaris, des exagérations de nos livres, sur la liberté, la vertu, la délicatesse et le bonheur des Suisses. Où règnent l'ignorance, l'aristocratie, dans un pays qui ne peut nourrir ses enfans, qui les exile et qui les vend, qui n'a de grains que par la Souabe et la France, qui ne peut vivre sans les riches provinces qui l'entourent, à la solde du roi de France qui lui donne une prime pour l'encourager à produire des hommes; dans un pays qui quête l'hospitalité par-tout et ne l'accorde qu'au riche voyageur qui la paie; où l'infortuné banni de son pays ne trouveroit pas un asyle et n'obtiendroit jamais le droit de bourgeoisie; la liberté, la vertu, le bonheur ne peuvent fixer leur séjour. Rien de sale, rien de galeux comme tous les hommes et les enfans que j'ai rencontrés ce matin.

Laken, au fond du lac de Zurich, est dans une position charmante. Nous étions de retour en cette ville à cinq heures et demie; nous passâmes à la pêche le reste de la soirée. Le poisson du lac de Zurich et celui du lac de Wallenstat, le brochet et la lotte surtout, sont délicats, comme les feras, les truites et l'ombre chevalier de Genève.

LE 5 OCTOBRE 1788.

NOUS quittâmes Laken à la pointe du jour: d'épais brouillards couvroient la plaine et de sombres nuages s'attachoient au sommet des montagnes. La route étoit pénible; il faut monter jusqu'à l'abbaye d'Einsidlen par un chemin rapide et difficile; l'humidité des airs nous pénétroit. On voyage, après avoir doublé les mornes couverts d'herbes, de fleurs et de troupeaux, au milieu de vastes forêts où le sapin domine. Mes amis précédoient la voiture à pied; de jeunes paysans me cueilloient des plantes et m'apportoient des feuilles dont l'examen et la

distribution m'enchantoient. La saison étoit plus avancée dans les montagnes que sur la plaine; les feuilles qui jaunissoient, pâlissoient, rougissoient, mêloient leurs couleurs variées au vert des champs, des chataigniers, des melèses et des sapins; quelques oiseaux siffloient dans l'épaisseur des bois; leur chant, le bruit grave et lointain des cascades, le cri des pâtres, qui momentanément retentissoit dans les vallons, interrompoient seuls l'auguste silence de la nature.

La voiture traînée par de vigoureux chevaux marchoit à peine; aucune secousse ne m'arrachoit à mes idées, à mes sensations; un manteau qui m'enveloppoit trois fois me mettoit à l'abri des injures du tems. Je ferois un cours complet de morale et de philosophie, si je traduisois les pensées qui m'assaillirent dans cette matinée. Le site et le but où l'on tend portent à la réflexion. Cent mille pélérins stupides font cette route tous les ans, et vont déposer leurs offrandes chez d'avides bénédictins. La superstition, l'ignorance, l'erreur, les précèdent, les ac-

compagnent, marchent à leur suite ; ils s'agenouillent, se frappent le sein, heurlent des cantiques lugubres ; se lavent les yeux et les mains dans des fontaines miraculeuses ; voient l'enfer et ses feux dévorans : des chaudières bouillantes, d'affreux crapeaux, des serpens, des ours menaçans tourmentent, déchirent, abrutissent leur foible imagination. Eh ! pauvres gens ! restez dans vos cabanes, soignez vos champs, vos femmes, vos enfans ; chassez les frippons en jaquette, qui vous volent, vous trompent et font votre malheur ; ne soyez plus distraits de vos travaux utiles par cent journées de paresse, de messes, de grimaces ; couvrez vos malheureux enfans et n'enrichissez pas la chasuble d'un moine. J'examinai les Suisses catholiques réunis sur la place d'Einsidlen, leur ame ne me parut pas mécontente de son séjour ; aucun mouvement convulsif ne témoignoit l'impression pénible qu'elle devoit éprouver chez ces machines mal organisées : si l'ame est un rayon de la Divinité ; un esprit en prison, enveloppé de ces grands corps, resteroit-il aussi tranquille ? Déposer une intelligence dans un automate de

Vaucanson, quand il n'y falloit qu'un rouage!....

Jamais chemin ne fut plus fait pour un pélérinage que celui du Netzel; en approchant de son sommet la main de l'homme disparoît; nulle trace d'habitation; vous marchez sans cesse entouré d'une forêt religieuse; les arbres s'unissent, se courbent, s'entrelacent sur vos têtes et forment une voute épaisse; l'imagination se monte, les pélérins attendent des merveilles. Ils arrivent enfin, fatigués, altérés, auprès d'une fontaine: ce n'est ni Jésus-Christ, ni la Vierge, qui la préside, c'est un saint revêtu d'une robe de moine. La statue frappe des yeux inaccoutumés aux beaux arts; l'eau qu'elle sanctifie soulage, désaltère; elle a les premiers vœux et les premiers hommages: ce n'est plus un Dieu crucifié, ce n'est plus un enfant dans les bras de sa mère, c'est un moine qu'ils vont révérer; le respect qu'on a pour le saint passe sur ceux qui portent ses livrées.

Nous montions toujours dans les nuages; le brouillard nous cachoit les objets à vingt

pas. En tournant un rocher, je vis les vapeurs s'éclaircir, se colorer d'une teinte rougeâtre, et j'entendis un cri perçant. Je m'élance, et je cours à mes amis que j'entrevoyois avec peine. De quel spectacle je fus frappé! une mer de nuages sans bornes, légérement ondée, s'étend sous nos yeux; une multitude d'îles la domine; ce sont les sommets élevés de tous les mornes de la Suisse; Zurich, son lac, les champs de Schwitz et de Glaris ont disparu; c'est un monde nouveau planant sur l'ancien monde. Ici, c'est un sommet à pic et dépouillé; là, des cônes chargés d'arbres et de verdure; plus loin, des glaciers étendus, éblouissans des feux de la lumière; l'or et le pourpre les entoure, une teinte couleur de chair règne sur cette mer immense, mobile, sublime. Le ciel est pur et sans nuages; le soleil dans toute sa force et dans toute sa majesté; les monts de l'Engelbert, le Mittenen, les sommets du Rigi, du mont Pilate et les beaux glaciers de Glaris ornent le vaste tapis vert sur lequel sont assis les bâtimens de l'abbaye: tous ces grands corps semblent posés sur les nuages: spectacle auguste, ravissant,

quel peintre oseroit te tracer! quel poëte oseroit te décrire!

Nous passâmes de ce grand théâtre dans la chapelle de Saint-Meinrad; ce demi-dieu que l'on révère est le patron de la contrée. On a représenté d'une assez grotesque manière les différens traits de sa vie: tenté comme Saint-Antoine, il est assailli par les démons en forme de serpens, de dragons, de satyres; la Vierge lui donne un sceptre. Ici, Meinrad expire assassiné; des corbeaux témoins de ce crime vont poursuivre les assassins et les livrer à la justice. Le corbeau joue depuis long-tems un fort beau rôle dans les fables; depuis les amours d'Apollon, les auspices des Etrusques et de Tirésias, ses soins nourriciers pour Saint-Paul, etc. etc.: cet oiseau traversant les airs au lever du soleil semble le messager du ciel; il paroît diriger la marche des nuages, et chargé de commander aux élémens des tempêtes ou de beaux jours. La huppe, le pigeon, le corbeau, le hochequeue, l'hirondelle et la chauve-souris sont les oiseaux de la magie, de la cabale et des sorciers.

L'abbaye d'Einsidlen est un des plus grands bâtimens que j'aie vu, d'une assez bonne architecture : sa masse est imposante et noble ; des pyramides, des dômes, des clochers la dominent ; tous ces objets sont surmontés par des collines élevées, ombragées d'arbres, de sapins. Dans le lointain on apperçoit des sommets de hautes montagnes couverts de glaces et de neiges ; la plaine est verte et peu boisée. Pour transporter les pélérins dans un monde nouveau pour eux, les étonner, les étourdir et les séduire, on a prodigué les statues, l'or, la peinture et les produits des arts aux yeux d'hommes qui n'ont rien vu. Ils croient presque à la présence, au mouvement, à l'existence des objets qu'ils ont sous les yeux : la Vierge leur sourit, l'Eternel les menace, un ange vient les couronner ; ils s'agenouillent, ils se signent, achètent des fétiches, des chapelets, vident leurs bourses dans les troncs et rapportent dans leur village des rêves absurdes, grossiers et des images. A voir l'affluence de peuple qui visite ces lieux sacrés et qui couvre la grande place, on se croiroit au milieu de Paris et l'on est au sommet des monts,

dans la plus vaste solitude et dans un aride désert.

Sous un beau baldaquin au milieu de la place, debout, sur un croissant, la moderne Diane, magnétise douze fontaines. On s'y lave les yeux, les mains, toutes les parties affectées de douleurs et de rhumatisme; l'aveugle s'y guérit, le sourd entend, le boiteux marche d'un pas ferme, dès qu'il a bu douze verres de cette eau. Il ne faut pas négliger un tuyau, ou vous n'éprouvez pas la magique influence, et vous restez dans votre état de mal-aise et de maladie.

Doutez-vous de ces faits, mille tableaux vous les attestent, l'église est tapissée d'*ex voto* qui démontrent les plus étranges guérisons; le tems, le fer, la mort ne peuvent avoir de prise sur ces illustres buveurs d'eau.

Pénétrons dans le sanctuaire: c'est un temple isolé, établi dans l'église, la Vierge noire, l'Isis de nos ayeux, vêtue des plus riches habits, d'argent, de rubans, de do-

rures, porte son fils Horus, ou Jésus-Christ, dans un nuage de lumière; le jour descend du ciel et reçoit ses couleurs de verres colorés avec art, dont l'effet pour ces paysans doit être un prodige, un miracle. Ainsi les rayons du soleil dirigés par les prêtres d'Egypte, passoient par un point invisible et déposoient un doux baiser sur les lèvres de Sérapis. Charlatans de tous les pays, de tous les tems, de toutes les époques, vous n'avez que les mêmes tours; on les connoît, mais le peuple aime ses erreurs, et tant de fripons en profitent.

On voit ici, comme à Florence, cinq trous faits par les doigts de l'évêque Jésus, quand il consacra la chapelle; c'est le remède des galeux, dont la propreté vous préserve.

Dès la pointe du jour jusqu'à la nuit obscure, hommes, femmes, enfans en oraison, en contemplation, en extatique ébêtement s'entassent aux pieds de la sainte, dans un local de vingt pieds de longueur sur dix ou douze de largeur. Quel air infect on y res-

pire! Content de nos dons généreux un fort bénédictin nous conduisit jusqu'à l'autel, et pour aider notre passage, distribua vingt coups de pieds, trente soufflets aux Suisses robustes et libres, qui se précipitoient, fuyoient à son aspect, comme Héliodore et ses gens sous la verge de Gabriël. Nous visitâmes la déesse, le moine leva ses jupons, ses voiles, ses rubans, ses gazes, ses scapulaires; il la traita fort lestement en homme fait au commerce du ciel, et nous dit avec vanité: « Je suis chargé tous les huit jours « de renouveller sa toilette; elle n'est pas « dans ses plus beaux atours; mais passons « à sa garde-robe, et vous serez surpris de « ses trésors. »

Croix d'or, statues d'argent, diamans, perles, une profusion inimaginable de chappes, de dentelles; coffrets d'émail et de vermeil, tous les joujous des plus riches trésors, des plus opulentes églises, ont été donnés dans ces lieux par les princes puissans et superstitieux de tous les états de l'Allemagne. On y voit peu de chefs-d'œuvre de l'art; j'y distinguai pourtant une chappe d'un des-

sin parfait, exécutée, brodée par une main habile, une Vierge de Michel-Ange, un ange d'argent d'un bon maître, un cammée d'un assez bon style représentant une Minerve, la passion, gravée sur un cristal de roche, au-dessus d'un saint-sacrement....

Tout est auberge dans la ville; une foire perpétuelle couvre de cahuttes de bois et de toutes espèces de marchandises la grande place de l'église. Je vis pendant l'office un gros bénédictin exécuter une assez sévère police: on avoit étalé trop tôt; il entre dans chaque boutique, prend là douze mouchoirs, ici deux beaux chapeaux; ailleurs une pièce de draps, ou du fromage, ou des dentelles, et sur le dos d'un robuste valet charge le tout, pour le bien du couvent, l'exemple du prochain, et la gloire du Tout-Puissant. On ne réclama point contre cette justice; chaque marchand conduisit le larron sans dire un mot, avec respect, le chapeau bas, jusqu'à sa porte, en lui faisant une humble révérence, et promettant d'être plus sage et moins avide une autre fois. Et la liberté règne en Suisse!

On ne peut voir des hommes plus grands, plus robustes que ceux que nous trouvâmes réunis à l'abbaye d'Einsidlen et sur la route que nous fîmes le soir, sur la plus haute croupe de montagne des bords du beau lac de Zurich ; vingt fois nous le perdîmes de vue et vingt fois nous le retrouvâmes : c'est un effet très-singulier ; malgré la grande hauteur à laquelle vous voyagez, malgré les distances que vous savez être entre vous et les lacs, ils semblent toujours sous vos pieds ; les vallons intermédiaires disparoissent ; vous n'avez qu'une ligne sous l'œil ; vous éprouvez dans la mesure des distances une erreur pareille à celle qui vous trompe quand vous jugez des sommets élevés perdus dans le vague des airs.

Le reste du monde n'offre pas d'herbe plus haute, plus fleurie, plus épaisse que celle des prairies que nous apperçûmes. Nous étions obligés de traverser les champs et des routes impraticables ; jamais voiture à quatre roues n'avoit passé sur ces sommets ; les femmes, les vieillards, les hommes, les enfans, accouroient pour nous guider, pour

nous servir, sur-tout pour nous examiner : notre passage en ces contrées marquera comme à Paris l'entrée d'un riche ambassadeur.

Nous fîmes à pied les trois quarts de la route jouant avec de jolies filles qui nous donnoient des fleurs, du lait, des fruits; elles refusoient notre argent et n'acceptoient que des images, des croix, des chapelets bénis à l'abbaye. Vingt fois nous fûmes égarés; il falloit piocher pour élargir les voies et faire passer la voiture : quelquefois on étoit forcé de la porter par-dessus des fossés; on aidoit les chevaux dans les montées trop roides; dix hommes vigoureux en défendoient la chûte dans les descentes trop rapides. Enfin, avant la nuit nous arrivâmes à ce qu'on appeloit un grand chemin, si cahoteux, si rude qu'à deux lieues du lac de Zug, le timon se rompit. Nous fûmes dans l'impossibilité de continuer notre route en voiture. Je ne sais comment notre malheureux cocher s'est tiré de l'endroit où nous le laissâmes, après l'avoir pourtant dédommagé de ses peines, de ses fatigues. Deux guides que nous prîmes, nous conduisirent à Zug à travers les champs à la

clarté d'une lanterne. Cette façon de voyager avoit quelque chose d'étrange qui nous récréoit; les bois, les petits ponts et les ruisseaux nous offroient des aspects bisarres. Enfin, les nuages se séparent et la lune dans son éclat vint ranimer le paysage. Il étoit minuit quand nous arrivâmes à Zug. Cette journée fut une des plus fatigantes, mais des plus variées du voyage. J'épargne à votre gravité, mon cher lecteur, des détails minutieux pour vous. Que ne puis-je vous répéter les contes, les chansons, les boutades qui nous charmoient! mais vous êtes trop sage et nous étions trop fous.

LE 6 OCTOBRE 1788.

Les grandes Alpes sont quittées; je n'aurai plus à traverser que les plaines du canton de Berne, dont j'ai déja parlé. Sans le voyage complet de l'Italie, de la Toscane, que je vais écrire; sans cette foule de monumens, de tableaux, de costumes et de pay-

sages qui se présentent à ma mémoire et sont la suite de cet ouvrage, je quitterois à regret, avec peine, la carrière que j'ai parcourue. Le vœu que je viens de faire a renouvellé toutes les sensations, tous les sentimens du voyage. Que n'ai-je pu les communiquer au lecteur aimable qui m'a suivi! mais il est des détails, des apperçus, des émotions qu'on ne peut ou que je ne peux rendre. Comment donner à l'homme calme au centre de Paris, sans alentour, ces convulsions douces, ces transports du moment, que rien d'unique, de précis, mais que votre état, votre position déterminent: vous êtes sur un tertre en présence du plus grand, du plus animé des spectacles; le jeu des eaux et du soleil, le coloris brillant de la nature, le chant de mille oiseaux élancés dans les airs ou cachés sous d'épais feuillages, le bruit sauvage des torrens, l'air voluptueux qu'on respire; tout vous presse, tout vous émeut; vos nerfs ont doublé de puissance, votre cœur d'élasticité, votre esprit d'étendue; l'œil que vous rencontrez, un secouement de main, le cri du sentiment ou de l'enthousiasme sont impossibles à décrire. Je n'ai pas es-

sayé de rendre en traversant le canton de Glaris l'effet le plus brillant et le plus singulier : le soleil se levoit derrière une montagne couverte d'un bois de sapins ; l'épaisse masse de feuillage que nous venions de remarquer, en un moment nous parut transparente ; le disque du soleil, ce centre de lumière, étoit voilé légérement ; qui n'a vu chez les curieux les filets déliés de ces plantes marines, si délicats et si légers : c'étoit en grand le même spectacle sur un fond d'or, de diamant, d'azur.

Zug s'étend le long du rivage ; quelques maisons peintes en rouge s'élèvent au-dessus du port et le dominent en amphithéâtre : j'ai vu des vignes sur la côte avant l'épais brouillard qui nous enveloppa. J'avois heureusement une boussolle de poche et je guidai nos matelots ; nous entrevîmes le bois de Kiemen, il touche aux terres de Lucerne : trois cantons en partagent bisarrement la propriété ; les feuilles sont à Schwitz, le bois à Zug et la terre à Lucerne.

Le spectacle des côtes étoit nul ; heureuse-

ment du sommet de l'Albis nous avions vu les rivages du lac et les montagnes qui l'entourent.

Le batelier étoit un fort bon homme, il nous apprit ce qu'il savoit ; il y a vingt-trois ans que la surface entière du lac fut couverte de glace de quinze pouces d'épaisseur.

Tous les ans un messager de Zug porte trois deniers à Lucerne, qui le nourrit et lui donne un florin.

Les meilleurs poissons du lac sont une espèce de rouget, les truites, les anguilles, le rutalé sur-tout qui ne se trouve qu'ici et dans le lac d'Egeri que nous vîmes hier.

Le lac de Zug étoit entouré de forêts, quand, dans le quatorzième siècle, des Autrichiens, sous leur chef Hunneberg, vinrent s'établir sur ses rives.

Les filles dans la ville et dans les campagnes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes.

Suivant l'ancien usage on donne, au mois de mai, des fleurs à sa maîtresse, et l'on suspend une couronne à sa porte.

Les mariés sont couronnés; le froid catholicisme a supprimé les jeux et les cérémonies qu'on pratiquoit jadis aux mariages.

On célèbre le carnaval à Zug et dans ses environs. Tout village a son jour de fête. Le cors, la clarinette et le hautbois sont leurs instrumens favoris.

Les femmes sont recherchées dans leurs parures, ont beaucoup de prétentions et de coquetterie. Font-elles des enfans avant le mariage? — Hélas, oui! dit le batelier.

Epouse-t-on les filles ainsi trompées? — De préférence, elles sont éprouvées.

Les filles aiment-elles les hommes?—Que n'avez-vous resté quelques heures à Zug elles vous l'eussent démontré.

Etes-vous heureux? — Sans doute.

Cette conversation, ces demandes et ces réponses me firent oublier les désagrémens de ce voyage, entre deux eaux. Nous arrivâmes à Emici. Le Bardocuculus est conservé dans ces contrées, dans le canton de Zurich et dans les montagnes de Suisse.

Une femme porta nos effets dans sa hotte et nous fit traverser la langue de terre qui sépare le lac de Zug de celui de Lucerne.

Nous nous reposâmes à côté de l'endroit où Guillaume Tell assassina Gesler d'un coup de flèche; une chapelle en bois, un simple monument de reconnoissance et de liberté, consacre ce lieu vénérable: un tableau de C. Woli retrace cet événement; tout Suisse en le voyant s'incline avec respect et se relève avec fierté.

Nous apperçûmes les ruines du château du tyran Gesler; puissent toutes les Bastilles tomber et disparoître sous l'herbe, sous le lierre et l'utile noyer.

Kussnacht est sur les bords du lac de Lu-

cerne à trois quarts de lieue d'Emici. Après une heure de repos, nous partîmes pour le Rosthloch. Vous connoissez le Rigi, le Pilate et les mornes qu'on apperçoit. Cette partie du lac de Lucerne est belle, mais moins pittoresque que celles que déja nous avons parcourues.

La fameuse cascade de Rosthloch coule sur un fond vert au milieu de rochers brisés, sous une voûte énorme et romantique. Vous la côtoyez en montant, et vous arrivez avec peine dans une assez vaste prairie couverte de troupeaux, entourée de montagnes; c'est un séjour assez sauvage, trop dépouillé pour plaire à l'œil. Le trou du dragon n'a rien de merveilleux, mais on l'aborde avec difficulté.

Enfin, après avoir revu le lac majestueux de Lucerne et le Rigi couvert de pourpre, et l'ombre du Pilate sur le Rigi, les crénaux et le riant aspect de Lucerne, nous arrivâmes dans cette ville. On nous avoit déclarés morts; partis pour une absence de trois jours, nous en avions été trente-six sans

donner de nos nouvelles; la femme de notre guide, Mme. François, étoit au désespoir, se croyoit veuve de son vigoureux mari. Notre arrivée fit la nouvelle du jour. Qu'elle est jolie cette dame François! Nous l'embrassâmes.... Après un mois de privations, on se fait un plaisir des moindres jouissances; un habit frais, du linge, le repos sont quelque chose après un long voyage.

LE 7 OCTOBRE 1788.

PEIGNÉS, poudrés, parfumés, nous allâmes remercier le général Pfiffer des conseils qu'il nous avoit donnés; il nous reçut avec cette politesse affable, prévenante, active, que les voyageurs lui connoissent. Son plan nous parut infiniment plus curieux à cette seconde visite; nous pouvions juger de son exactitude, du talent, de l'incroyable patience qu'il a fallu pour l'achever. Ce général avoit offert à Louis XV de faire ainsi le relief de la France entière : guidés

par lui, d'excellens ouvriers auroient bientôt exécuté ce projet utile et brillant.

Hommage au général Pfiffer, homme aussi sage, aussi bon philosophe qu'il est affable, actif, industrieux.

Que faire à Lucerne un jour de pluie? D'épais brouillards nous déroboient la vue des monts, des lacs et des prairies. Nous retournâmes à l'hôtel de ville: les portraits des avoyers, des principaux officiers de la république décorent la première salle; les Pfiffer y jouent le premier rôle; un de leurs pères sauva Charles VIII, l'environna d'un mur de Suisses, et l'introduisit dans Paris; il mourut en 1570. Cette action est peinte à côté de l'histoire de Guillaume Tell et du tableau qui représente la fameuse bataille de Sempach. On voit dans ce dernier morceau, Winkelried réunissant contre son sein un énorme faisceau de lances, mourant, mais ouvrant un passage à ses généreux compagnons.

L'ancienne histoire de Lucerne rapporte

un fait à peu près semblable à celle des quarante voleurs des *Mille et une Nuits*. Les habitans du canton d'Underwald, dans l'intention de surprendre Lucerne, cachent dans des tonneaux une petite armée et la chargent sur des bateaux. Un paysan à force de prières obtint de passer sur ces bateaux, après avoir juré qu'il ne parleroit à personne de ce bisarre chargement. On arrive, le paysan entre dans une auberge, trouve des joueurs attablés, conte au poële le projet des habitans d'Underwald: tout se découvre; on égorge l'armée sans qu'elle put sortir de ses tonneaux. Ce fait est consacré dans un petit tableau.

La République donne, par an, trois bals au peuple de Lucerne et aux habitans des environs. Un d'eux alloit s'ouvrir. L'orchestre en bonnets blancs, en just aucorps sans manches, formé d'un fifre, d'un hautbois, d'un violon, d'un cors et d'une basse ne nous prévint pas en sa faveur. Un jeune homme au long nez, au profil fin et plein de caractère, possédé du démon musical, dirigeoit ce bisarre orchestre. Il part, nos préventions se

détruisent; on exécute, avec autant de précision et de justesse qu'on en pourroit attendre de musiciens du troisième ordre, des airs d'une vivacité, d'une légéreté, d'un agrément qui nous charmèrent.

Bientôt deux à deux, à la file, tous les amans, les belles de Lucerne et des villages voisins passent en dansant sous nos yeux; et la brune, petite et piquante, à l'œil de feu; et la blanche, sans vie, presque sans mouvement; l'indolente qui se fait porter; la prude qui baisse les yeux; la fille ardente, aux cheveux rouges, qui traîne et lasse son danseur.

Intéressante et douce Cruttly, et vous son amant fortuné, vous parûtes pour obtenir et mériter la couronne du bal. Cet amant est un beau meûnier de cinq pieds cinq pouces, vigoureusement fabriqué, sans que ses muscles et que ses articulations soient trop marqués; son œil est vif, son attitude est simple, son corps toujours d'à plomb s'élève avec légéreté, retombe avec souplesse. On n'est pas plus jolie, plus belle que la blonde

et délicate Cruttly ; avec quelle molesse ses bras, souples, blancs, arrondis se déposoient sur les épaules de son danseur ; tantôt ils descendoient ou se plioient en demi-cercle, pour embrasser le vigoureux jeune homme qui l'étourdissoit en valsant. S'éloignoient-ils pour un moment, elle tournoit la tête et paroissoit éviter ses regards. S'approchoient-ils, leurs yeux se confondoient, leurs genoux s'unissoient, leurs bouches sembloient se chercher. Je vis Cruttly placer sur ses jupons trop courts une main pudique et décente, le beau meunier la seconder en pressant le jupon léger sous les cheveux de sa maîtresse.

Ces beaux cheveux flottoient en boucles sur ses reins ou se fixoient à sa ceinture.

Un chapeau blanc garni de rubans et de fleurs, quelquefois placé sur les yeux ne laissoit voir qu'une bouche jolie, un menton arrondi et des joues de couleur de rose; tantôt flottant sur une oreille, il donnoit presque un air mutin, à la figure la plus douce.

La décence et la volupté se combinoient

dans tous ses mouvemens : Guimart avoit autant de grâces, mais elle les obtint de l'art, Cruttly les doit à la nature.

S***., soumis aux usages, supplie le meunier de lui prêter sa belle un seul moment ; mais deux fois il se trouve mal, et ne peut même entrer en danse ; K***. l'invite à s'asseoir, veut trinquer avec elle, et dans l'excès de son émotion, verse son vin dans mon oreille. Distrait par ces évènemens, je fermai mes tablettes ; et plus heureux que ces messieurs, après des complimens expliqués par mes gestes, j'obtins un baiser de Cruttly.

Douce Cruttly, ta figure, tes yeux, tes grâces, ta décence et ton jupon si court seront toujours présens à ma mémoire ; mais ton baiser restera sur mes lèvres et je le sens en écrivant.

Un perruquier long, desséché, les faces à demi crêpées, droit comme un cierge, froid comme un marbre en apparence, mais basané, jaloux, brûlant d'amour, aux yeux ardens, noirs, enfoncés, sans dérider son

front sévère, sans un pli dans sa longue épine, se tourmenta, dansa, valsa jusqu'à la fin du bal, blanchit tous les habits et fatigua toutes les filles.

Il avoit pour pendant un robuste cocher, riant, brisant, renversant tout; il menoit ses danseuses comme ses chevaux; sautoit, s'agitoit, remplissoit la salle, buvoit avec tous les hommes, embrassoit toutes les femmes, donnoit des ruades à tous les spectateurs.

De toute éternité l'aubergiste qui nous servoit fut destiné pour cet état, pour celui de geolier, d'espion ou de pendu; qu'elle étrange physionomie!

Au défaut d'un abbé, nous trouvâmes un médecin qui nous donna tous les renseignemens, nous fit toutes les offres imaginables; Conti ne fut pas mieux servi par ***, et le public par D***. et M***.: Molière avoit tort, et les médecins sont utiles; il répondoit de la santé et de la facilité des plus jolies danseuses.

Sur des tables dressées aux deux côtés de la salle, on servoit des rafraichissemens de toute espèce. Je vis une très-jolie fille verser du vin dans son verre et dans celui d'un assez beau garçon ; ils trempèrent leurs lèvres dans la liqueur, la mélangèrent après cet acte sentimental et burent en se regardant tendrement, en se serrant la main, en se pressant le pied.

Sans scandale, un jeune homme à Lucerne se rend au bal et se promène dans les champs avec sa douce amie, dès que ses parens l'ont permis.

Le ton général du bal, malgré l'état médiocre des danseurs et des danseuses, fut fort décent. La vivacité la plus grande existe dans les mouvemens que la musique détermine ; mais, à quelques exceptions près, l'ame et l'esprit sont froids au milieu de ces fêtes : le Suisse, dans ses accès de chaleur, est au ton des François dans l'état le plus calme.

Les filles ont un corset dur, bien fermé,

doublé de satin, la gorge s'y dépose et se soutient comme chez les Créoles de l'Ile de France; sur le corset elles ont un tablier, un jupon qui monte jusqu'au sein et ne descend qu'à deux doigts sous la jarretière. Toutes ont un chapeau de paille jaune ou blanc orné de quelques fleurs et de quatre nœuds de rubans.

Le jeune homme à bonnet rond qui dirigeoit l'orchestre, dont la physionomie ingénieuse m'avoit frappé, descendit de son échafaud, vint un moment s'asseoir à nos côtés: il est bon mécanicien, fabrique des moulins, fait danser les filles et parle latin. On n'a pas plus d'esprit et d'imagination; il nous fit entendre en grand orchestre le rans de vaches avec les variations introduites dans les cantons de Grindelwald, d'Indlebourg et de Schwitz.

Il fit exécuter pour nous les danses variées d'Indlebourg; elles ont du rapport avec le calinda des Nègres: le danseur animé pousse des cris de joie, frappe ses cuisses en cadence, bat la terre en mesure et marque

chaque note du bout du pied ou du talon.

Les danses de Schwitz et du Grindelwald sont à peu près les mêmes; les airs sont tous de la plus grande vivacité.

Notre musicien m'assura que dans l'Indlebourg, pays peu fréquenté, rarement un jeune homme épouse sa maîtresse sans en avoir acquis la connoissance la plus complète. Il me promit les jolis airs qu'il avoit fait jouer; nous nous serrâmes la main, il étoit neuf heures et demie. Le bal se termina par la danse grave et maritale de François, notre guide, et de sa belle et sage épouse.

Notre François est fils de Lienhart Kauffman et de Barbara Reinhart, tous deux du village d'Horb à une lieue de Lucerne; ils y possèdent quelques terres.

Ces époux produisirent dix garçons et deux filles qui du vivant de leurs parens procréèrent soixante-neuf enfans, lesquels ont huit petits-enfans.

Tous ces hommes sont d'une force extraordinaire; le quatrième des enfans de Lienhart Kauffman a douze fils et porte six cents livres au haut d'un escalier. Notre François est un homme de toute probité, aussi robuste qu'il est brave; nous le recommandons à tous les voyageurs; c'est le guide le plus sûr qu'ils puissent avoir; il nous sauva sur les rives du Rhin d'une mauvaise affaire avec des paysans, qui, sans son intrépidité, nous auroient précipités dans le fleuve, ou nous eussent forcés à répandre leur sang. Sans son bras vigoureux, un de nous étoit écrasé par les battans des portes de Lucerne.

Je le recommande une seconde fois aux voyageurs, c'est un service que je leur rends.

Adieu François, adieu Lucerne, adieu trop aimable Cruttly.

LE 8 OCTOBRE 1788.

A Soursée, près du lac de Sempach, on nous servit de ces petits poissons nommés *balen*, qu'on envoie, salés, jusqu'à Paris; cette espèce ne se trouve que dans le lac de Sempach.

Nous avons déja fait cette route; on voyage toujours au milieu des sapins.

LE 9 OCTOBRE 1788.

NOUS couchâmes chez l'aimable hôtesse de Murghenthal. Depuis notre dernière visite, elle a fait, en françois, une romance sur la mort d'un de ses amans. Au milieu des désordres d'une auberge très-fréquentée, sa vertu n'est pas soupçonnée: un Suédois, dit-

on, reçut il y a quelque tems de cruelles marques de sa résistance à des agaceries trop libres.

Nous admirâmes la culture, l'air d'aisance et de propreté des environs de Berne.

Nous vîmes à Hindelbank le tombeau célèbre de Mme. Lanchau: la tombe s'ouvre à la trompette de la résurrection; son enfant ressuscite avec elle. Ce monument est déja mutilé; les gens de goût en blâment la composition recherchée, peu naturelle. Il est d'une exécution médiocre; c'est un chef-d'œuvre pour le pays.

Accablés de fatigue et de chaleur, nous nous rendîmes, pour nous baigner, dans les prairies qui bordent les remparts.

Un valet, payé sans doute, nous conduisit dans une de ces sales maisons de débauches, que la République tolère hors de ses murs. Joseph eut moins de peine à résister aux violences de Mme. Putifar, et nous étions sans voiles et sans manteaux.

LE 10 OCTOBRE 1788.

BERNE est sans contredit la plus belle ville de la Suisse, la plus solidement bâtie, la mieux entretenue; les bâtimens publics en sont simples et grands; les promenades et points de vue délicieux. Tout vit aux environs de Berne, tout annonce l'ordre et la paix; la richesse bien dirigée qui jouit sans éclat; rien de dégradé, de négligé ne s'offre à l'œil du voyageur. La fécondité, le bonheur paroissent régner dans la campagne. Le Bernois est le peuple d'esclaves le mieux entretenu par ses maîtres; on peut lui appliquer le proverbe de Saint-Domingue: «Heureux comme un Nègre à Galifet.» La politique dévoilée par Machiavel règne dans le gouvernement de Berne et de Vénise au souverain degré, mais sous des masques différens.

L'hypocrisie de la justice, de l'humanité, de la liberté a séduit les Bernois.

L'insolence de la tyrannie, de la force a subjugué les sujets de Vénise.

La route que nous traversons, outre ses agrémens et sa variété, nous offre de doux souvenirs : chaque site nous rappelle un conte aimable, d'ingénieuses rêveries ; là nous parlions d'E***. ; ici Mme. de R***. grava ces lettres sur un arbre M. S. C. ; là Mme. D***. nous développa le plan de félicité qu'elle adopteroit ; leur frère nous parloit des pédans ses confrères, des *cependant* de M. d'O***., de S***., fidèle à l'écriture et respectant le sang des bêtes ; des prétentions du jansénisme, du cuisinier de G***. de V***., de la générosité de d'Al***., de ce fou de d'Esp***.

A Morat, nous nous arrêtâmes sur la promenade plantée de deux tilleuls à marche-pieds d'où nous voyions le lac agité par le vent.

A Payerne, je parcourus tous les jolis sentiers où j'avois suivi Mme. de R***. Je m'assis sous l'ormeau, théâtre d'une de nos

conversations métaphysiques ; il étoit dépouillé de feuilles, je cueillis à son pied trois belles marguerittes.

Point d'acteurs, point de comédie, comme à notre premier voyage.

LE 11 OCTOBRE 1788.

QUE ces costumes enjolivés par le dessin, par la gravure, perdent quand on les voit sur des corps épais, courts de taille; les peintres sont des enchanteurs, ils nous trompent, mais ils nous plaisent.

La route du matin se prolonge entre deux collines; les environs de Neufchâtel offrent des sites enchanteurs.

Nous couchâmes à Morges.

Je trouvai sur ma table de nuit : Amours, amitié, amourettes.

A mon gré le Pays est un bouffon plaisant.

LE 12 OCTOBRE 1788.

JE m'arrêtai quelques momens à Nyon pour en examiner le site; l'immense point de vue qu'on apperçoit de ses hauteurs, le Mont-Blanc, les glaciers du Grindelwald, Lausanne, Neufchâtel, Genève, la Savoie, le pays de Gex sont sous vos yeux : quelle richesse ! quel sublime et quel agréable mélange d'eaux, de montagnes, de bocages!

On a trouvé des obélisques, des urnes, des médailles, à Nyon. Les portes de la ville sont faites de débris de chapiteaux, de corniches antiques. J'y vis une tête de Méduse assez bonne, le torse d'une Diane ou d'une nymphe en marbre blanc d'un beau style, placé sur un tronçon de colonne cannelée. On voit auprès du lac insérée dans un mur la statue d'un Gaulois que le peuple appelle

César. Ces débris nombreux attestent le séjour d'une opulente colonie romaine. Comment Pline, Mela, Tacite, Tite-Live, amis outrés du merveilleux, ont-ils si peu parlé de la Savoie, des montagnes de Suisse et surtout du Mont-Blanc?

Nous n'avions le projet, en partant d'Yverdun, que de parcourir les petits cantons. Notre escapade en Italie fut un caprice, un effet du hasard; il nous parut piquant de n'écrire à personne, et d'avoir l'air d'arriver de Glaris et de l'Appenzel en arrivant de Milan, de Vénise: notre trop long silence inquiéta nos amis; on dit à Genève, à Lyon, à Paris que nous étions abymés dans les glaces. Le père de S***. pensa mourir à cette affreuse nouvelle; ses enfans partoient pour le consoler, pour le soulager, inquiets du sort d'un fils, d'un frère si chéri, si digne de l'être;... quand nous arrivâmes à Genève. Chambezy, où Mmes. d'A***. et de R***. résidoient, n'avoit été pour elles qu'un séjour d'inquiétude et d'ennui; leur transport, en retrouvant un frère qu'elles croyoient mort, ne détruisit pas l'inquié-

tude où les mettoit l'état d'un père au désespoir. Le départ fut fixé pour le lendemain. Que nous nous reprochâmes notre silence et notre indiscrétion!

LE 13, 14 OCTOBRE 1788, ETC.

LE revers arides du Jura, le joli lac de Nantua, le mont Cerdon, nous offroient en vain leurs aspects sauvages, rians ou pittoresques.

Nous dînâmes le 15 à deux lieues de Lyon; un curé vint nous annoncer la mort de M. S***., père de S***. et de nos dames. Comment les arrêter? comment apprendre cette horrible nouvelle? Nous la cachâmes à la délicate et foible Mme. d'A***. ; je fus chargé de l'apprendre à sa sœur.... Etouffemens, convulsions, désespoir.... On la rappelle à la raison; elle se contraint, cache les déchiremens qu'elle éprouve ; prend les devans sous le prétexte heureux de préparer un père

à la vue de son fils coupable ou négligent.... Elle se rend à la terre de S***. Mmes. d'A***. et S***. arrivent à Lyon. A peine étions-nous descendus de voiture, qu'un courier vint nous annoncer que nos terreurs étoient imaginaires : M. S***. rétabli, ressuscité, jouissoit d'une santé parfaite, brûloit de pardonner, d'embrasser ses enfans, nous invitoit à les accompagner.

J'ai beaucoup vu, j'ai voyagé par-tout, je ne trouvai jamais, soit à la cour, soit à la ville, le ton décent, l'esprit, l'amabilité, le bonheur qui résident à S***., quand ses propriétaires et leurs amis s'y réunissent ; liberté sans licence, savoir sans pédanterie, grâces sans affectation, piété filiale, tous les sentimens délicats et purs s'y rassemblent. L'aimable et solitaire Mme. de C***. y vint joindre ses sœurs ; j'avois vu son mari dans les jours agités de sa grande jeunesse ; c'étoit jadis un aimable étourdi, c'est un sage à présent, un père de famille, un laboureur, un homme nouveau.

F***., S***., la S***., rives de la

Saône tranquilles, jamais je ne vous oublierai.

Adieu, je pars et j'arrive à Paris.

FIN DU SECOND ET DERN. VOLUME.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 30 *ligne* 10 d'arbrisseaux, *lisez* d'arbrisseaux:
162 6 de second, *lisez* du second.
306 10 de Sanctæ Mariæ Conciliatricis, *lisez* Sanctæ Mariæ Conciliatricis.
321 13 peuvent, *lisez* puissent.
324 12 de nuages, *lisez* des nuages.
336 *dern.* Festo, *lisez* Sesto.

TOME SECOND.

18 13 d'hasarder, *lisez* de hasarder.
21 9 le, *lisez* la.
32 13 de paillettes, *lisez* des paillettes.
149 5 martyr, *lisez* martyre.
176 3 de Brenta, *lisez* de la Brenta.
187 19 des costume, *lisez* de costume.

2587-811